ŒUVRES COMPLÈTES
DU
CHEVALIER
DE MÉRÉ

LES AVANTURES
de Renaud et d'Armide

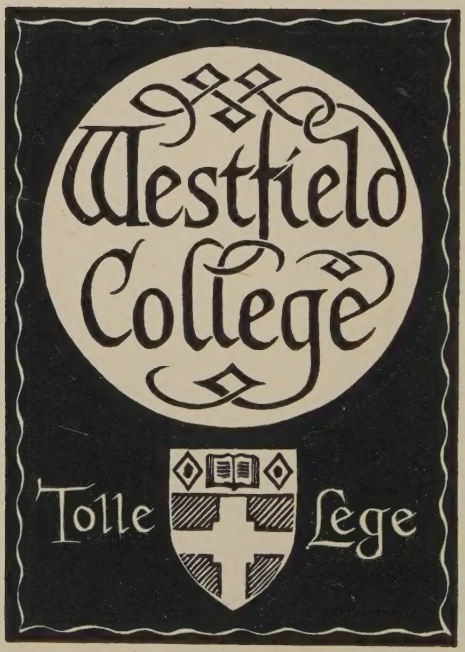
ŒUVRES POSTHUMES

Westfield College Library

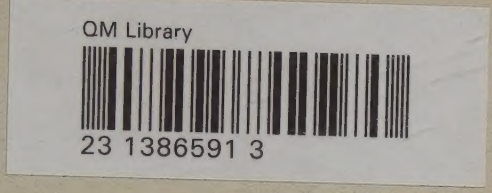
Author Méré, G.B.de

Class No. PQ 1820.M7 (3)

Accession No. 29581



PQ
1820.M7
MER



WITHDRAWN
FROM STOCK
QMUL LIBRARY

29581
29.11.46

LES AVANTURES DE RENAUD ET D'ARMIDE

Œuvres Posthumes

Il a été tiré de cet ouvrage : 200 exemplaires sur papier de chiffe d'Auvergne, au filigrane

numérotés de 1 à 200 ; 300 exemplaires sur papier Biblio-Pelure India, numérotés de 201 à 500.

Il a été tiré, en outre, sur papier de chiffe d'Auvergne 16 exemplaires hors commerce numérotés de A à P.

Le dépôt général de la Collection LES TEXTES FRANÇAIS *est confié à la* SOCIÉTÉ LES BELLES LETTRES, 95, *Boulevard Raspail, Paris, VI^e^, qui en assure le service aux libraires.*

LES TEXTES FRANÇAIS
COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE
PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES
DE L'ASSOCIATION GUILLAUME BUDÉ

Chevalier de MÉRÉ

Tome III

LES AVANTURES
de Renaud et d'Armide

Œuvres posthumes

Texte établi et présenté par
CHARLES-H. BOUDHORS

ÉDITIONS FERNAND ROCHES
150, Boulevard Saint-Germain, 150
PARIS
1930

WESTFIELD COLLEGE
LIBRARY
UNIVERSITY OF LONDON

Conformément aux principes de la Collection LES TEXTES FRANÇAIS, *ce volume a été soumis à l'approbation du Comité de Publication, qui a chargé* M. DÉSIRÉ ROUSTAN *d'en faire la révision en collaboration avec* M. CHARLES-H. BOUDHORS.

Tous droits réservés pour tous pays.
Copyright by Éditions Fernand Roches, Paris, 1930.

Les Avantures de Renaud et d'Armide

Les Avantures de Renaud et d'Armide.

AU LECTEUR.

Depuis l'Iliade et l'Eneïde, on n'a point vu un si beau Poëme que celuy du Tasse, et c'est peut-estre le seul qu'on puisse justement comparer à ces deux grands Chefs-d'œuvres. Si la Jerusalem ne les égale pas en tout, il me semble qu'elle les surpasse à certains égards, et je croy que j'en pourrois faire demeurer d'accord les plus Savans, quoy que d'ordinaire ils soient prevenus de l'Antiquité. Mais parmy tant de belles choses qu'on admire en cet Ouvrage, je prens garde que ce qu'on aime le mieux, ce sont les avantures d'Olinde et de Sophronie[1], de Tancrede et de Clorinde[2], et principalement celles de Renaud et d'Armide. Cela est si vray, qu'une Dame de tres-bon goust, et qui sçait parfaitement l'Italien, a voulu d'une puissance absoluë que je les misse dans nostre Langue, et que j'en fisse un petit volume. Je m'en suis acquité comme j'ay pû, sans traduire que fort peu de chose, parce que je n'y suis pas accoustumé[3]. Mais j'ay suivy assez exactement le dessein du Tasse ; et si je n'ay presque rien traduit, ç'a esté pour la raison que je viens de dire ; car j'estime extrémement les excellentes versions. Et sans mentir, il seroit à souhaiter que ceux qui se sont acquis

l'art d'écrire et la perfection de nostre Langue, nous voulussent donner en François Demostene, Ciceron, et tant d'autres bons Autheurs Grecs et Latins. Il ne faudroit pas se contenter de les faire entendre, comme la pluspart de ceux qui s'en sont meslez[1] ; il faudroit leur disputer tout l'avantage de bien écrire, et tâcher d'aller du pair avec eux, et mesme de les preceder[2]. Cette émulation contribuëroit à la beauté et aux richesses de nostre Langue ; parce que pour exprimer d'une maniere agreable des choses bien pensées, on cherche tous les détours et tous les secrets de l'élocution, et qu'on donne aux mots et aux façons de parler une nouvelle force, un nouveau sens, et des graces qu'on n'avoit pas encore vuës. J'en dis autant des meilleurs Poëtes, que je voudrois aussi traduire en Prose. Car il est presque impossible de les égaler, si on les explique autrement, si ce n'est pour deux ou trois Vers, comme Virgile en a pris d'Homere, et le Tasse d'Homere et de Virgile. On ne manquera pas de dire, que ce qui paroist admirable dans la Poésie, perd son merite dans la Prose ; et je répons à cela que c'est une erreur, et qu'en toute sorte de genre ce qui réüssit dans l'une produit le mesme effet dans l'autre, quand on y sçait observer le juste temperament. Il est vray que leurs beautez sont fort dissemblables ; mais cette difference n'empesche pas qu'on ne s'y puisse également plaire, et qu'elles ne soient d'un mesme prix.

Du reste, comme je n'ay fait cét écrit que pour la Personne qui me l'avoit ordonné, je ne songeois pas à le mettre au jour n'eût été que tant de Gens me demandoient à le voir, que j'ay crû qu'il seroit mieux pour eux et pour moy de le donner à tous ceux qui le voudront lire.

Armide.

Quand cette fameuse Armée que Godefroy commandoit, se fut renduë aux environs de Jerusalem, les Soldats à la vuë de ce qu'ils avoient tant desiré, firent des cris de joye, qui jetterent l'épouvante dans cette grande Ville ; et le Prince Aladin qui s'y estoit enfermé, se défiant des moyens ordinaires pour la défendre, eut recours à la Magie. Il avoit un amy grand Magicien, Oncle et Tuteur de la jeune Reine de Damas[1]. Elle s'appelloit Armide, et c'estoit la plus belle Princesse du Levant. Cet habile homme l'avoit si heureusement élevée dans les plus rares connoissances, qu'elle sçavoit tous les secrets de la Nature ; et c'estoit peut-estre par là, qu'elle faisoit des choses si surprenantes, qu'on la croyoit Magicienne. Mais un sçavant Arabe[2] qui avoit tiré son Horoscope, nous apprend qu'elle n'avoit nul engagement de sortilege, et que c'estoit son ascendant qui luy donnoit un empire absolu sur les Esprits. Quoy qu'il en soit, on ne vit jamais une personne plus aimable ni plus accomplie.

Son Oncle qui gouvernoit sous elle, veilloit jour et nuit à secourir Jerusalem ; non pas tant qu'il aimast Aladin, que pour des raisons d'Estat. Il jugeoit visiblement que

si cette Ville estoit prise, Damas couroit la mesme fortune ; et ce puissant interest luy faisoit rouler dans son esprit toute sorte d'inventions pour traverser les Chrestiens. Il avoit déja si merveilleusement enchanté une forest proche de leur Camp, qu'ils n'en pouvoient couper un seul arbre pour leurs machines de guerre[1] : Et considerant que tout ce qu'il y avoit de plus à craindre en cette Armée consistoit dans les avanturiers, il estoit persuadé que si cette belle Princesse paroissoit parmy eux, elle y causeroit de grands desordres.

Pour cet effet, l'entretenant un jour ; « Princesse, luy dit-il, cette guere menace tous les Muzulmans, et quoy que vous soyez fort jeune, vous avez tant d'esprit, qu'il ne faut pas vous avertir de l'interest que vous y devez prendre. Comme vous sçavez tous les moyens de plaire, et d'inspirer ces violentes passions, sans les avoir encore senties, je vous conseille d'aller au Camp des Chrestiens, et d'employer vôtre adresse et vostre beauté pour les détourner de leur dessein. Je sçai bien que vous estes d'un naturel doux et raisonnable, et que vous aimez la franchise et la verité. C'est aussi ce que je vous ay le plus recommandé en vous instruisant[2]. Mais voila des Barbares ennemis mortels de nostre Prophete, qui viennent des extrémitez de la terre pour nous exterminer. Souvenez-vous que tout ce qui leur peut nuire est juste, et qu'il ne faut rien ménager contre eux. Ne craignez donc pas, si l'occasion le merite, de leur déguiser vos sentimens, et de mesler quelque fausse apparence aux choses veritables que vous leur direz. Du reste, la pluspart des Femmes, qui n'ont ny la naissance Royale, ny les rares qualitez qu'on admire en vous, ne sont pas bien aises qu'on parle d'elles : Mais une Reine d'un merite si extraordinaire qu'Armide, doit souhaitter que son nom brille dans le monde, et qu'on la mette au rang d'Helene et de Cleopatre. » Il n'en fallut pas davantage,

et dés le soir mesme elle se mit en chemin, et se rendit en peu de jours au Camp des Chrestiens par le quartier des François.

Si-tost qu'on l'eut apperceuë, il se fit un bruit confus ; on s'empressoit autour d'elle, on l'admiroit, et les plus retenus ne se pouvoient empescher de la loüer. Son teint et ses yeux ébloüissoient, et plaisoient encore plus qu'ils n'ébloüissoient. On luy voyoit le visage et la gorge à découvert ; mais de temps en temps elle se cachoit sous son voile, comme en de certains jours le Soleil tantost se montre, et tantost se couvre d'un nuage. Elle passe au travers de la foule qui ne s'en approche qu'avec beaucoup de respect ; et parce qu'elle ne sçavoit quelle[1] route il falloit prendre pour aller à la tente du General, et qu'elle s'en informoit, un jeune Chevalier qui ne l'avoit qu'entrevuë, et qui déjà commençoit à soûpirer pour elle, s'offre d'estre son guide. « Mais je ne sçay, luy dit-il, si je parle à une Deesse, ou à une personne mortelle. » Armide luy jettant des regards doux et tristes ; « Vous avez pour moy, luy répondit-elle, des sentimens trop élevez. Je ne suis pas seulement une personne mortelle, je suis la plus mal-heureuse qui soit au monde, et je n'ay d'esperance qu'en la protection du genereux Godefroy. » — « Je suis son Frere, repliqua ce Chevalier en la conduisant, et je le croirois plus glorieux de vous servir, que de prendre cette Ville que nous tenons assiegée. »

Godefroy se promenoit sous de grands Cedres touffus au milieu des principaux de l'Armée ; et ceux qui virent les premiers la belle Armide, en avertirent ce Prince, qui s'avança vers Elle pour la recevoir. Elle l'aborde d'un air modeste et confus, et sa rougeur et son embarras ne plûrent pas moins que sa grace et sa beauté. Le General la regarde avec une douceur qui luy fait reprendre ses esprits ; et s'estant rasseurée; « Prince invincible, luy dit-Elle, vostre

nom est connu par tout, et vous avez tant de belles qualitez, que les Rois vaincus par vos armes ne sauroient s'empêcher de vous aimer, ni de loüer vos Conquestes. C'est le bruit de cette Vertu heroïque qui m'amene devant vous ; et quoy que vous soyez Chrestien, et que je sois Mahometane, je ne laisse pas d'esperer par vostre secours la fin de mes disgraces. » Là, s'arrestant comme pour songer à ce qu'Elle avoit à dire, Godefroy la prie de s'asseoir, et se mettant auprés d'Elle, et luy témoignant qu'il seroit bien aise de l'entendre, Elle continua son discours.

« Pour vous dire, Seigneur, en peu de mots mes avantures, Cariclée estoit Reine de Damas : et parce qu'elle estoit fort belle, et que d'ailleurs son esprit et sa vertu la rendoient encore plus aimable que sa beauté, les plus grands Rois la souhaittoient, et la faisoient demander. Mais elle fut quelque temps sans se pouvoir resoudre au mariage, soit qu'elle y eust de l'aversion, ou qu'elle se plût d'être toûjours maistresse absoluë en ses Estats. Enfin quand la pensée de se marier luy fut venuë, elle préfera le merite à la fortune, et jettant les yeux sur le plus brave et le mieux fait de ses sujets, elle l'épouse, et luy fait part de son Royaume. Celuy qu'elle choisit, et qui l'emporta sur tant de Souverains, s'appelloit Arbilan : et c'est cet Arbilan et cette Cariclée à qui je dois ma naissance. Ils n'eurent d'enfans que moy seule : et pour un commencement d'infortunes, la Reine ma Mere mourut le jour que je vins au monde. Mon Pere qui ne la survescut que trois ou quatre ans, avoit un Frere, dont la fidelité ne luy estoit pas suspecte : Et comme j'estois encore si jeune, et qu'il se sentoit mourir, il luy laissa la conduite de ma personne et de tout ce qui m'appartenoit. Mon Oncle s'acquitta long-temps de l'un et de l'autre avec tant de prudence, que je ne pouvois estre mieux élevée, et tous mes sujets estoient heureux. Il avoit un Fils à peu prés de mon âge,

qu'il nourrissoit auprés de moy, s'imaginant que je m'acoutumerois à luy, et que venant à l'aimer insensiblement, je le pourrois épouser. Mais il est si desagreable, que son Pere mesme qui n'a que luy d'enfant, ne le peut quelque fois souffrir. Il est injuste, stupide et présomptueux : au reste si mal fait, qu'on n'a rien vû de semblable. Aussi de la sorte que je le traittois, il n'osoit se presenter devant moy. Cependant mon Tuteur qui fondoit tous ses projets sur ce mariage, ne se rebutoit point de m'en parler, quoy que par mon triste silence, ou par des paroles de mépris, je luy fisse assez connoistre combien j'en estois éloignée : Et que n'eussai-je pas fait plûtost que d'y consentir? Mais quand il vit que toute son adresse à me gagner, estoit inutile, il me prit en haine : et ce qui l'obligea de se declarer ouvertement, c'est qu'un jour qu'il me tourmentoit là dessus, j'eus tant de colere et de honte, que je ne gardai plus de mesures. « J'épouserai vostre Fils, luy dis-je en rougissant, si vous trouvez une Fille raisonnable, quoy que pauvre et mal-heureuse, qui veüille de luy. »

Mon Oncle se retire avec une mine sombre et réveuse, qui me découvroit assez que je n'avois pas un plus cruel ennemy. Depuis ce moment, tout ce qui se presentoit devant mes yeux, me sembloit de mauvaise augure, et mon sommeil estoit incessamment troublé de quelque triste songe, qui m'avertissoit qu'on me vouloit perdre. Mais que me servoient ces avis et les pressentimens de mes infortunes? J'estois si jeune, que je ne pouvois me resoudre à rien : La mort m'épouvantoit, et je ne l'osois fuir ; Je craignois mesme qu'on ne s'apperceust de ma crainte, et qu'elle n'avançast le mal-heur que je craignois. Je ne mangeois qu'en tremblant, et quand j'avois évité le poison, je n'attendois que l'heure qu'on me viendroit égorger.

J'étois en ces inquiétudes mortelles, lors qu'un homme

qui avoit esté nourry fort jeune dans la Maison du Roy mon Pere, me vint avertir que c'étoit fait de moy si je ne me sauvois promptement ; que la resolution étoit prise de me faire mourir, et qu'il étoit un de ceux que ce méchant avoit employez à cét horrible dessein. Celuy qui me parloit se nomme Aronte, et c'étoit un de mes principaux Domestiques. Mon Oncle qui pensoit l'avoir gagné, l'avoit chargé de me donner du poison, et le fidele Aronte ne s'y étoit engagé que pour m'en garentir. Je ne fus pas long-temps à déliberer. Si-tost que la nuit fut venuë, je m'échapay le plus secretement que je pus, sous la conduite de cét Homme, avec deux Filles que j'avois choisies pour me tenir compagnie en mes mal-heurs. Aronte avoit mis ordre qu'en sortant de Damas nous eussions de bons Chevaux pour des Femmes ; Nous marchâmes toute la nuit, et presque tout le lendemain, par des lieux si écartez, qu'il n'y paroissoit ny chemin ny route ; et plus ils étoient sauvages, plus je me trouvois en asseurance. La nuit d'aprés, comme le jour commençoit à poindre, nous arrivâmes à un Chasteau qu'avoit Aronte sur les confins de mon Royaume, et je n'en pouvois plus de lassitude et d'abatement.

Là me reposant comme en un lieu de seureté, j'apris que la pluspart de mes Subjets murmuroient de mon absence, et qu'il y en avoit eu d'assez hardis pour aller en tumulte me demander à mon perfide Tuteur, le menaçant de mettre le feu par tout, si je ne revenois dans peu de jours. Mais cét esprit artificieux prend le Ciel à témoin de son innocence, et m'accuse de son crime. La raison qu'il en donne, c'est, dit-il, que ses soins me contraignoient, et que n'ayant pu me deffaire de luy, ny par le poison, ny par d'autres voyes, je me suis éloignée pour vivre à ma mode, et n'avoir plus de bien-seance à garder. Il en parle si effrontément, et ses creatures répandent ce

bruit de tant de côtez, que les plus affectionnez à mon service ne sçavent ce qu'ils en doivent croire.

On dit, Seigneur, que vous en voulez aux Tyrans, et que vous aimez à secourir les opprimez. Vous étes le seul qui me pouvez remettre dans la grandeur d'où je suis tombée ; et quoy qu'on vous éleve jusqu'au Ciel pour avoir chassé des Rois de leurs Estats, cet avantage vous est commun avecque beaucoup de Conquerans : mais c'est quelque chose de plus noble et de plus grand de donner un Royaume, que d'en oster plusieurs ; et vous me pouvez rendre le mien. Je suis aimée en mes Estats, et mes Sujets sont prests de se soûlever contre mon injuste Tuteur ; il ne me faut pour mettre à leur teste, qu'un petit nombre de ces braves Chevaliers. Si vous m'en donnez dix ou douze seulement, je vous devray mon Royaume, dont vous serez toûjours le Maistre, et qui ne cessera jamais de vous benir comme son Liberateur. J'ay recours à vôtre pitié ; ne la refusez pas à une Princesse affligée, qui se jette à vos genoux, et qui les arrose de ses larmes. »

Sa douleur et ses soûpirs l'empescherent de continuer ; et le General touché de son discours, le fut encore de son silence. Mais les mœurs de ce Païs infidele luy estoient si suspectes, qu'il ne sçavoit à quoy se determiner. Il tenoit les yeux baissez ; et voyant des raisons qui le poussoient à la servir, il en trouvoit d'autres qui l'arrestoient. Si-bien qu'aprés avoir esté quelque-temps sans luy répondre, la défiance l'emporta sur la tendresse ; et pour adoucir son refus : « Princesse, luy dit-il, c'est avecque beaucoup de regret, que je ne vous puis accorder presentement le secours que vous me demandez. Vous nous voyez icy pour délivrer Jerusalem : c'est le principal dessein qui nous a conduits de l'Europe dans l'Asie ; et nous trouvant sur le point de l'executer, nous ne pouvons plus rien

entreprendre que nous n'en soyons venus à bout. Mais apres cela, je vous promets de m'employer à vous remettre sur le Throsne, et dans vostre premiere grandeur. »

A ces mots, la tristesse parut sur le visage d'Armide. Elle eut quelque-temps la teste panchée ; et puis levant les yeux : « Ma mauvaise fortune, dit-elle, est plus opiniastre que la vertu d'un Heros. Mes disgraces ne changent point, et le genereux Godefroy devient impitoyable. Que dois-je attendre d'un Tyran, puisque le meilleur Prince du monde me refuse si peu de secours. Je ne vous accuse ni de cruauté, ni d'injustice, et je ne m'en prens qu'au Ciel, qui ne veut pas que vostre vertu paroisse en ma faveur. C'est le Ciel qui me reduit à m'en retourner à Damas, et là me presenter à une mort si peu digne du rang où je suis née, si ce n'est peut-estre que je sois assez resoluë pour la prevenir : car la bien-seance ne permet pas que je demeure icy plus long-temps. » Et comme elle tournoit la teste pour se retirer, on vit sur son visage une indignation majestueuse et digne d'Armide. Elle versoit des larmes, qui coulant sur ses jouës, et tombant dans son sein, paroissoient aux rayons du Soleil vermeilles et blanches, comme on voit au matin la rosée sur les plus belles fleurs du Printemps[1].

Il se fit autour d'elle un murmure de voix confuses. Tout le monde condamnoit la dureté du General, et la pluspart rougissoient d'un refus si indigne d'une si belle Princesse. Le jeune Boüillon qui l'avoit presentée, s'avança vers le General ; et luy parlant d'une maniere hardie et respectueuse. « Seigneur, luy dit-il, l'honneur que j'ay d'estre vostre frere, et mon affection qui m'engage encore plus avant dans vos interests, m'obligent de ne vous pas celer ce que tout le monde pense, et que personne n'ose vous dire. Vos plus fideles serviteurs sont choquez du peu de satisfaction que vous donnez à cette Princesse affligée.

Vous luy refusez dix Chevaliers, et qu'est-ce que cela dans un si grand nombre? et puis ils reviendront dans peu de jours. Encore si c'estoit des principaux Officiers qu'elle voulust emmener, l'absence d'un seul pourroit nuire, parce qu'ils commandent de grands Corps. Mais les Avanturiers ne répondent que de leurs actions, et leur éloignement ne tire à consequence que de leurs personnes. D'ailleurs nostre profession de Chevaliers nous attache au service des Dames, et nous en pouvons nous dispenser sans renoncer à l'honneur? Quelle honte si l'on sçavoit en France, où ce qu'on doit aux Dames s'observe plus noblement qu'en lieu du monde ; quelle honte et quelle infamie, si l'on disoit qu'une si belle Reine a répandu tant de pleurs parmy tant de jeunes Chevaliers, sans que pas un l'ait voulu suivre, ni luy donner le moindre secours? Si cela se passe de la sorte, je quitte dés à cette heure la lance, le casque, et la cuirasse, et je ne porteray plus si indignement l'épée ni le nom de Chevalier. »

Il parloit d'un ton que l'honneur et l'amour luy faisoient prendre ; et les autres Chevaliers émeus de son discours et fremissant de dépit, environnerent le General, et luy firent la mesme priere avecque tant d'instance, qu'il ne s'en put dédire. Ce Chevalier courut apres Armide qui ne s'estoit pas tant éloignée, qu'elle ne sçeust à peu prés ce qui se passoit ; et s'approchant d'elle sans luy témoigner beaucoup de joye, de peur qu'elle ne crust qu'il fust trop content du service qu'il venoit de luy rendre : « Nostre General, luy dit-il, belle Princesse, vous accorde les Chevaliers que vous desirez ; ils sont prests de vous suivre par tout. »

A cette agreable nouvelle, le calme revient sur le visage d'Armide ; et d'un rire doux et caressant elle fait naistre plus d'amour que sa tristesse et ses plaintes n'avoient causé de pitié. Ce commencement remplit cette Princesse de

confiance, et porte ses esperances plus loin que le secours qu'elle a demandé. De sorte qu'elle l'attend de jour en jour sans inquietude ; et cependant comme elle n'épargne rien pour se rendre aimable, elle se montre sous toutes les formes, où les graces peuvent paroistre. Quelquefois elle est si serieuse et si recüeillie en elle-mesme, que les plus hardis n'osent luy rien dire ; et quelquefois on la trouve si libre et si enjoüée, qu'il semble qu'on peut tout hazarder pour lui plaire. Si quelque Chevalier se presente mal satisfait de soy-mesme, et qui luy donne à penser qu'il se veut éloigner d'elle, ses manieres flateuses le sçavent bien rappeller ; et si quelque-autre s'émancipe un peu trop, elle l'arreste d'un regard severe. Quand elle paroist triste, et qu'elle se retire un peu pour s'entretenir dans sa resverie, on voit dans ses yeux des larmes qu'elle retient, de peur d'affliger ceux qui la regardent. Mais plus elle cache ses ennuis, plus elle cause de tendresse ; et puis comme si les choses se presentoient à son esprit sous une plus douce apparence, elle se montre plus tranquile ; et reprenant un visage ouvert et riant, elle inspire la joye et l'amour à tous ceux qui sont autour d'elle. Cette aimable Princesse paroissoit pour l'ordinaire, depuis les premiers rayons du Soleil jusqu'à son couchant, parce que le grand jour luy estoit avantageux ; et sur les approches de la nuit, elle se retiroit dans sa tente avecque deux filles de sa suite et deux Escuyers[1]. Il arrivoit quelquefois qu'elle demeuroit dans sa chambre sans voir personne, comme si le monde l'eust ennuyée, et cette cruelle absence la faisoit encore plus souhaiter. Armide se conduisant de la sorte, temperoit son indifference et ses faveurs, tenoit ses Amans dans la crainte et dans l'esperance ; et connoissant par des preuves continuelles la puissance de ses appas, elle sentoit bien qu'outre ce petit nombre qu'elle devoit emmener, tant de braves qui se plaisoient auprés d'elle

ne la verroient pas aisément partir sans la vouloir suivre.

Peu de jours avant son arrivée, il s'estoit fait devant Jerusalem un furieux combat, où Dudon qui commandoit les Avanturiers, avoit esté tué[1]. On n'avoit point encore disposé de sa charge, et le jeune Boüillon souhaitoit qu'elle fust donnée à Renaud, et la briguoit pour luy[2]. Ce qui l'obligeoit à cela, c'est qu'il craignoit de l'avoir pour Rival. Il jugeoit que cet employ l'engageroit à demeurer dans le Camp ; et qu'apres l'avoir servi en cette rencontre, il obtiendroit par sa faveur d'estre un des heureux Chevaliers qui suivroient cette belle Princesse. Un jour donc trouvant Renaud à l'écart, et l'abordant d'une maniere flateuse. « Apres avoir perdu, luy dit-il, celuy qui nous commandoit, vous voyez bien qu'il en faut élire un d'entre-nous qui prenne sa place, et qui que ce soit ne la merite si justement que Renaud. Puisque je l'avouë, et le dis par tout, moy qui suis frere du General, je ne croy pas que personne vous la dispute. J'ay pressenty là-dessus la pluspart de nos compagnons, et pas un de ceux à qui j'en ay parlé ne vous refuse sa voix. Mais je ne sçay de quel costé se tournera vostre inclination, ou d'accepter la charge, ou d'accompagner la Princesse. Pour moy je ne suis pas encore bien resolu, si je dois aller avec elle, ou demeurer dans l'armée. Quoy qu'il arrive, si vous nous commandez, je vous conjure que cela soit à mon choix. » Il n'acheva pas ces mots sans rougir, et Renaud le remarquant ne put s'empescher d'en soûrire. Il ne se mettoit guére en peine de commander les Avanturiers, ni de plaire à cette Princesse. A peine l'avoit-il regardée, et rien durant ce temps-là ne luy tenoit au cœur que la mort de Dudon, et l'impatience de combattre le fier Argant qui l'avoit tué. Il sçeut pourtant bon gré au jeune Boüillon ; et pour luy témoigner sa reconnoissance. « J'ay toûjours plus souhaité, luy dit-il, de meriter les premieres charges que de les posseder. Mais

vous m'obligez sensiblement ; et si mes compagnons me jugent digne de me mettre à leur teste, vous serez sans doute un des Chevaliers de la belle Armide. »

Le jeune Boüillon fort satisfait de cette réponse, va de tous costez pour luy faire avoir cet employ. Pas un ne s'y opposoit que Gernand frere du Roy de Norvege, qui possedoit de grandes Provinces. Ce jeune Prince contoit une longue suitte de Souverains entre ses ancestres, qui luy enfloient le cœur, et luy persuadoient qu'il estoit beaucoup au dessus de ses compagnons. On l'avoit si mal élevé, qu'il ne connoissoit de merite que la fortune et la grandeur. Il s'estonnoit qu'on luy donnast Renaud pour concurrant, et s'en expliquoit avecque des paroles fort outrageuses.

Il y avoit dans le Camp un espace uni et couvert en beaucoup d'endroits d'une verdure agreable, où les principaux de l'Armée avoient accoûtumé de se rendre, les uns pour discourir, les autres pour s'exercer, soit à la lutte, à la course, à sauter, ou à travailler des Chevaux, et à rompre en lice ; et c'estoit-là que Gernand venoit cabaler contre Renaud. Un jour qu'il en parloit à son ordinaire, Renaud qui n'estoit pas loin l'entendit, et la colere ne luy permit pas de differer sa vengeance. « Prince de Norvege, luy dit-il, d'où vient que vous parlez si faussement de Renaud? » et tirant l'épée, il va droit à Gernand qui se prepare à la défense. Alors tout le monde s'empresse pour les separer ; et l'on vit en un moment briller plus de mille épées. Renaud se faisant jour de la sienne, courut sur Gernand, et le perçant de deux ou trois coups le jetta mort par terre. Comme la vengeance appaise la colere, Renaud sans rien dire de Gernand se retira dans sa tente. Armide fut presente à ce combat ; Elle se trouvoit souvent là parmy tant de braves, feignant d'y venir pour presser le secours qu'elle demandoit. Mais son but n'estoit que d'attirer

quelqu'un dans ses liens, ou de serrer d'un nœud plus ferme ceux qu'elle y tenoit. Cette fiere action de Renaud jointe à tout ce qu'on disoit de sa valeur, en donna une haute estime à cette Princesse.

Le General qu'on avoit averty de ce desordre, et qui voit le corps de Gernand étendu sur la place, et tout baigné de son sang, parle d'un ton qui sentoit un homme accablé de soin et de tristesse. « Quoy donc, disoit-il, j'ay deffendu sur peine de la vie de tirer l'épée dans l'enceinte du Camp, et Renaud ne s'informe pas de mes Edits. Il est si jeune et si turbulant, qu'il ne sçait encore ce que c'est que de se tenir en repos. S'il paroist fier à la guerre, on le trouve insupportable dans la paix ; et quand il n'a point d'ennemis à combattre, il attaque ses compagnons, et les tuë. » Là dessus les parens et les amis de Gernand loüant sa naissance illustre, s'emportent contre Renaud. « Il ne faloit pas, disoient-ils, pour une parole en venir aux extremitez ; il y avoit bien des pas à faire avant que de tuer ce Prince. »

Alors Tancrede prenant la parole. « Seigneur, dit-il à Godefroy, qui que ce soit n'a plus de respect pour vos ordres que Renaud ; mais il est si plein d'honneur, qu'il ne peut souffrir qu'on l'offense. Vous ne soûmettez pas aux mesmes loix tous ceux qui vous obeïssent, sans avoir égard à leur merite, et vous sçavez que peu de gens vont comme luy aux ennemis. Si vous excusez cet emportement, vous ne devez pas craindre qu'une grace faite à Renaud, puisse beaucoup tirer à consequence; et dequoy se plaignent les amis de Gernand ? N'avoit-il pas l'épée à la main, et Renaud l'a-t-il surpris, ou l'a-t-il pris à son avantage ? au reste, en pouvoit-il faire moins sans nuire à sa reputation ? » Ainsi parla Tancrede ; et regardant avecque des yeux étincelans de colere ceux qui condamnoient Renaud : « Si vous le niez, leur dit-il, Tancrede vous le maintiendra. »

Godefroy qui vouloit appaiser ce different, dit à Tancrede qu'il n'y avoit que trop de sang répandu, et qu'il ne faloit pas que cette querelle en fist naistre une autre. « D'ailleurs, continua-t-il, vous me conseillez mal, Tancrede, ce sont les plus grands et les plus braves qui doivent servir d'exemple, et je renonce à mon pouvoir s'il ne s'estend que sur les gens du commun. Quelque merite qu'ait Renaud, si faut-il pourtant qu'il se vienne justifier ; et de l'humeur que je le connois, il ne s'y resoudra pas aisément. Il a beaucoup de creance en vous, et je vous ordonne, et vous conjure autant que vous m'aimez, et que vous l'aimez aussi, de le porter à son devoir, et que je ne sois pas obligé de l'y contraindre. »

Apres cet entretien, Tancrede monte à cheval, et court à la tente de Renaud où ses amis se venoient offrir à luy. Tancrede luy rapporte ce qu'il avoit entendu dire, et ce qu'il avoit dit aussi ; et luy parlant tout bas, ajoûte qu'autant qu'il avoit pu juger à la mine, et au discours du General, il vouloit que Renaud vinst devant luy se justifier comme un criminel et comme un prisonnier. Renaud sans s'émouvoir se mit à rire ; et reprenant ces mots *comme un criminel et comme un prisonnier* : « Godefroy me connoist mal s'il me croit homme à cela. C'est aux esclaves, ou à ceux qui meritent de l'estre, à se laisser enchaisner. Mon bras n'est pas fait aux fers, et la prison m'est un lieu inconnu. J'ay vescu libre, et je mourray comme j'ay vescu. Que si Godefroy veut que je sois prisonnier comme si j'estois un homme ordinaire, qu'il envoye, ou qu'il vienne luy-mesme pour m'arrester, la fortune et les armes jugeront de nos differends. » Il prononça ces derniers mots d'une voix éclatante, et la fureur parut dans ses yeux. Il prit ses armes, son habillement de teste tout couvert de plumes, sa cuirasse d'une fine trempe, et son grand bouclier. Ensuite sortant de sa tente, et se montrant comme s'il

eust esté prest de combattre, il attendoit ce qu'on avoit à luy demander.

Tancrede qui l'aimoit cherement, tasche de l'adoucir, et de luy donner d'autres pensées. « Je sçay, luy disoit-il, que vous n'avez jamais tant de joye que dans les plus grands hazards ; et que plus le peril est visible, plus vostre courage se fait remarquer. Si vous continuez en vôtre resolution, vous aurez auprés de vous les plus honnestes gens de l'armée : mais il en arrivera de grands mal-heurs. Le General quoy qu'il vous aime, et que mesme il vous regarde avec admiration, pourra-t-il souffrir que son authorité soit méprisée, et de n'avoir que le nom de General? La sedition regnera dans le Camp : nous irons les uns contre les autres teste baissée, et nous épargnerons aux ennemis la peine de nous détruire. Que si vous avez tant d'aversion à vous soûmettre au Jugement du General, éloignez-vous d'icy pour quelque temps ; le secours qui vient de toutes parts aux Sarrazins, me fait juger que dans peu de jours on vous trouvera bien à dire, et cependant vos Amis ne vous oublieront pas. »

Renaud déliberoit encore de ce qu'il avoit à faire, quand Guelfe son oncle, homme de bon sens, et d'une valeur connuë, survenant à ce discours, appuya l'avis de Tancrede, et dit à Renaud que c'estoit le meilleur party qu'il pouvoit prendre. Il se rend à leurs conseils, et se dispose à partir sans differer. Plusieurs de ses amis le vouloient accompagner. Renaud les remercie, les embrasse ; et montant à cheval, suivy de deux Escuyers, il sort du Camp resolu de traverser l'Arabie et l'Egypte, et de chercher des avantures jusqu'à la source du Nil. Mais il fut encore quelques jours autour de la Ville à s'informer du fier Argant, sans le pouvoir rencontrer : et lors que le General sceut que Renaud s'estoit éloigné. « Et bien, dit-il, cachant son dépit et sa douleur, qu'il aille porter ailleurs la desobeïs-

sance avecque la discorde et les querelles, je n'y ai point de regret. »

Durant ces desordres, la belle Armide pensoit toûjours à de nouvelles conquestes. Mais le temps qu'on avoit pris pour luy donner ces Chevaliers, s'estoit écoulé ; et jugeant d'ailleurs que ses attraits luy avoient acquis tout ce qu'elle pouvoit pretendre, elle vint trouver le General, et luy parla avec tant de grace et de majesté, qu'il n'osoit la regarder de peur d'en estre surpris. « Je crains bien, luy dit-elle, Seigneur, de me haster plus que la bien-seance ne voudroit, à me servir de la grace que vous m'avez si genereusement accordée. Mais si je tardois davantage, je craindrois que ce méchant qui s'est saisi de ma Couronne, ne fust averty de mon dessein. Si je le previens, et que je puisse rentrer dans mes Estats, ils seront plus à vous qu'à moy-mesme ; et tant de braves gens qui m'ont traitée avec autant de respect que j'en pouvois souhaiter, seront receus dans mon Royaume et dans mon Palais, comme dans leur patrie et dans leurs maisons. »

« Princesse, luy répondit Godefroy, je suis prest à vous tenir ma parole ; et pour cet effet, parmy tant d'Avanturiers qui vous veulent suivre, nommez ceux que vous tenez les plus capables de vous servir. » Armide qui les vouloit tous attirer apres elle, se defend de choisir, parce qu'elle n'en pouvoit obliger qu'un fort petit nombre, et qu'elle eust choqué tous les autres. Si-bien qu'elle supplia le General d'en ordonner. Mais la foule estoit si grande et si passionnée, qu'il ne crut pas que cela se pust aisément. Il proposa donc de mettre les noms dans un casque, et de les tirer au sort. Tout le monde y consentit ; et lors que les billets eurent esté leus, il parut un excez de joye dans les yeux des Chevaliers qui devoient accompagner la Princesse, et les autres murmuroient contre l'amour qui souffroit cette injustice en son Empire. Il y en avoit un

grand nombre, qui mal-gré la decision des billets se disposoient à la suivre en quelque part du monde qu'elle pust aller. Comme ils ne feignoient pas de le dire en sa presence, elle les écoutoit agreablement, et les remercioit sans les refuser, leur témoignant par des soupirs entrecoupez et quelques mots interrompus, le regret qu'elle avait de les quitter.

Les Chevaliers qu'elle devoit emmener avoient pris congé du General; et le jour à peine commençoit à poindre, qu'elle paroist à leur teste et marche comme en triomphe. Ceux qui n'estoient pas resolus de la suivre, regardoient tristement du costé qu'elle s'en alloit; et la perdant de vuë, ils se trouverent dans le Camp comme dans une profonde solitude. Les autres qui vouloient aller apres elle, conjuroient la nuit de se hâter pour cacher leur départ: et le jeune Boüillon fut le premier, qui sans attendre la grande obscurité, courut sur les pas de la Reine. Le Ciel quoy que tranquile estoit si sombre, que ce Chevalier ne sçavoit s'il alloit bien ou mal. Cependant il fut assez heureux pour se trouver sur le point du jour proche d'un petit vilage où elle s'estoit arrestée apres une traite assez longue. Il apperceut de loin l'Estendard de sa brigade; et s'avançant ravi de joye, il vit aussi-tost la Princesse qui le receut d'un visage doux et riant. Rambalde, un de ceux que la fortune avoit favorisez, ne fut pas content de son arrivée. « Et que cherchez-vous? » luy cria-t-il d'un ton qui marquoit son dépit, et sa fierté. — « Je cherche, répondit le jeune Boüillon, à servir Armide; et si mon service luy plaist, qu'y trouvez-vous à redire? » — « Qui vous a choisi, reprit Rambalde, et de quel droit aspirez-vous à cet honneur? » — « L'Amour m'a choisi, repliqua le jeune Boüillon, et la Princesse doit preferer ce choix à celuy de la fortune. » — « N'esperez pourtant pas, poursuivit Rambalde, d'estre receu sous un faux titre. »

— « Et qui m'en empeschera? » dit le jeune Boüillon. — « Moy », repartit Rambalde. A ce mot le jeune Boüillon qui ne se pouvoit plus retenir, s'avança vers Rambalde ; et ces Chevaliers en venoient aux mains, si la Princesse ne se fut mise entre-deux, et ne les eust appaisez, remerciant l'un de l'avoir suivie, et conjurant l'autre de ne luy pas envier ce nouveau secours. « Que vous venez à propos, dit-elle au jeune Boüillon, et que je suis aise de voir celuy, qui dans le Camp des Chrestiens a esté le premier à m'obliger, et qui veut bien estre encore le deffenseur de ma vie et de ma reputation. » Apres se tournant du costé de Rambalde. « Si vous souhaitez mes avantages, luy dit-elle, devez-vous estre fâché que mon party se fortifie, et ne songez-vous pas combien tous mes amis me sont necessaires? » Ensuite elle appelle tous les autres par leurs noms, les regarde avecque des yeux vifs et flateurs, et leur parle d'une maniere si adroite et si trompeuse, que chacun s'imagine d'estre celuy qu'elle aime le mieux.

Armide les entretenant de la sorte, reprit sa marche ; et se tenant à cheval d'une grace à donner de l'admiration, elle parut avec autant d'éclat que le Soleil qui commençoit à se montrer. Et pour dire le vray, c'estoit une belle chose que de la considerer au milieu de ces Avanturiers, qui pour l'accompagner n'avoient oublié ni leurs plus riches parures, ni leurs plus beaux chevaux. Cette brigade croissoit insensiblement. Il arrivoit d'heure en heure quelque Chevalier qui s'y venoit joindre ; et dés ce jour-là il en vint plus de trente, qui se regardant s'estonnoient de se voir au prés de cette Princesse. Elle leur faisoit un accueil si favorable, qu'ils se croyoient tous heureux, et pas un n'eust voulu pour rien du monde s'en retourner à l'armée. Cette Princesse les conduisoit du côté de l'Arabie[1] par de beaux païs, et ce qu'on pouvoit desirer pour voyager agreablement, se trouvoit sur leur passage. Elle s'arrestoit quelquefois

auprés d'une source, ou dans un bois, ou dans une prairie, comme pour faire la revuë de ses Avanturiers. Chacun tâchoit de luy plaire ; et si le moindre nuage de tristesse paroissoit sur ses yeux, tous la consoloient à l'envy, l'asseurant de n'avoir rien de cher pour elle ; et sans mentir, jamais Reyne dans son Empire n'eut plus d'autorité qu'en avoit Armide sur ses Chevaliers.

Apres quelques jours de chemin, ils passerent par une grande forest, dont les arbres touffus et serrez s'élevoient d'une si prodigieuse hauteur, que le Soleil en plein midy n'y rendoit qu'autant de clarté qu'il en faloit pour se conduire. Là, marchant sur le gazon comme dans une prairie où l'herbe ne commence qu'à poindre, ils faisoient lever des Daims, des Cerfs, et des Sangliers, et trouvoient de temps en temps de petits ruisseaux, où les oiseaux de toutes couleurs, et de different ramage, se venoient rafraîchir. Ces Chevaliers n'estoient pas encore sortis de la forest, que sur le coucher du Soleil, ils apperceurent d'assez loin un Chasteau d'une grande enceinte, et qui paroissoit au dessus des arbres. L'aspect et les environs de ce Chasteau réjoüirent ces Chevaliers, et plus ils en approchoient, plus ils s'attendoient à des choses merveilleuses. Armide à son arrivée fait baisser un pont sur un fossé fort large, et d'une affreuse profondeur. Elle passe dessus avec ses Avanturiers, qui d'abord furent bien surpris de trouver la porte gardée par des Tygres, des Lions, et des Pantheres. Mais encore ce qui leur donna plus d'admiration, ces animaux naturellement si farouches, caressoient la Princesse, et ceux qui l'accompagnoient. Chaque Chevalier eut un appartement si commode, qu'on eust dit que ce Palais n'avoit esté fait que pour une pareille avanture.

La Princesse les mena dans un grand sallon, qui regardoit sur des Jardins, dont ils pouvoient considerer les

differentes beautez comme en plein jour, à cause d'une infinité de flambeaux, qui dissipoient l'obscurité de la nuit. Tant de fleurs, et d'une odeur si douce embellissoient ces jardins, que l'air en estoit parfumé, et dans le sallon il y avoit un long buffet chargé de vases d'or, et six tables couvertes de tout ce qu'on pouvoit souhaiter. Il y en avoit encore une au bout du sallon sous un grand daiz brodé d'or et de perles. Cette table estoit pour la Reyne qui l'avoit ainsi voulu, non pas tant par gloire que par modestie, pour ne pas manger seule avecque tant de Chevaliers.

Tout estoit servy par des esclaves, dont l'adresse et les habits faisoient bien juger qu'ils appartenoient à une Reyne delicate et magnifique. On servoit des vins delicieux aux Chevaliers, et la Reyne beuvoit du Sorbec[1]. Elle leur demanda s'ils en vouloient, et quelques-uns le trouvoient de meilleur goust que le plus excellent vin. Pour tenir compagnie à ces Chevaliers, elle demeura plus long-temps à la table qu'à son ordinaire ; et si-tost qu'elle en fut sortie, elle les appelle en passant dans un autre sallon où il y avoit un agreable concert de voix, de tuorbes[2], et de violes, qui dura bien avant dans la nuit. Mais enfin la Reyne se retira dans un Appartement fort exhaussé, d'où l'on pouvoit découvrir sans estre vu dans l'enceinte du Palais et des Jardins.

C'estoit à peu prés de la sorte que ces Avanturiers passoient les jours et les nuits. Ils avoient la liberté de se promener en ces beaux Jardins, sur des canaux d'une eau vive et claire, et de se reposer en des boccages d'Orangers et de Myrthes. Mais ils ne pouvoient sortir de ces lieux enchantez, et la plus douce prison devient ennuyeuse. Ils conjuroient souvent la Reyne de les mener hardiment contre ses Ennemis. Elle leur disoit qu'elle ne pouvoit avoir une parfaite confiance en eux, qu'ils n'eussent changé de créance; et pas un ne s'y put resoudre. Il y avoit de

jour en jour quelqu'un des plus braves Chrestiens, que par adresse et par invention elle attiroit auprés d'elle. Tancrede mesme, qui avoit suivy Erminie, pensant que ce fust Clorinde, dont il estoit amoureux, s'estoit venu rendre à ce lieu fatal. Armide n'épargnoit ni douceur, ni maniere obligeante pour leur persuader ce qu'elle vouloit, les asseurant qu'ils passeroient avec elle une vie si heureuse, qu'ils n'auroient pas sujet de regretter leur Patrie ; et ce fut avecque beaucoup de douleur, qu'elle connut que cela ne servoit de rien.

Tancrede estoit celuy qui souffroit le plus dans sa captivité. L'amour qu'il avoit pour Clorinde luy rendoit cette prison insupportable ; et peu de jours se passoient, qu'il ne parlast à ses Compagnons d'en sortir à quelque prix que ce fust, jusqu'à se saisir de la Reyne, et la contraindre de les mettre en liberté. La pluspart y consentoient, et cette Princesse en fut avertie. Comme elle avoit le cœur noble, et l'esprit admirable, elle ne pouvoit estre ingrate. Ces Chevaliers l'avoient obligée, et son ressentiment et la creance Mahometane la jetterent dans un estrange embarras. Elle avoit esperé que les tenant auprés d'elle, Godefroy seroit forcé de lever le Siege. Ensuite elle faisoit estat de les renvoyer comblez de bienfaits, et de la meilleure grace qu'elle se pourroit imaginer. Mais sçachant ce qui se passoit parmy eux, et considerant qu'il n'y avoit ni Tygres, ni Lions, ni Pantheres, ni lieux de si difficile issuë, qui pussent long-temps garder tant de vaillants hommes, elle se crut reduite par une necessité dure et cruelle à les faire enchaîner l'un apres l'autre, sans qu'un seul fust averti de l'avanture de ses Compagnons, et de les envoyer de la sorte au Soudan d'Egypte. Elle charge son Capitaine des Gardes de luy dire que ce sont tous gens d'une illustre naissance, et d'une haute valeur, et qu'elle supplioit ce genereux Prince de les traitter

d'une maniere digne d'eux et de luy. Elle ordonna qu'on les fist monter sur leurs chevaux ; et de plus, qu'on ne leur ostast point leurs armes ; parce qu'estant liez ils ne s'en pouvoient servir, et que leur bonne mine donneroit plus de joye au Soudan.

Le jour commençoit à disparoistre, quand ces Chevaliers environnez de Gardes, sortirent de la prison d'Armide ; et cette Princesse à leur départ versa des larmes, mais elle n'en vit pas un, ne leur pouvant rien dire qui fust bien receu. Ils marcherent toute la nuit au clair de la Lune, jusqu'auprés d'une forest qu'ils devoient traverser. Renaud qui ne s'estoit pas encore fort éloigné de l'Armée, alloit par hazard sur leur route, et les precedoit environ de mille pas. Comme il entroit dans la forest, il entend le bruit des chevaux ; et pour sçavoir ce que c'estoit, il se retire un peu du chemin avec ses deux Escuyers, et deux de ses amis qui l'avoient suivy pour luy dire ce qui s'estoit passé depuis son éloignement. La clarté du jour naissant, ou la Lune qui luisoit, luy découvrirent que c'estoit des Ennemis ; et considerant leur nombre, il balançoit s'il devoit s'enfoncer dans le bois, ou les attaquer. Mais il reconnut Tancrede chargé de fers, le meilleur amy qu'il eust au monde. Alors la fureur et l'indignation le saisirent. Il va fondre l'épée à la main sur les premiers Gardes qui marchoient à la teste ; et les menaçant d'une voix terrible, il en tua d'abord le Capitaine et deux ou trois des plus braves, par de si grands coups, que l'épouvante se jetta parmy les autres. « Quelle apparence, disoient-ils, qu'un si petit nombre eust ozé se montrer, sans estre soûtenu d'une embuscade ? » et dans cette frayeur ils prennent la fuite du costé qu'ils estoient venus. Renaud rompt les chaînes de Tancrede, Tancrede en délie un autre, et tous déchargez de leurs fers suivirent les Gardes d'une si grande vitesse, qu'ils en tuerent la plus grande partie, et le reste qui se put sauver porta cette triste

nouvelle à la Reyne. Ces Prisonniers délivrez, et ces deux amis de Renaud, apres l'avoir embrassé, tirerent du costé du Camp, où ils se firent bien reconnoistre à leur arrivée, en repoussant une rude sortie qui avoit mis les Assiegeans dans un grand desordre. Pour Renaud, il reprend son chemin, et le continuë avec ses deux Escuyers.

Armide eut [1] un dépit si cuisant de la défaite de ses Gardes, qu'elle jura de s'en vanger sur Renaud. Comme elle avoit des espions tres-subtils, elle sçavoit la route qu'il avoit prise, et qu'il se devoit rendre sur les rives de l'Oronte, où ce Fleuve en se partageant forme une Isle plus longue que large. Elle fit dresser proche de l'eau vis-à-vis de cette Isle, une Colonne de marbre blanc, où il y avoit écrit en lettres d'or.

Qui que tu sois, Avanturier ou Voyageur, sçache que depuis l'Orient jusqu'où le Soleil finit son cours, il n'y a rien de plus merveilleux que ce qu'on voit en cette Isle.

Renaud qui passoit par là, s'arreste à cette Colonne ; et comme il ne cherchoit que des Avantures, l'Inscription le réjoüit. Il y avoit au bord de ce Fleuve un petit bateau qui ne pouvoit porter qu'un homme : Renaud descend de cheval, et sans deliberer entre dans le bateau, et passe dans l'Isle. Il n'y fut pas si-tost arrivé, qu'il jetta les yeux de tous costez ; et ne découvrant que des arbres, des antres, des fleurs, et des eaux, il crut qu'on n'avoit mis là cette Colonne, que pour se mocquer des Voyageurs. Neantmoins ce lieu solitaire, et couvert d'une verdure sombre, luy parut si agreable, qu'il s'y voulut reposer. C'estoit sur le haut du jour, et sous un ciel où les chaleurs sont excessives ; il oste son casque, quitte sa cuirasse et ses autres armes pour se rafraîchir auprés d'un grand rond d'eau que le Fleuve en gagnant dans l'Isle avoit si bien formé qu'on eust dit qu'il estoit fait de la main des hommes.

Là couché sur l'herbe et sur les fleurs, il s'appuyoit la

teste sur un de ses bras ; et commençant à s'assoupir au murmure du Fleuve, il oüit un nouveau bruit, et vit en mesme temps une Nayade qui se montroit hors de l'eau jusqu'au dessous du sein, et l'onde luy cachoit le reste du corps comme au travers d'un crystal. Cette Nayade estoit blonde et belle ; et comme elle avoit la voix charmante, s'avançant vers Renaud, elle se mit à chanter un long recit de choses vaines, qui tendoient à détourner les jeunes gens des Avantures de la guerre, pour ne suivre que celles de l'amour. A ce chant doux et tendre, Renaud s'endormit d'un si profond sommeil, que le plus éclatant coup de tonnerre ne l'eust pas éveillé. Armide, qui dés le matin l'attendoit dans l'Isle avecque deux filles qui l'avoient suivie, estoit dans une joye excessive, et tout ensemble dans une colere epouvantable ; et pour ne pas perdre l'occasion de se signaler par une mort comme celle de Renaud, et d'ailleurs pour se vanger des outrages qu'elle en avoit receus, elle marche le cimeterre à la main vers ce jeune homme endormy. Sa mine et ses paroles témoignoient assez qu'elle n'estoit pas moins sensible à la gloire qu'à la vengeance. « Enfin, disoit-elle, se tournant vers Orythie et Zelinde qui l'accompagnoient, je tiens ce Brave la terreur des Sarrazins, ce Renaud qui devant Jerusalem me negligeoit avec une indifference insupportable, et qui depuis n'eust pas esté content d'avoir delivré mes prisonniers, s'il n'eust encore massacré mes Gardes. » Estant venuë à luy elle s'arreste ; et le considerant à loisir pour gouster plus long-temps la douceur de la vangeance, elle sent sur ses yeux fermez, et sur son visage couvert de poudre, une secrette puissance qui luy retient le bras, et la met en suspens si elle doit employer de grands coups pour le faire moins languir, ou de legeres blesseures pour le traiter plus doucement. Mais à force de le regarder elle perd toute sa colere, sa haine se change en tendresse, elle a pitié du danger qu'il a couru

par elle-mesme ; et s'accusant de cruauté, elle excuse tout ce qu'il a fait contre elle. Ils s'estoient vus plusieurs fois dans le Camp des Chrestiens, sans se regarder qu'indifferemment ; le temps de soûpirer l'un pour l'autre n'estoit pas encore venu. Mais voicy l'heure fatale qu'Armide commence à reconnoistre l'Empire de l'Amour, et que Renaud va sentir ce que peut la grace et la beauté d'Armide.

Elle cueille les plus belles fleurs, et de la meilleure odeur qui fussent dans l'Isle ; et de ces fleurs, par un secret admirable elle compose une chaisne qu'elle passe au cou de son Prisonnier, et luy en lie les bras et les jambes. Cette chaisne quoy que molle et souple, estoit pourtant difficile à rompre, et la force de Renaud n'alloit pas jusques-là.

Le plaisir qu'on trouve dans un amour naissant, quand l'esperance paroist bien fondée, et qu'elle ne tire pas en longueur, est inexplicable ; et ce plaisir estoit d'autant plus sensible à cette jeune Princesse, qu'elle n'en connoissoit pas les revers. Elle ne peut souffrir que ses filles jettent les yeux sur Renaud ; elle est jalouse de l'air qui l'environne, et cette affection luy fait oublier son Party, son Royaume, et tout ce qu'elle y avoit de plus cher, pour conduire son Prisonnier dans une profonde solitude, et passer sa vie avecque luy. Elle ne veut pas retourner à ce Chasteau solitaire où elle avoit gardé tant d'Avanturiers. Ce desert ne luy semble pas assez loin du Monde ; elle choisit dans l'Ocean les Isles fortunées, où peu de vaisseaux alloient aborder. Ce fut dans une de ces Isles sur une haute Montagne, qu'elle se resolut de mener Renaud.

Avant que de se mettre en chemin, elle appelle ces Esprits qui se plaisoient à la servir. Ces Ouvriers travaillent fort viste, et la Reine leur ordonne de rendre cette Montagne inaccessible, de l'environner de neige et de glace jusqu'au milieu de sa pente, et sur le sommet de luy

construire un Palais magnifique avecque de beaux Jardins, où rien ne manquast de tout ce que l'esprit et les sens peuvent desirer, pour y passer une vie heureuse. Ensuite elle se fait aider par ses filles à mettre Renaud dans un Char plus brillant que celuy que l'on peint à l'Aurore ; et dans lequel Armide s'élevant au dessus des nuës, pouvoit aller depuis un bout du monde à l'autre, comme cette Deesse quand elle ouvre les portes d'Orient. Cela semble fort estrange, et j'avouë qu'il est bien mal-aisé de le croire, à moins que d'estre persuadé des mysteres de la Poësie. Mais pour peu qu'on prenne cet esprit, on n'en doutera pas : le Tasse, et d'excellens Poëtes d'Arabie, nous en asseurent. Il est donc vray qu'Armide en son Char auprés de son Prisonnier, s'éleva dans le Ciel, et qu'elle prit sa route vers le Couchant sur les Isles fortunées [1].

Orythie et Zelinde considerant Renaud qui dormoit encore, admiroient que la Reyne se fust si-tost appaisée ; et cette Princesse le remarquant à les voir rire, et à les entendre parler tout bas, leur dit qu'elle s'en estonnoit elle-mesme. Ce fut un sujet d'entretien ; et le bruit de leurs discours et de leurs exclamations fut si grand, qu'enfin Renaud vint à s'éveiller. Il fut estrangement surpris de se voir dans un Char volant auprés d'Armide, qui s'appuyoit contre luy. Il ne pouvoit comprendre qu'elle l'eust enchaisné si fortement avecque des liens si delicats ; et se trouvant à la mercy de cette Princesse qu'il avoit tant desobligée, il craignoit de la regarder. D'ailleurs, n'ayant pas accoûtumé de voyager comme elle par les airs, il estoit si épouvanté des abysmes qui paroissoient sous ses pieds, qu'il n'osoit baisser les yeux. Armide y prenant garde : « Ne craignez pas, luy dit-elle, que je vous éleve si haut pour vous precipiter. Vous avez delivré mes Prisonniers, et je n'estois pas sans ressentiment ; mais vous m'avez adoucie en vous laissant prendre vous-mesme :

J'en trouve un en vous, que je ne donnerois pas pour tous ceux que j'ay perdus, et je ne cherche plus d'autre vangeance que de vous garder auprés de moy. » Ces paroles ne rasseurerent pas seulement Renaud, elles firent dans son cœur une impression que le temps ni l'absence ne purent jamais effacer. Armide estoit si retenuë, et son nouvel Amant si respectueux, qu'ils s'aimoient d'une passion violente sans se le dire. Mais leurs regards et leurs soûpirs commençoient à leur faire connoistre le plaisir de se croire aimé de la personne qu'on aime. Ils alloient si viste, qu'ils ne s'apperceurent pas de la longueur du chemin ; et puis ils se plaisoient tant d'estre ainsi l'un prés de l'autre, qu'estant arrivez à ce Palais enchanté, ce ne fut pas sans regret qu'ils descendirent du Char.

Le Soleil qui se couchoit alors dans une nuée transparente, peignoit le Ciel d'une infinité de couleurs, et cette lumiere rendoit ce Palais et ces Jardins si rians, que Renaud ne se lassoit point d'admirer son avanture. La Princesse le fit souper avec elle ; pas un de ses autres prisonniers n'avoit receu cet honneur. Ils furent long-temps ensemble à se considerer, beaucoup plus qu'à s'entretenir. Ces deux cœurs qui se défioient encore l'un de l'autre, ne s'expliquoient que par leurs soûpirs. Enfin la Reyne le fit conduire dans un Appartement loin du sien, et luy donna des Esclaves Mores pour le servir. Il passa sur une Terrasse de marbre, et de là par une superbe Gallerie, pour aller dans une chambre qu'on luy avoit preparée, où la propreté ne plaisoit pas moins que la magnificence. Cette chambre estoit accompagnée d'un cabinet plein de parfums exquis, et de beaucoup de choses qu'on ne voyoit pas ailleurs. Un de ces Mores luy montra dans une antichambre non seulement tout ce qui luy pouvoit estre necessaire, mais aussi de riches vestes qui venoient à sa taille, et quantité de parure éclatante et d'ornemens de grand prix. Il n'eut

pas long-temps les yeux sur toutes ces choses ; la Reyne estoit si brillante, qu'elle effaçoit ses plus beaux presens, il ne pouvoit admirer qu'elle seule ; et pour y penser sans estre distrait, ou plustost pour soûpirer sans contrainte, il se couche, et fait signe aux Mores de se retirer.

Il est assez rare de voir une affection si violente qui ne fait que de naistre ; parce qu'il arrive peu que l'esprit, le cœur, et les sens, trouvent dans un mesme sujet tout ce qui leur plaist et qui les peut engager. Cela vient aussi de ce qu'on est souvent occupé de quelque autre passion qui ne s'efface pas si viste. Mais lors qu'on est libre, et qu'on découvre dans une personne toutes les qualitez qu'on se peut imaginer pour la rendre agreable, on l'aime d'abord comme si on l'avoit long-temps vuë ; et les amours qui ne vont que par un progrez insensible, sont presque toûjours fort moderées.

Renaud qui ne connoissoit guere Armide que depuis si peu d'heures qu'elle estoit venuë à luy pour le tuer ; luy qui n'avoit jamais respiré que la gloire et les avantures de la guerre, se voit en moins d'un jour vaincu par une passion plus douce, et la personne qui le tourmentoit souffroit autant que luy. Il ne comprend pas qu'il y ait d'autre bon-heur au monde que la presence d'Armide. Il plaint ceux qu'elle tenoit prisonniers, de ne plus estre auprés d'elle ; et repassant dans son esprit sur les choses qui luy plaisoient avant cette avanture, il considere la pluspart de ses actions comme celles d'un jeune homme égaré du bon sens, et qui ne cherchoit de plaisir ni d'honneur qu'à se rendre redoutable, et qu'à tuer des gens qui ne l'avoient pas offensé. Renaud pensoit avoir trouvé la sagesse dans un excez d'amour, où tant de grands hommes l'ont perduë, et peut-estre qu'il ne s'en éloignoit pas. La taille et le visage d'Armide, ses regards brûlans, et son doux sousrire, luy remplissent l'imagination ; et ce Char

volant, ce Palais superbe dans un lieu sauvage, et tout ce qu'elle fait de si merveilleux, luy persuade que ce n'est pas une personne mortelle. Mais il luy semble que ce qu'elle dit, sa grace et ses façons, en sont encore de plus fortes preuves. . .

L'esperance et la crainte l'agitent si puissamment, que toutes les choses qui flattent sa passion, et toutes celles qui l'attristent, luy reviennent dans l'esprit. « A quoy, disoit-il, me destine cette belle Princesse ? elle me vouloit assassiner ; et l'ayant pu faire aisément, elle ne se contente pas de me laisser vivre, elle me traitte avec autant de douceur que j'en puis souhaiter. Elle s'est éloignée de son Royaume ; et me transferant dans un monde inconnu, il semble qu'elle ait abandonné tout pour me rendre seul heureux auprés d'elle » ; et puis regardant sa fortune d'un autre sens ; « Mais dois-je esperer, poursuivoit-il, que l'ingrate Armide me soit plus favorable qu'à pas un de mes compagnons qu'elle tenoit prisonniers dans un Palais inaccessible, comme elle me tient icy, et qui d'abord se loüoient d'elle comme je m'en louë? Tous, excepté Tancrede, estoient si charmez de cette artificieuse Princesse, qu'ils eussent pris son party contre leur Patrie, et neantmoins, l'Inhumaine qu'elle est, les envoyoit chargez de fers au Soudan, si je ne les eusse delivrez. Que dois-je attendre de cette Reyne impitoyable, moy qui n'ay rien fait jusqu'icy que pour la desobliger ? » Mais que l'Amour est ingenieux à s'insinuer dans un cœur dont il se veut rendre le maistre! Plus Renaud trouve Armide ingrate et cruelle à l'égard des autres Chevaliers, plus la douceur qu'elle luy témoigne l'engage et l'enchante.

En ces differentes pensées, l'ame pleine d'inquietude, il passe la nuit à se plaindre ; et comme les Astres commençoient à disparoistre, la tristesse avec la fraîcheur du matin l'assoupit d'un sommeil interrompu de songes.

Peu de temps apres s'estre endormy, il crut voir Armide, qui d'un visage riant luy faisoit signe de s'approcher. Cette vision en l'éveillant le console, et luy donne un peu de confiance. Il se leve ; et s'estant habillé avecque plus de soin qu'à son ordinaire, il va de ce pas à l'Appartement de la Reyne ; et s'informant de quelques filles Mores qui la servoient, si elle estoit levée, elles luy dirent qu'il ne s'estoit point fait de bruit dans sa chambre. Craignant de se presenter à contre-temps, il sort du Palais, et descend dans les Jardins.

Il n'y avoit rien de comparable aux differentes beautez de ces Jardins delicieux. C'estoient des allées qui sembloient n'avoir point de bout ; les unes sombres, les autres découvertes. Plusieurs canaux d'une eau vive et claire, et revestus de marbre, les accompagnoient jusqu'à l'entrée d'une agreable Prairie, dont la vuë estoit bornée par une forest haute et sauvage. Il y avoit en ces Jardins quantité de jets d'eau qui faisoient un doux murmure, de petits vallons secrets, et des boccages remplis d'oiseaux, dont le chant se méloit au bruit des fontaines. On y voyoit dans une mesme saison tout ce que le Printemps et l'Automne peuvent produire de plus rare. Les arbres couverts de fleurs parfumoient le Ciel d'alentour, et presentoient les meilleurs fruits qu'on pust souhaiter.

Tant de beautez si diverses que Renaud consideroit, l'entretenoient doucement dans sa resverie ; et comme il se tournoit de temps en temps vers le Palais, il vit Armide qui se promenoit sous des Orangers. Et quelle vuë ! et pourroit-on dire à quel point son cœur en fut ému? Elle estoit sans parure, et mesme assez negligée ; mais que cette negligence avoit de grace ! La Reyne aussi le trouva de si bonne mine, que jamais deux personnes n'eurent plus de joye de se rencontrer. Elle luy demanda s'il y avoit quelque chose en ces jardins qui luy fust agreable, et si son Appar-

tement estoit commode? « Tout me plaist en cette aimable solitude, luy répondit Renaud, à la reserve de la nuit qui me separe de la plus belle Princesse du monde. » — « Quoy donc? reprit Armide, n'avez-vous pas fait tous vos efforts pour me nuire, et ne me regardez-vous plus comme vostre cruelle ennemie? » Luy tout confus ne sçavoit comment s'excuser ; et la Reyne avec un doux soûrire : « Le pouvoir de me vanger, continua-t-elle, m'en a diminué l'envie, et vous ne devez plus rien craindre de ma part, si ce n'est peut-estre que je vous oste plus long-temps que vous ne voudriez, le plaisir de détruire les Sarrazins. » — « Princesse, luy dit son Amant, plus je vous considere, plus je sens combien je suis coupable, et je ne sçay si j'en ay plus de regret que de honte. Mais la douleur que j'en souffre me punit si cruellement, qu'elle ne vous laisse plus rien à faire pour vous vanger de mes crimes. »

Il parloit peu ; mais il soûpiroit beaucoup, et ses soûpirs estoient bien receus. Armide qui s'expliquoit agreablement, se plaisoit assez à discourir, et son Amant n'estoit pas moins charmé de l'entendre que de la regarder. Elle ne parloit pourtant pas toûjours ; et comme on écoute volontiers les choses qui concernent les personnes qu'on aime, elle l'engageoit quelquefois à raconter ses Avantures de guerre. C'estoit un grand sujet, sur lequel neantmoins il ne s'estendoit pas ; et tout ce qu'il disoit de luy estoit si modeste, qu'elle y comprenoit beaucoup plus qu'il n'en rapportoit. Cette maniere si retenuë plaisoit à la Princesse, parce qu'elle estoit d'un galant homme, et que d'ailleurs elle jugeoit par là que lors qu'il se plaignoit de sa douleur, il en sentoit plus qu'il ne disoit.

Quoy qu'elle l'aimast tendrement, elle sçeut si bien se contraindre pendant quelques jours, qu'il ne pouvoit penetrer que par de legeres conjectures ce qu'il en devoit attendre. Cette Princesse estoit si jeune, qu'elle avoit

encore de la peine à s'oster de l'esprit cette premiere impression qu'on donne à leur sexe en les élevant, que l'amour leur sied fort mal, et qu'elles n'en peuvent témoigner sans crime. Et puis elle consideroit que plus on souhaite un bon-heur, plus on le trouve agreable quand on l'obtient. Elle vivoit avecque luy d'une maniere si obligeante, qu'il avoit sujet d'estre content si l'amitié pouvoit satisfaire l'amour. Mais elle s'ouvroit si peu sur cette passion tendre et mysterieuse, et ce qu'elle en disoit estoit si douteux, qu'il n'en pouvoit rien conclure. De sorte que cette incertitude le fit en peu de jours tomber en langueur. Il estoit pasle et triste, et ce changement plaisoit à la Princesse, quoy qu'elle eust pitié de son mal.

Elle cherchoit à le consoler ; et se trouvant un jour seule avecque luy dans un cabinet de fleurs et de verdure : « Il m'ennuye, luy dit-elle d'un ton caressant, de vous voir malade, j'ay beaucoup de secrets, et je veux essayer de vous guérir. » Son Amant transporté d'amour et d'esperance, se jette à ses genoux, et les embrasse si tendrement, qu'elle eut peur de ne pouvoir se deffendre de luy, ni d'elle-mesme. Alors sans le repousser rudement, elle prit un visage severe. « Et plus on vous fait de graces, luy dit-elle, plus vous en demandez. Ce commerce vous lasse, et vous m'allez contraindre à ne vous plus voir. » Ce fut une terrible menace, il trembloit de respect, de crainte, et d'amour ; et n'osant suivre la Reyne qui s'estoit éloignée, il entra dans un boccage proche de là pour se plaindre de sa disgrace.

Ce cabinet estoit au bout d'un Canal bordé de Palmiers ; et la chaleur du jour estoit si grande, et cette eau parut si belle à la Princesse, qu'elle eut envie de s'y baigner. Le Soleil estoit prés du couchant, quand elle revint à ce cabinet ; où ses femmes l'ayant déshabillée, la mirent dans un estat propre à se rafraîchir. Renaud qui ne trouvoit

rien de si fâcheux que l'absence, avoit entendu quelque bruit de ce costé-là ; et se coulant sous les arbres sans que personne s'en apperceust, il s'arresta proche d'Armide justement comme elle entroit dans le Canal. Il y avoit de larges degrez pour y descendre insensiblement ; et la Reyne mettant les pieds dans l'eau s'écrioit tantost qu'elle estoit trop froide, tantost qu'elle ne l'estoit pas assez ; et levant sans y penser un long manteau de baing, comme si elle ne l'eust pas voulu moüiller, elle vint peu à peu à se montrer jusqu'au dessus des genoux. Ce jeune homme éperdument amoureux, fut si touché de cette vuë, que ne se pouvant soustenir, il s'appuya contre un Palmier ; et se plaisant trop à regarder la belle Armide, il tomba de foiblesse comme s'il eust esté mort.

Une fille More qui le voit alors s'approche de luy ; et le trouvant estendu sur la terre le visage pasle, les yeux à demy fermez, et tout le corps sans mouvement, elle fait un grand cri, et porte cette nouvelle à la Reyne. Cette Princesse en fut si surprise, que sans se mettre autrement qu'elle n'estoit dans le baing, elle vint à son secours. Mais qui pourroit exprimer le trouble de son esprit, et l'excez de sa douleur ? Elle se jette auprés de luy, se panche sur son visage qu'elle arrose de ses pleurs ; et le conjurant de ne pas mourir, elle tasche par ses soûpirs brûlans de le ranimer. Mais ne luy sentant ni poulx, ni respiration, elle court à sa chambre et le fait porter apres elle. Comme elle avoit plusieurs secrets, elle choisit parmy de petits vases d'or ceux qu'elle crut les meilleurs ; et venant presque desesperée à Renaud qu'on avoit mis dans un lict, elle luy donne d'une essence exquise qui le fait un peu revenir, et ce petit signe de vie fut une grande joye pour cette Princesse. Elle luy donne encore d'autres liqueurs qui le tirent de son évanoüissement. Il commence à regarder la Princesse, et à la remercier de si bonne grace, qu'elle

vit bien qu'il n'estoit plus en danger. Alors considerant comme elle estoit habillée, la rougeur qui luy en monte au visage l'oblige à passer dans sa chambre pour se cacher, ou pour se mettre en estat de se montrer. Luy cependant reprend tout à fait ses esprits ; et lors qu'Armide revint, il demandoit ses habits pour se lever. La Princesse ne le voulut pas permettre, de crainte qu'il ne fust trop foible ; et se sentant elle-mesme abbatuë, elle commanda qu'on leur donnast à manger.

La bonne chere veut de la joye ; et la Reyne plus enjoüée qu'elle n'avoit accoustumé, presentoit à Renaud de tout ce qu'elle trouvoit de meilleur goust. Mesme beuvant du Sorbec dans une grande coupe d'or, elle n'en but qu'une partie pour luy laisser l'autre ; et c'est une des plus douces marques de faveur parmy les Princesses du Levant. Elle estoit dans une extréme impatience de l'entretenir sur cette Avanture, et d'en apprendre la cause. Si-tost qu'on les eut desservis, Armide versant quelques larmes de joye et de tendresse, et regardant Renaud d'une maniere à luy percer le cœur. « Ha ! luy dit-elle, que vous m'avez fait souffrir ! et par quel accident vous ai-je vu si prés de la mort? » — « Princesse, luy répondit Renaud, je me souviens de la tristesse où j'estois de vous avoir déplu ; et je me souviens aussi, que je vous regardois descendre dans le Canal, et de n'avoir pu soustenir une si agreable vuë. Du reste, je ne sçay ce qui m'est arrivé. » La Princesse luy raconte ce qui s'estoit passé dans sa défaillance. « Mais, luy dit-elle en soûriant, il me semble que vous estiez fort inconsideré de me venir observer comme j'étois, et que seroit-ce s'il en arrivoit davantage? Cela vous doit bien apprendre à ne plus rien souhaiter. » Jamais entretien ne fut plus tendre ni plus sincere, et jamais une plus douce nuit ne couvrit de son voile les secrets des Amans heureux. Mais elle nous instruit à cacher leur plus grande felicité dans le silence.

L'Amour commença dés-lors à leur estre entierement favorable. La triste absence, ni la cruelle jalousie ne traversoient point leurs plaisirs. Ils estoient asseurez l'un de l'autre ; et vivant dans une parfaite union de cœurs et d'esprits, ils ne songeoient qu'à se plaire ensemble, et qu'à se rendre la vie agreable. En cette belle solitude, rien ne leur estoit incommode, et tout y flattoit leurs sens, et leurs pensées. Plus ils se voyoient, plus ils en estoient charmez, et le Soleil en se levant ne finissoit leurs douces nuits, que pour diversifier leur bon-heur. Les differentes beautez de ce Palais et de ces Jardins ; cette forest qui s'élevoit à perte de vuë, et s'avançoit sur de profonds precipices, presentoient par tout de nouveaux objets où le Ciel se montroit pur et serein. La Reyne et son amant s'alloient quelquefois promener jusqu'au bout de cette forest, et se divertissoient à considerer sous leurs pieds la terre et la mer comme des abysmes. Ils écrivoient leurs noms et leurs pensées sur les rochers et sur l'écorce des arbres, les conjurant de conserver les marques de leurs amours, et d'en estre les fidelles témoins. Les moindres choses les occupoient agreablement, parce qu'ils estoient ensemble, et que leur presence ne leur laissoit rien à desirer.

Cependant la Princesse qui sçavoit prevoir en chaque chose ce qu'il y avoit à craindre, ne vouloit pas que dans un si grand calme une vie égale et trop de bon-heur les pussent lasser. Elle se montroit quelquefois un peu difficile, feignant de croire que Renaud ne l'aimoit plus tant, et cette feinte l'obligeoit à se plaindre des caprices d'Armide, et du plaisir qu'elle avoit à le voir souffrir. Ces refus qui duroient peu, rendoient plus agreables les faveurs de la Princesse ; et les plus violens dépits de son Amant, n'estoient que de douces preuves de son amour.

Mais que la condition des plus contens est sujette à

d'estranges revers ! Il suffit qu'Armide et Renaud soient parfaitement heureux pour ne l'estre pas long-temps. Si le ciel et la nature les souffrent dans une felicité pure et tranquile, l'envie ou la fortune ne les y laisseront pas. Ils ont quitté le monde pour estre ensemble, et le monde conspire contre-eux pour les separer, et les vient accabler comme d'un coup de tonnerre. Les trouppes du Soudan d'Egypte s'assemblent contre les Chrétiens qui demandent Renaud [1]. Godefroy s'en informe incessamment, et le fait chercher par tout. Mais cette perquisition estoit inutile, si les Saints ne s'en fussent mélez, et mesmes les Magiciens et les Astrologues. Pierre le saint Hermite qui suivoit le Camp des Chrestiens, parle à deux Envoyez de leur General, l'un l'habile Ubalde, et l'autre le vaillant Danois, et les adresse à un homme sçavant dans la Magie, et grand Astrologue. Cet homme consultant les Demons et les Astres, instruit les Envoyez, et leur donne un Pilote qui les meine à cette Isle inconnuë. Estant descendus au pié de cette haute montagne, ils se souviennent d'une route que l'Astrologue leur avoit marquée. Ils prennent donc cette voye secrette, et montent jusqu'à la forest qui couronnoit cette heureuse solitude. Les Lions et les Tygres qui la gardoient, ne les empeschoient pas de la traverser. Ils se deffendoient de ces furieux animaux, par le moyen d'une baguette enchantée, et c'estoit un present du Magicien.

En sortant de la forest, ils découvrent cette vaste Prairie et ces beaux Jardins. Ils marchent vers le Palais ; et tournant les yeux de tous costez, ils apperçoivent Renaud seul étendu sur l'herbe et tout ajusté de fleurs, comme Armide avoit accoustumé de le mettre. Elle venoit de le quitter, et jamais ils ne s'estoient plus dit de choses tendres et passionnées.

Ces deux hommes de guerre estoient richement armez.

Renaud qui les voit approcher se leve, et son cœur fremit et reprend toute sa fierté à l'éclat de leurs armes. Le vaillant Danois en l'abordant luy presente une épée de la part du General, et l'adroit Ubalde l'entretient de ce qui se passe à l'Armée, et l'asseure que tout le Camp le demande ; mais qu'on s'estonne que le plus brave homme de la terre se tienne en repos dans un temps, que tout l'Orient se remuë, et que l'Asie et l'Europe sont aux mains.

Luy qui les écoute impatiemment, voudroit que la terre s'ouvrist pour le cacher. Il est accablé de gloire et d'amour. Il regarde du costé de l'Orient, et vers le Palais d'Armide ; il ne sçait à quoy se determiner ; et comme il pense à son départ, il ne peut consentir à s'éloigner d'elle sans luy dire adieu. Mais comment se resoudre à luy porter une si fâcheuse nouvelle, et par où s'y prendre? Enfin la gloire ou la honte l'emporte, il se haste de quitter ces lieux enchantez ; et la Princesse qui revint avec sa joye ordinaire, et qui le pensoit trouver au mesme endroit, fut cruellement surprise quand elle vit de loin ces deux Guerriers qui l'emmenoient.

Elle appelle son Amant, et la douleur qui luy retient la voix l'empesche d'estre entenduë. Elle court apres lui sans le pouvoir joindre que sur le bord de la mer où le vaisseau l'attendoit. Elle estoit hors d'haleine ; et jettant des regards à Renaud qui luy reprochoient sa fuite et son ingratitude. « Ha ! luy dit-elle d'une voix abbatuë, j'ay tout méprisé pour vous, et vous me quittez sans me rien dire. Ce que vous faites me devroit bien guerir ; mais je meurs et vous m'abandonnez. » Renaud tenant les yeux baissez, fut quelque-temps sans luy répondre ni sans l'oser regarder. Il estoit si troublé, qu'on n'eust sçeu dire s'il pâlissoit de tristesse, ou s'il rougissoit de honte. Enfin, comme Ubalde et le Danois le pressoient de s'embarquer. « Princesse, luy dit-il, l'honneur me rappelle ; je suy ma

destinée, et je n'y puis resister. Je vous aime, je seray par tout vostre Chevalier, et jamais rien ne me sera si cher que le souvenir d'Armide. » Elle se prenoit à ses habits ; mais ce départ mélé de tendresse et de cruauté, l'accable ; elle s'évanoüit, et Renaud la soustenant tomba comme elle en défaillance. Cela n'est pas difficile à croire[1], quand on sçait ce que peuvent la tristesse et l'amour dans un cœur sensible. Les deux amis de Renaud le porterent sur la barque ; et le sentiment ne luy fut pas plustost revenu, qu'il appelle Armide ; et se souvenant comme elle estoit tombée entre ses bras, il veut absolument qu'on le remene où elle est. Alors Ubalde qui ne songeoit qu'à les separer, l'asseure qu'avant qu'ils eussent levé l'ancre, cette Princesse s'estant remise de sa foiblesse, leur avoit dit adieu, et qu'elle estoit retournée à son Palais. Ainsi Renaud se laissa conduire, et le vaisseau suivit sa route.

Armide apres avoir esté long-temps sans connoissance, reprend ses esprits ; et jettant les yeux de toutes parts pour trouver son Amant, elle voit blanchir les tristes voiles qui l'emportoient. Elle tendoit les mains de ce costé-là ; et recommençant ses plaintes. « Cet inhumain, disoit-elle, m'a laissée en ces lieux sauvages, sans se mettre en peine si j'estois morte ou vivante ; il m'a refusé un moment pour me secourir, ou pour verser une larme sur ma sepulture. » En pleurant de la sorte, sans épargner ses beaux cheveux, ni son beau visage, elle remonte par où elle estoit descenduë ; et ce triste adieu l'avoit si fort changée, que ces deux filles qu'elle aimoit, et qui ne sçavoient pas ce qui venoit d'arriver, avoient de la peine à la reconnoistre. Elles pleuroient aux pieds de la Princesse affligée, et luy demandoient la cause de son déplaisir. « Il m'a quittée, leur dit-elle d'une voix languissante, et je suis morte. »

On la des-habille ; et s'estant couchée, tant que la nuit fut longue elle ne cessa de se plaindre et de soûpirer.

Enfin la tristesse et l'abbatement l'assoupirent d'un sommeil si profond, que le jour estoit bien avancé qu'elle dormoit encore. Mais s'estant éveillée apres un si long repos, elle cherche des mains et des yeux son Amant ; et le cherchant en vain. « Cruels, s'écria-t-elle, vous me l'avez enlevé. » A ce bruit la sage Orythie et l'ingenieuse Zelinde s'approchent de son lict, demandent ce qu'elle veut, et luy disent que n'ayant rien pris le soir, elle a grand besoin de manger. « Et bien donnez-m'en », leur dit-elle ; et se haussant un peu dans son lict, elle leur apprit ce qui s'estoit passé d'elle, et de son perfide Amant.

Orythie tasche de la consoler, et Zelinde de la divertir. « Ce jeune homme, disoit Orythie, se des-honoroit d'estre si long-temps sans retourner au Siege de Jerusalem. Il vous a trop aimée pour vous pouvoir oublier, et je m'asseure qu'aussi-tost aprés cette Ville prise, il reviendra tout brillant de gloire, et plus amoureux que jamais, se jetter à vos genoux. » A ce mot Zelinde faisant une exclamation. « Aux genoux de la Reyne, dit-elle, c'est où je l'attens, luy qui venoit embrasser les miens pour sçavoir comme il estoit auprés d'elle, et ce que j'en pensois. Si je l'eusse cru si déloyal, je l'eusse fait devorer aux Tygres. N'avoit-il pas assez témoigné sa valeur ; et l'a-t-on si mal élevé, qu'il ne sçache pas que c'est chose plus honteuse de manquer à sa foy, que de perdre l'occasion d'une Bataille ? » Mais quoy qu'Orythie et Zelinde luy pussent dire, elle soûpiroit toûjours, et rien ne la consoloit.

Cependant comme elle avoit l'ame grande, et l'esprit d'une estenduë infinie, elle resistoit de si bon air à ce rude coup de la fortune, qu'en perdant tout ce qu'elle aimoit, elle ne perdoit rien de ce qui la rendoit aimable, et sa tristesse et ses inquietudes avoient leurs charmes. Elle ne peut demeurer le reste du jour dans sa chambre ; elle va de tous costez dans le Palais et dans les Jardins ; il semble

qu'elle espere encore de trouver son Amant, et qu'elle demande à tout ce qu'elle rencontre ce qu'il est devenu. Un grand Lion qu'il avoit accoustumé de caresser, et qui les suivoit presque toûjours, le cherche autour d'elle, et la Princesse qui le remarque en pleure.

Tant de jours et de nuits qui s'estoient écoulez dans une si pure joye, luy reviennent dans l'imagination, et luy font sentir je ne sçay quelle douceur triste et languissante. Elle avoit constamment souhaité de passer sa vie avecque luy ; et de la sorte qu'elle l'aimoit, et qu'elle en estoit aimée, il n'y avoit point d'apparence qu'en cette Isle inconnuë, et dans une solitude inaccessible, rien que la mort les pust separer. Mais de la plus contente personne du monde, elle se voit tout d'un coup la plus à plaindre. Ces lieux qui la charmoient auprés de son Amant, luy déplaisent depuis son départ. La clarté du Soleil l'ennuye, et l'ombre de la nuit l'épouvante. Elle assemble durant quelques jours toutes les forces de son esprit, pour tenir le perfide Renaud dans l'indifference ; et malgré ses efforts, la haine et l'amour, la vengeance et la tendresse l'agitent sans relasche, et toute sa raison si pure et si juste ne luy sert qu'à la faire souffrir de meilleure grace.

Enfin ne pouvant plus regarder ce Palais, elle monte en son Char volant avec Orythie et Zelinde, et s'élevant au dessus des plus hautes montagnes, elle va du costé d'Orient vers la Syrie, et fait dans les airs le chemin que Renaud fait sur les ondes. Elle passe sur les colonnes d'Hercule entre l'Europe et l'Afrique ; et laissant à gauche l'Espagne, l'Italie, et ce grand nombre d'Isles de l'Archipel, elle se rend dans la Judée, et s'arreste sur le Camp des Chrestiens, ou parce que c'est là qu'elle a vu son Amant la premiere fois, ou qu'elle espere de l'y revoir. Elle ne va pas à Damas où elle se plaisoit autrefois : elle en fuit la vuë, et vient descendre à ce Chasteau solitaire, où tant de braves

qui l'avoient suivie furent quelque temps prisonniers.

Là se retirant seule elle s'enfonce en ses pensées. « Il ne tient qu'à moy, disoit-elle, de vivre tranquilement dans mon Royaume. Helas ! je le devrois si mon cœur y pouvoit consentir. Mais le perfide Renaud me tourmente incessamment, il m'est impossible de l'oublier. Je ne hai rien tant que luy, et je sens bien que je l'aime encore davantage. Puisque je n'ay pu l'obliger, il faut que je meure, ou que je me vange de son ingratitude. Le Soudan d'Egypte assemble de grandes forces contre les Chrestiens. Je veux aller à son Armée, et faire au cruel Renaud le plus d'ennemis que je pourray. Quelqu'un prendra ma querelle ; et quand je n'y reüssirois pas, qui m'empesche de me vanger moy-mesme, et de me signaler par les armes comme la vaillante Clorinde ? Je le suivray de si prés, et l'attaqueray en tant d'occasions, que j'espere de luy percer le cœur d'un coup de fléche ou de javelot. Que si je suis vaincuë, et qu'il m'oste la vie, il en aura du moins le repentir, et je ne mourray pas sans vangeance. »

Sur ce projet s'estant mise dans un superbe équipage, et comme une Reyne qui commande des gens de Guerre, elle prend sa marche vers Gaze [1] où le Soudan d'Egypte attendoit alors les Trouppes qui s'y rendoient à ses ordres. Ce Prince estoit grand par sa naissance, par son merite, et par l'estenduë de ses Estats. Il avoit long-temps fait la guerre aux Turcs, et aux Perses ; tantost vaincu, tantost vainqueur, et toûjours plus illustre dans le mal-heur que dans la prosperité. Il n'alloit plus à l'armée, et ne paroissoit que bien rarement dans son Conseil à cause de son extréme vieillesse. Mais il estoit si heureux ou si habile à choisir ses Generaux d'armée, et ses Ministres d'Estat, que s'estant rendu de longue main l'Arbitre des Roys du Levant et du Midy, il conserva toûjours sa grandeur et son authorité.

Armide arriva le jour que ce Prince au milieu d'une vaste plaine faisoit la revuë de son Armée. Il estoit sur un estrade couvert de tapis d'or, et sous un grand daiz encore plus magnifique. Ce Prince environné des principaux de sa Cour, et dans un maintien majestueux, regardoit de son Throsne tant de Roys qui se presentoient devant luy. Il en venoit des bords du Gange et des sources du Nil ; les uns sur des chevaux, les autres sur des chameaux, les autres sur des Elephans, et tous luy presentant leurs trouppes le salüoient à leur mode, et luy rendoient leurs soûmissions.

Ce grand espace estoit couvert de cavalerie et de gens de pié. L'or, la broderie, et les plumes de mille couleurs, ne distinguoient point les hauts Officiers, ni les Generaux ; les simples soldats estoient parez ; et le Soleil qui donnoit sur les armes brillantes, rendoit cette campagne belle, terrible.

Le Soudan avoit tant vu de gens de guerre, et tant vu de pompe et de magnificence, que tout cét éclat ne l'ébloüissoit pas. Mais il fut surpris quand il apperceut que les bataillons et les escadrons s'ouvroient pour faire place à la belle Armide. Elle estoit sur un cheval qui surpassoit l'hebène en noirceur, et les vents de vitesse. Six filles assez bien faites pour estre de sa suite, venoient aprés elle sur des chevaux de poil de Tygre. Orythie et Zelinde qui la suivoient immediatement, n'estoient pas les plus belles ; mais la faveur de la Reyne leur donnoit une confiance, et je ne sçay quoy de precieux qui leur tenoit lieu de beauté. Un grand nombre de jeunes gens bien faits, et sur de beaux chevaux, la precedoient. Cent Gardes bien montez et richement équipez alloient à ses costez ; et quatre cent[1] Chevaliers de bonne mine et les plus braves de ses Estats fermoient sa marche. Armide tenoit un arc dans une main, et des fléches dans l'autre ; et ce qu'on remarquoit le plus, elle avoit un habillement de teste couvert de plumes et de

pierreries, et son dépit sous cette parure de guerre luy donnoit un air de fierté, qui plaisoit en menaçant.

Lors que cette Princesse qui n'avoit paru que sur la fin du jour, eut achevé cette longue revuë, le Soudan descendit de son Thrône dans une tente d'or et de soye faite comme un vaste sallon, où l'on servit plusieurs tables pour tant de Souverains et de Generaux. Il envoya prier cette Princesse ; et la voyant entrer, il s'avança deux ou trois pas au devant d'elle, et la fit mettre auprés de luy. Elle sçavoit si bien déguiser tout ce qui se passoit dans son cœur et dans son esprit, que la colere et la tristesse ne l'empescherent pas d'estre agreable. Elle destourna le Soudan des soins de la guerre, ou les adoucit par ses manieres galantes. Tant que dura le festin, il eut de la joye, son visage content la répandit sur tant de differentes Nations, et ces Princes si divers de mœurs et de coustumes s'accordoient tous à trouver cette Princesse admirable.

Elle s'en apperceut ; et d'un air qui sentoit sa grandeur regardant ce Prince. « Seigneur, luy dit-elle, je me viens joindre à vostre Armée, et j'ay cru que la bien-seance me le permettoit. Je suis Reyne ; et parce que je gouverne seule mes Estats, il m'a semblé que dans un temps où toute l'Asie est en armes, je me devois méler de la guerre, et je me trouve assez resoluë pour en mépriser les dangers. Ce n'est pas d'aujourd'huy que je m'en suis avisée. Le Siege de Jerusalem fut à peine commencé, qu'on me vit dans le Camp des Chrestiens pour arrester leurs progrez. J'avois plus de cinquante prisonniers des principaux, et des plus braves de leur Armée, et vous avez peut-estre sceu que je vous les envoyois chargez de fers, si le fier Renaud qui les rencontra, n'eust défait mes Gardes. La reputation de ce Renaud s'estend par tout, et c'est l'homme du monde le plus cruel et le plus à craindre. Nous devons tous conspirer contre sa vie. Mais j'en ay une raison si particuliere, que la

mort ne m'épouvante pas, pourveu que je me vange de cet ingrat. J'espere que le Ciel qui se plaist à punir les coupables, conduira mes mains heureusement, et fera reüssir mes dards ou mes fléches. Ce seroit bien là le comble de mes souhaits. Cependant s'il se rencontroit un Chevalier d'une assez haute valeur, pour s'interesser dans mon ressentiment, et que la fortune luy fust favorable, je n'estimerois rien tant que luy, et peut-estre qu'il se tiendroit heureux de m'avoir vangée. »

Le grand Adraste, Prince Indien, qui l'écoutoit avec attention, et la regardoit tendrement, s'avança de luy répondre. « Princesse, luy dit-il, je suis accoustumé dés mon enfance à combattre et à vaincre, et je ne souffriray pas que vous couriez la moindre fortune pour punir cet homme indigne d'une mort si glorieuse. Je m'engage de vous apporter sa teste, et de laisser le reste aux Vautours. » Cette offre fut si mal receuë, qu'Armide baissant les yeux : « Je ne souhaite pas, luy dit-elle, qu'on le tuë, je voudrois qu'on me l'amenast prisonnier pour luy faire sentir ma vangeance » ; et le vaillant Tisaferne aussi qui commandoit les trouppes de la maison du Soudan, ne put souffrir le faste de l'Indien. « Vous faites bien le brave en la presence du Prince, luy dit-il, et devant nous qui rions de vous voir si asseuré de vaincre le plus redoutable des ennemis. Il y a peut-estre icy quelqu'un qui sans se vanter, servira cette belle Princesse. » L'Indien alloit repartir, si le Soudan ne leur eust fait signe d'en demeurer là ; et s'addressant à la Princesse. « C'est une merveille, luy dit-il, de voir une beauté si delicate accompagnée d'un courage si ferme, et vous meritez bien que les plus hardis Chevaliers combattent pour vous à l'envi. Toutefois je conseille à ceux-cy, et mesme je leur ordonne de s'accorder, et d'employer leurs armes contre celuy qui vous a des-obligée. »

Que l'ignorance et l'erreur font de maux dans le monde,

et que les plus éclairez sont sujets à se tromper ! Cette Princesse suscite des ennemis à Renaud, qu'elle aime d'une passion violente ; et pour le perdre, elle fait esperer son Royaume, et mesme sa personne. Si vous sçaviez, belle Armide, de quelle sorte vous estes dans son cœur, vous donneriez vostre vie pour conserver la sienne. Il est revenu inconsolable de vous avoir quittée ; et s'il se pouvoit partager entre l'honneur et l'amour, qu'il passeroit de jours à vos pieds, et que vous craindriez pour luy les avantures de la guerre !

Le lendemain de cette revuë, le Soudan fit partir son Armée en diligence sous la conduite d'Emirene son favory. Ces trouppes nombreuses couvroient les plus vastes plaines, et tarissoient les rivieres qui se trouvoient sur leur route. Cependant les Chrestiens [1] avertis de ce puissant secours, pressoient le Siege de Jerusalem par des assauts continuels, d'où ils furent toûjours repoussez jusqu'à l'Assaut general qu'ils donnerent le jour que les premieres enseignes du secours commençoient à paroistre. L'attaque fut si violente que les Assiegez ne la purent soustenir. Cette grande Ville fut forcée ; et tous ceux qui la défendoient furent pris ou tuez, excepté Aladin et Soliman qui se retirerent dans la forteresse avec ceux qui les purent suivre. Le jour mesme que la Ville fut saccagée, Emirene présenta la bataille aux Chrestiens. Godefroy ne jugea pas qu'aprés tant de fatigue, il fust à propos de la recevoir. Il ordonna donc qu'on se reposast toute la nuit, et remit la decision de la guerre au lendemain.

Le Soleil qui se leva beau, ne commençoit qu'à poindre, lors qu'on vit le General des Chrestiens visiter les quartiers, et courre par tout. Il y avoit entre la Ville et le Camp des Sarrazins, un grand espace découvert, et propre à combattre. Ce fut là que Godefroy rangea son Armée en bataille, sans bruit et sans confusion. Mais on entendoit les

Egyptiens, et ces differentes Nations, comme les flots de la mer quand elle est émuë, et tant de pieces d'un si grand Corps ne se pouvoient accorder pour les ordres de la Bataille. Godefroy qui s'en apperceut, s'avança vers les ennemis ; et faisant sonner la charge, il mit en desordre leur Avant-garde. Il y en eut beaucoup de tuez. Mais dans un si grand nombre, cette perte ne se sentoit pas. Aladin et Soliman qui virent du haut des Tours que la Bataille se donnoit, s'y voulurent trouver, et la Forteresse fut abandonnée. Depuis le Soleil levant jusqu'au plus haut du jour, on avoit vigoureusement combattu des deux costez, et la victoire estoit encore en balance : Mais les Chrétiens accoustumez aux longs travaux, plus ils avoient répandu de leur sang et de celuy de leurs Ennemis, plus ils estoient fiers dans la meslée ; et Godefroy se monstra si grand Capitaine, et Renaud qui commandoit les Avanturiers fit des choses si prodigieuses, qu'enfin la Fortune se declara pour leur Party. Les Indiens peu faits à la fatigue, et lassez d'une si longue bataille, estoient la pluspart en fuite ; les Arabes, qui pour mettre leurs Ennemis en desordre ne font que voltiger, avoient esté si mal receus, qu'ils n'osoient plus se presenter ; et ces Peuples d'Ethiopie au teint d'ebène, se retiroient en déroute. Les Chrestiens n'avoient plus à vaincre que la Maison du Soudan et de petits Corps destachez qui venoient encore à la charge.

Armide qui cherchoit Renaud[1], le trouve à la fin, comme il achevoit cette grande journée et ses hauts faits d'armes. Elle ne l'eut pas plustost apperceu, qu'elle rougit autant d'amour que de colere ; et pour le tuer, elle mettoit de temps en temps une fléche sur son Arc, et l'Amour luy retenoit toûjours le bras, jusqu'à ce que le dépit eut pris le dessus dans son cœur. Alors elle tira sur luy : Mais le trait ne fut pas dans l'air, qu'elle fit des vœux pour le destourner de son ennemy. Le coup donna pour tant sur son

casque ; mais sans le percer. Renaud qui la vit n'eut pas moins d'émotion de sa vuë, qu'elle en avoit eu de la sienne ; et comme il taschoit à s'éloigner d'elle, ne jugeant pas l'occasion propre à se justifier, il rencontre Adraste l'Indien, d'une taille démesurée, et qui monté sur un Elephant luy crie : « Demeure, où fuïs-tu, Renaud ? je te cherche pour te sacrifier à la vangeance d'Armide. » Renaud se tournant vers l'Indien sans luy répondre, luy donna de l'épée au travers du corps, et l'estendit sur la poussiere. Il se retiroit encore sans le vaillant Tisaferne qui vint à luy. Ce combat ne se passa pas comme celuy de l'Indien, et Renaud de tout ce jour-là n'avoit employé sa force et son adresse contre un si rude ennemy. Mais la fortune qui l'avoit tiré de tant de hazards, ne l'abandonna pas en cette rencontre ; il ne fut blessé que legerement, et Tisaferne tint compagnie à l'Indien.

Armide voyant la bataille perduë, et ses deux Chevaliers vaincus et tuez, n'espera plus de se pouvoir vanger de son Ennemi ; et considerant l'estat de sa fortune, et plus encore celuy de son cœur. « Que cet Ingrat triomphe, dit-elle, il faut que je meure, et j'y consens ; mais je ne veux pas mourir captive. » Apres ces mots, elle sort de la mêlée et du Champ de Bataille ; et marchant seule et fort viste, elle passe dans un vallon solitaire, où descendant de cheval, elle s'arreste au bord d'une source. Là prenant de l'eau dans ses mains, elle but, et lava son visage couvert de poudre. Ensuitte regardant ses traits, et choisissant le plus propre à son dessein. « Vous m'avez esté jusqu'icy fort inutiles, leur dit-elle, et je vous le pardonne pour le service que vous m'allez rendre. »

Renaud qui n'estoit plus en peine que d'elle seule, et qui avoit observé sa retraite, courant aprés sans la perdre un moment de vuë, arriva dans ce vallon presque aussitost qu'elle ; et jugeant par ses regrets de ce qu'elle avoit

dans l'ame, il se jette en bas de cheval, et se coule promptement pour la surprendre. Cette triste Princesse estoit si attentive à ce qu'elle avoit resolu, qu'elle se sentit serrer la main, et retenir le trait dont elle se vouloit tuer, sans sçavoir qui la saisissoit ; et voyant que c'estoit son perfide Amant, elle baissa les yeux et les forces luy manquerent. Renaud la soustenoit de l'autre bras, et la serrant contre son cœur : « Ha ! Princesse, s'escria-t-il, qu'alliez-vous faire, si je ne fusse venu ? » Elle essayoit de dégager sa main ; et tournant ses regards farouches vers luy. « Vous n'estes pas moins cruel à vostre retour, luy dit-elle, que vous l'avez esté à vostre départ. Vous me voulez mener en triomphe, et c'est pour cela que vous ne voulez pas que je meure. » — « Vous mener en triomphe ! reprit Renaud transporté d'amour ; ne sçavez vous pas que vous estes ma Reine, et que je vous ay promis d'estre par tout vostre Chevalier ? Je n'ay jamais aymé qu'Armide, et je l'aymeray toute ma vie. L'honneur qui m'a separé de vous, belle Princesse, n'est plus à craindre : On me connoist assez, et je ne veux plus vivre que pour vous. Je suis prest de vous suivre en quelque part du Monde que vous me vouliez mener. »

Le visage d'Armide estoit baigné de ses pleurs, et de ceux de Renaud : leurs soûpirs se mesloient aussi, et jamais deux cœurs ne se rapprocherent plus tendrement. Elle ne sçavoit comment luy témoigner sa joye. Mais le regardant et le caressant, elle fit un cry qui le surprit. « Mon Dieu ! dit-elle, vous estes blessé ; je voy du sang qui coule sur vos habits ; et ne vous ay-je trouvé que pour vous perdre ? » Cette Princesse pâlissant de crainte luy deffait sa cuirasse ; et comme elle essuyoit sa blessure, et qu'elle en vouloit arrester le sang, il se prit à rire, pour l'asseurer que le coup n'estoit pas dangereux. Elle pourtant qui connoissoit la vertu des plantes, ne laisse pas de

chercher dans le Vallon tout ce qu'elle croit de plus excellent, comme quelque simple et quelques feüilles d'arbre, qu'elle froisse entre deux cailloux ; et puis les presse dans ses belles mains sur la blessure de Renaud. Depuis ce moment ils ne se quitterent plus que de concert, et s'aymerent tousjours dans une parfaite confiance.

Le Tasse qui pour obliger quelques Princes d'Italie[1], les fait descendre de ce brave Renaud, n'a pas voulu dire d'Armide et de luy tout ce qu'il en sçavoit, mais il insinuë assez ce qu'on en doit croire. D'ailleurs un Autheur Arabe[2] qui rapporte plusieurs circonstances de leur Vie, prouve par des raisons convaincantes, qu'Armide se faisant Chrestienne épousa Renaud à Constantinople dans l'Eglise de sainte Sophie, et que jamais mariage ne fut plus heureux[3].

Poésies

Poésies[1]

A une Dame trop curieuse de sa parure.

Iris, à quoi bon se parer?
Ces soins, loin de me plaire, allarment ma tendresse.
Quand on s'empresse tant à se faire admirer,
On ne sçauroit aimer avec délicatesse.
Si vous ne voulez pas enfreindre les sermens,
Si vous voulez garder mon cœur sous votre empire,
Quittez, Iris, ces vains ajustemens ;
Je sçai que vous m'aimez ; cela vous doit suffire.
Ah ! quand une Beauté s'attache trop aux soins
Qu'en elle l'amour-propre inspire,
Elle en plaît plus, mais on l'en aime moins.

MADRIGAL.

Au temps heureux où régnoit l'innocence,
On goûtoit en rimant mille et mille douceurs ;
Et les Amans ne faisoient de dépense
Qu'en soins et qu'en tendres ardeurs.
Mais aujourd'hui sans l'opulence
Il faut renoncer aux plaisirs ;
Un Amant qui ne peut dépenser qu'en soupirs
N'est plus payé qu'en espérance.

ŒUVRES POSTHUMES

ŒUVRES POSTHUMES.

Preface.

Toutes les personnes qui ont lû les Ouvrages de M. le Chevalier de Meré, n'auroient pas de peine à le reconnoître dans celui-ci. Il en est des Ouvrages de l'esprit, comme de la Peinture ; Il y a une maniere qui distingue les Maîtres. Plusieurs choses contribuoient à donner à sa maniere d'écrire, un caractere original, l'éducation, l'esprit, l'érudition, l'usage du Monde et de la Cour. Il étoit né homme de Qualité, et cadet d'une Maison distinguée par l'antiquité de sa Noblesse, et par l'éclat de ses Alliances, et de ses illustrations. Son pere joignoit à la dignité de Chevalier des Ordres du Roi, des emplois considerables dans les armées ; et pour tout dire, il avoit l'honneur d'appartenir aux Princes de Condé. Tous ces avantages ne servent pas peu à mettre l'esprit et le merite dans leur jour. Quoique M. le Chevalier de Meré fût né dans un tems où les belles-Lettres étoient negligées, et où parmi les personnes de Qualité, l'ignorance étoit devenuë une des bienseances de leur état, il se tira neanmoins par la superiorité de son genie de cette foule de jeunes-gens, qui ne songeoient qu'à se battre, ou à plaire, et partagea ses premieres années entre le service de son Prince, et l'application aux

études. Il étoit fort jeune, qu'il avoit déjà fait quelques Campagnes sur mer, et donné au Public quelques productions de son esprit. Il avoit eu pour les Langues une facilité merveilleuse. Homere, Platon, Plutarque lui étoient aussi familiers, que nos Auteurs mêmes.

Jamais homme n'a sû faire un meilleur usage de ses études. Il ne cherchoit qu'à prendre les idées les plus pures des bienséances de la vie, et des agrémens de l'esprit. Aprés avoir approfondi, et examiné tout ce que les Anciens ont pensé de plus juste là-dessus ; aprés une longue attention sur tous les mouvemens d'une Cour la plus polie, et la plus delicate, parmi un raffinement de toutes les passions, cherchant, en même tems, dans la nature les principes, et les preuves des veritez qu'il vouloit établir, il nous a laissé les regles d'une Politesse, dont il a creé lui-même le modele. Il en est de ses Ecrits comme de ces Livres misterieux, dont on ne voit pas toutes les beautez d'une premiere vûë. Ce sont des idées et des sentimens, dont la delicatesse échappe, si l'usage d'un certain monde n'en a point préparé l'intelligence. Aussi sembloit-il n'avoir écrit que pour quelques personnes choisies, avec lesquelles il conservoit même dans sa retraite un commerce agréable et familier. Non seulement il étoit en relation avec Balsac, Pascal, feu M. le Duc de la Rochefoucault, mais encore avec Mad. la Duchesse de Lesdiguieres, Mad. la Marêchale de Clerambaut ; c'étoit-là toute sa societé, si on ose y ajoûter encore une Personne illustre, dont le nom emporte toutes les idées les plus sublimes de l'esprit, de la vertu, de la grandeur d'ame, et de tant d'autres qualitez, qui mettent encore au dessous d'elle, tout ce que la fortune a de plus élevé et de plus ébloüissant. Aussi jamais ne fit-elle naître d'admiration plus vive que la sienne. Elle a été l'objet de ses meditations dans sa retraite ; on la retrouve par-tout dans ses idées. Selon lui,

ses derniers preceptes ne sont que l'éloge, et l'expression de ses vertus mêmes ; et c'est dans l'honneur d'approcher Madame de Maintenon qu'il a trouvé la source de ces bienséances si délicates, reduites ici en regles et en principes. Quoi que M. le Chevalier de Meré eût été capable de traiter avec beaucoup de force, les matieres les plus épineuses, et les plus abstraites, et que ce qu'il écrit dans ses Lettres [1] à M. Pascal, sur les Mathematiques, nous donne une idée bien haute de la penetration, et de la solidité de son esprit, il n'a écrit cependant, que sur des sujets brillans et sensibles ; il a voulu nous apprendre à plaire par les manieres et par l'esprit, à dépoüiller les sciences [2] de ce qu'elles ont de sec et de farouche, à en extraire toute la fleur et l'agrément, et à les faire servir, si j'ose le dire, à une galanterie délicate et polie, telle qu'elle pouvoit être dans la bouche d'Alcibiade, ou de Cesar, dont il fait ses Heros en bien des choses.

Nous avons de lui divers Traitez de l'esprit, de la conversation, de la délicatesse ; les conversations avec M. le Marêchal de Clerambaut, qui regardent l'éducation d'un Prince, né pour regner, et où il est parlé de ces devoirs, d'où dépend la destinée de tout un Peuple, et quelquefois de toute l'Europe. Il nous a laissé aussi deux Volumes de ses Lettres, dont la plûpart ne sont qu'autant d'instructions de tout ce qui peut nous rendre plus agréables dans le commerce du monde. *Ces Nouvelles Œuvres Posthumes que l'on donne au Public, traitent de toutes les qualitez du cœur, et de l'esprit, qui peuvent former un honnête-homme, dans l'idée la plus noble et la plus étenduë.* C'est le dernier Ouvrage qui soit échappé au goût qu'il avoit pour le monde. Il seroit à souhaiter qu'il nous eût fait part des Reflexions que sa retraite a pû lui inspirer. Que ne pouvoit point penser un homme né avec beaucoup d'esprit ; rempli des plus belles connoissances, aprés une longue experience

de la vie, et l'usage de deux Cours si considerables, le théâtre de tant d'intrigues et d'évenemens, touché alors d'un sentiment plus vif de Religion, et ne regardant plus le monde, qu'en Philosophe Chrêtien? Il s'étoit retiré dans une fort belle Terre, qu'il avoit en Poitou. La pieté de Mad. la Marquise de Seuret, sa belle-sœur, n'avoit pas peu contribué à le détacher du monde, et de la Cour. Quoiqu'il n'y eût vécu qu'en Philosophe, il y a encore bien loin des vertus humaines à la charité. Il épura dans sa solitude, des sentimens qui lui avoient attiré l'estime et les loüanges des hommes; mais qui l'éloignoient encore de Dieu; et il mourut enfin dans un age fort avancé, d'une maniere d'autant plus édifiante, que les dissipations, et le tumulte du monde, qui avoient pû l'étourdir sur ses devoirs les plus essentiels, ne servirent qu'à faire paroître davantage la vive persuasion, où il étoit de toutes les veritez du Christianisme. Madame de Gombaut, sa mere, fille de Messire Paul de la Tourlandri, Comte de Châteauroux, Chevalier des Ordres du Roi, se maria en secondes nôces, et en eut Messire Charle Yonques, Chevalier Seigneur de Seuret. Ce fut à l'illustre Epouse, et veuve de celui-ci, que M. le Chevalier de Meré laissa tout son bien en mourant. Sa pieté lui a fait ensevelir dans sa province tous les avantages de l'esprit et de la beauté, soutenus d'une naissance des plus distinguées, et des instructions d'un homme, qui avoit accoûtumé de compter parmi ses Eleves les plus spirituelles Personnes de la Cour: C'est elle qui m'a mis entre les mains le Manuscrit de ce dernier Ouvrage [1]...

DISCOURS PREMIER.

De la vraïe Honnêteté.

Je rêvois ce matin sur le mot d'*honnête-homme*, que nous avons pris de la Langue latine : Il est vrai, que nous lui donnons un nouveau sens, et d'une plus grande étenduë ; car les Latins ni les Grecs n'avoient point de terme propre pour signifier ce que nous entendons par le mot d'honnête-homme. Les Italiens non plus, ni les Espagnols ; les Anglois ni les Allemans, que je sache, n'en ont point[1]. Je m'imagine aussi, que la chose est si peu connuë, et qu'elle se pratique si rarement à la Cour du Grand-Seigneur, qu'on ne s'y met pas en peine de la dire. Cette expression merite bien d'être entenduë, et la chose est si rare et si belle, qu'on ne sauroit assez l'étudier.

D'où vient donc, que nous avons l'avantage de signifier par un seul mot, ce qu'on ne peut exprimer dans les autres Langues, que par une longue suite de paroles? Ce qui m'en paroît de plus vraisemblable, c'est que presque en toutes les Cours du monde, chacun s'attache à quelque profession particuliere, et que ceux qui se mêlent d'un métier, n'ont guéres d'autre but, que d'y réüssir : mais comme la Cour de France est la plus grande et la plus belle, qui nous soit connuë, et qu'elle se montre souvent

si tranquille[1], que les meilleurs Ouvriers n'ont rien à faire, qu'à se reposer ; il y a toûjours eu de certains Faineans sans mêtier, mais qui n'étoient pas sans merite, et qui ne songeoient qu'à bien vivre, et qu'à se produire de bon air. Ce pourroit bien être de ces sortes de gens, que nous est venu ce mot si essentiel : et ce sont d'ordinaire des Esprits doux et des Cœurs tendres ; des gens fiers et civils ; hardis et modestes, qui ne sont ni avares ni ambitieux, qui ne s'empressent pas pour gouverner, et pour tenir la premiere place auprés des Rois : Ils n'ont gueres pour but, que d'apporter la joïe par-tout, et leur plus grand soin ne tend qu'à meriter de l'estime, et qu'à se faire aimer. Il me semble aussi, que les Dames qu'on souhaite et qu'on cherche le plus, ont, à peu prés, les mêmes sentimens et les mêmes pensées. Ce n'est donc pas un mêtier, que d'être honnête-homme ; et si quelqu'un me demandoit en quoi consiste l'honnêteté, je dirois que ce n'est autre chose que d'exceller en tout ce qui regarde les agrémens et les bienséances de la vie : Aussi de-là, ce me semble, dépend le plus parfait et le plus aimable commerce du monde.

J'ai quelquefois vû disputer, si cette qualité si rare vient principalement d'une heureuse naissance, ou d'une excellente éducation ; et je croi, que pour l'acquerir en perfection, il est necessaire que la nature y contribuë, et que l'art, comme par-tout ailleurs, acheve ce qu'elle a commencé : Il faut que le cœur soit noble, et l'esprit docile, et les mettre ensuite dans les bonnes voïes : mais pour emploïer ces présens du Ciel, et les faire paroître dans leur jour, je ne vois pas que personne se presente, et cela procede de l'excellence de la chose, qui se montre si précieuse, que ce seroit être bien présomptueux, que d'avoüer seulement qu'on s'en tient capable.

Un jeune-homme pour apprendre à chanter, à danser,

à monter à cheval, à voltiger, ou à faire des armes, peut choisir de ces Maîtres, qui ne cachent pas leur science, parce que s'ils excellent dans leur métier, ils s'en peuvent loüer hardiment et sans rougir. Il n'en est pas ainsi de cette qualité si rare; on se doit bien garder de dire, qu'on est honnête-homme, quand on le seroit du consentement des plus difficiles; ce seroit se mettre au dessus de tout, et s'exposer à l'envie. On ne trouve que fort peu de ces excellens Maîtres d'honnêteté, et l'on n'en voit point, qui se vantent de l'être. Il faut donc essaïer de les découvrir de soi-même, ou par le sentiment des personnes qui jugent bien, et se former sur les plus accomplis : car il seroit tres-difficile de s'achever en quoi que ce soit, sans avoir recours aux meilleurs modelles. Mais quand on pense à se rendre honnête-homme, en observant un fort honnête homme, on ne se doit pas attacher à des choses peu considerables, je veux dire, à prendre sa mine, ou sa voix, ou sa démarche, il faut imiter et surpasser, si l'on peut, les vrais avantages qui le distinguent. Les Courtisans d'Alexandre devoient essaïer d'acquerir son extrême valeur, et tant d'autres qualitez, qu'on admiroit en lui, au lieu qu'ils n'imitoient que le port de sa tête, qu'il panchoit plus d'un côté que d'un autre, et le plaisir qu'il avoit à s'enyvrer ; car ce Prince en faisoit ses plus chers divertissemens : Et ne dit-on pas que dans un festin il promit une coupe d'or au plus fort Beuveur, qui se remplit de quatre brocs de vin, dont il mourut deux ou trois jours aprés ; et des autres Compagnons de sa débauche, il en coûta la vie à plus de quarante[1].

Je ne comprens rien sous le Ciel au dessus de l'honnêteté ; c'est la quintessence de toutes les vertus ; et ceux qui ne l'ont point, sont mal reçûs parmi les personnes de bon goût, et même quand ils parlent des choses du monde, c'est pour l'ordinaire de si mauvaise grace, qu'on ne les

peut souffrir. Cette science est proprement celle de l'homme[1], parce qu'elle consiste à vivre et à se communiquer d'une maniere humaine et raisonnable. Celui qui l'auroit de son naturel, comme on la peut acquerir sans étude, quand il ne sauroit que cela, ne seroit pas un ignorant. Je crois neanmoins, que pour exceller dans cette science, on ne sauroit avoir assez de lumiere, et que tout ce qu'on apprend de rare et d'aimable, y contribuë ; mais il y a une étude particuliere, qui regarde le monde, et je vois que les meilleurs esprits, et les plus savans, à moins que de l'avoir observé, n'y marchent guéres sans faire de faux pas.

Il faut donc s'instruire, le plus qu'on peut, des choses de la vie, et ce n'est point ce qu'on appelle *morale* ni *politique*, au moins comme on en donne des préceptes ; car j'ai vû des gens, qui savoient tout ce qui s'en montre, et qu'on trouvoit de mauvaise compagnie, parce qu'ils ne savoient pas vivre ; et j'en connois d'autres, qui n'ont appris que le monde, et qu'on reçoit partout agréablement. Cet avantage paroît à pratiquer de bonne grace les manieres qu'on aime dans le commerce de la vie, et je remarque en cela un genie bien rare et bien à rechercher, qui ne vient pas moins du goût et du sentiment, que de l'esprit et de l'intelligence. C'est ce genie qui penetre ce qui se passe de plus secret, qui découvre par un discernement juste et subtil ce que pensent les personnes qu'on entretient, et je suis persuadé qu'on ne sauroit être honnête-homme ni d'une aimable conversation, sans cette adresse de savoir deviner en beaucoup de rencontres.

Il y a de l'apparence, que ce fut un si beau talent, qui fit tant valoir Ulysse entre les Heros et les Princes grecs. Il connoissoit le monde, comme Homere en parle ; mais je crois, qu'il n'avoit que bien peu de lecture. Je m'imagine encore, autant que je l'ai pû remarquer dans Platon, que

c'étoit ce qu'Alcibiade avoit de meilleur, et ce qui le faisoit toûjours souhaiter parmi les plus honnêtes gens, et les plus belles femmes de ce temps. Selon mon sens, il ne faut gueres étudier que les choses qui rendent plus habile ou plus agreable[1], et comme cet avantage vient presque tout d'un esprit bien tourné, je ne voudrois rien negliger pour en acquerir.

La plûpart sont persuadez, que pour être honnête-homme, c'est assez que de voir la Cour, pourvû qu'on ne s'en éloigne pas, à cause des changemens de Scenes et d'Acteurs, et que les Modes n'y sont pas de longue durée. Si cela suffisoit, qu'il seroit aisé d'apprendre une si belle science, et qu'on l'auroit à bon marché ! Mais ce Grec qui traversa l'Afrique, et fit le voïage des Indes pour connoître les plus habiles gens, ou les plus sages de ce païs-là, n'étoit pas d'un sentiment si borné. Cet homme, en ses longues courses, devint si extraordinaire, et tout ce qu'on en rapporte, est si merveilleux, qu'on a crû que c'étoit un grand Magicien, et peutêtre que j'en aurois quelque soupçon, si ce n'étoit, qu'il faisoit du bien partout, et que je n'apprens rien de lui contre les bonnes mœurs[2].

Ceux qui ne jugent des choses, que par celles qui se pratiquent dans une Cour, quelque grande qu'elle soit, ne connoissent pas tout le bien ni tout le mal, et les plus éclairez, qui s'en tiennent-là, n'ont qu'un esprit de peu d'étenduë. Que si la fortune les dépaïse et les méne sous un autre Ciel, ils ne sont plus si honnêtes-gens. Tout ce qu'ils n'ont pas accoûtumé de voir, les surprend, et leur déplaît : mais un honnête-homme de grande vûë est si peu sujet aux préventions, que si un Indien d'un rare merite venoit à la Cour de France, et qu'il se pût expliquer, il ne perdroit pas auprés de lui le moindre de ses avantages[3] ; car sitôt que la verité se montre, un esprit raisonnable se plaît à la reconnoître, et sans balancer.

Je vois de certaines gens, qui dans les choses de fait ne mentent gueres, de peur, comme je crois, d'y être surpris ; mais qui ne disent rien sincerement, et ne parlent jamais, que d'un esprit interessé. Ceux-là me sont encore plus insupportables que les menteurs de profession : Il faut pourtant les souffrir, pour ne pas être incommode. Les gens qui n'ont pas ces défauts, en ont d'autres, et cela ne vient que d'ignorance ; car la plûpart du monde est encore si peu savant de la bonne science, qu'un esprit qui voit le prix de tout, ne se doit pas attendre de rencontrer beaucoup de merite, à moins que d'en faire soi-même. Ainsi pour vivre avec des personnes de bonne compagnie, il faut essaïer par invention de les désabuser adroitement, de leur donner l'idée du bien et du mal, et surtout de leur rendre le goût bon. C'est le plus difficile, parce qu'on a toûjours de la peine à mépriser ce qu'on a beaucoup estimé, quoique fort méprisable, comme à faire cas des choses qu'on a méprisées, quand elles seroient dignes d'admiration.

Je voudrois que pour se rendre l'honnêteté naturelle, on ne l'aimât pas moins dans le fond d'un desert, qu'au milieu de la Cour, et qu'on l'eût incessamment devant les yeux ; car plus elle est naturelle, plus elle plaît ; et c'est la principale cause de la bienséance, que de faire d'un air agréable ce qui nous est naturel. Cela se trouve tellement vrai, que si l'avarice peut avoir de la grace, elle en a dans le procedé d'un avare, et que celui qui l'est, s'il veut paroître liberal en quelque rencontre, est encore plus ridicule, et plus digne de mépris, que s'il demeuroit dans son inclination.

Je remarque aussi, que pour être souhaité partout, ce n'est pas assez que de passer sa vie avec des hommes, qui connoissent le monde, et que le commerce des femmes est encore plus à rechercher. Les hommes sont ordinairement ensemble tout d'une piece, sans maniere et sans façon, et si

les uns veulent plaire aux autres, ce n'est gueres que par quelque vertu solide, ou par quelque service effectif : Aussi les tendresses galantes ne sont pas dans leur place, d'homme à homme, ni de femme à femme ; elles paroissent trop affectées[1].

Alexandre lisoit une Lettre, où il y avoit quelque chose qu'il ne vouloit pas que l'on seut ; et comme il s'apperçut qu'Ephestion l'avoit aussi lûë, il lui mit son cachet sur la bouche ; et c'étoit lui recommander le secret bien galamment[2]. Cette gentillesse me plaît fort, si elle s'étoit adressée à Roxane, ou à la Princesse Statira[3] ; et je me souviens plus agréablement d'une Dame tres-belle et tres-enjoüée, qui se lava les mains d'eau de fleur d'orange, et se les essuïa dans les cheveux d'un homme qu'elle aimoit[4].

Il me semble donc, que le commerce des honnêtes-gens est à rechercher ; mais les entretiens des Dames, dont les graces font penser aux bienséances, sont encore plus necessaires pour s'achever dans l'honnêteté[5]. Ceux qui ne sont pas faits à leur maniere délicate et mysterieuse, ne savent bien souvent que leur dire ; et quoique d'ailleurs ils ne manquent pas de merite, ce n'est pas pour eux que les Dames s'empressent ; mais un galant homme, qui s'accoûtume à leurs façons, le desir d'acquerir leurs bonnes graces, lui fait prendre un tour insinuant, et le rend tout autre ; car enfin c'est de l'amour, que naissent la plûpart des vrais agrémens ; et par la même raison jamais une Dame ne sera parfaitement aimable, qu'elle n'ait eu dessein de gagner un honnête-homme.

En effet c'est le moïen le plus asseuré de se rendre aimable que de pratiquer ce qui plaît aux esprits bien tournez ; et pour devenir honnête-homme, on ne sauroit trop s'attacher aux meilleurs modelles. Les gens qui n'en ont pas le goût, aprés avoir vieilli dans le grand monde, ne sont pas plus agréables, que s'ils avoient passé leur vie en

quelque petite Ville ; et c'est mon sentiment que de jeunes-gens bien nez apprendroient mieux à vivre dans un desert auprés d'un honnête-homme et d'une honnête-femme, que dans la plus fine Cour, à moins que d'y avoir un ami tres-intelligent, qui leur fît remarquer les bonnes choses, comme les mauvaises.

Je ne saurois trop retoucher, qu'il importe bien fort de distinguer les esprits à qui l'on veut plaire, et que rien ne peut tant nuire aux personnes, qui tâchent d'exceller, que de les loüer à contre-temps, ou de les rebuter mal à propos. On voit aussi, que les Courtisans d'un Prince qui n'approuve que les bonnes choses, sont plus honnêtes-gens, que ceux des autres Cours, parce qu'ils n'ont de ressource qu'au seul merite pour s'approcher de la faveur ; de sorte que la Cour de France doit être la plus agréable du monde.

Il me vient dans l'esprit ce que disoit Socrate ou Platon, que ceux qui s'embarquent dans un voïage de long cours, ne prennent pas les mieux établis pour les conduire, et qu'ils jettent les yeux sur le plus excellent Pilote[1] : Aussi je dirois, s'il y avoit encore quelqu'un à le savoir, qu'il faudroit choisir les plus honnêtes-gens, plûtôt que les grands Seigneurs, pour instruire les jeunes Princes : quoiqu'on ne puisse douter d'une chose si visible, on en profite pourtant mal, et c'est peutêtre que la pratique n'en seroit pas si aisée, qu'on se le pourroit imaginer : Car si un grand Prince faisoit publier dans son Roïaume, qu'il veut élever ses enfans sous la conduite du plus honnête-homme de ses Sujets, et que sans considerer le rang que la fortune lui donne, il se peut asseurer d'être bien reçû ; Quand le Prince ajoûteroit à cela, tout ce qu'il pourroit dire de plus obligeant, et de persuasif, l'honnêteté me semble bien modeste, et je croirois aisément, que le plus honnête-homme seroit le moins prêt à s'y hazarder.

Les bons écouteurs font les bons parleurs, et je me

souviens qu'un des meilleurs Esprits de la Cour m'assuroit, qu'il n'avoit jamais rien tant souhaité que d'être honnête-homme, et que tout ce qui l'en avoit le plus reculé, c'étoit une passion violente et dereglée de divertir toute sorte de gens[1] ; si bien que si c'étoit à recommencer, il n'auroit pour but, que d'être agréable aux personnes de bon goût. Je serois de son avis pour atteindre à la perfection, et quand je n'y ferois plus de progrés, je tâcherois au moins de ne déplaire à personne.

Il n'est pas inutile d'être averti des moindres choses, qui regardent la vie ; il semble même que cela soit absolument à desirer ; neanmoins le plus important paroît à s'en servir à propos, selon les occasions ; et quoiqu'un excellent Maître montre sincerement toute sa science à son Eleve, il se pourra bien, qu'il n'approchera pas du Maître, s'il n'en prend l'adresse et le genie.

L'honnêteté, comme j'ai dit, est le comble et le couronnement de toutes les vertus : Car peu s'en faut, que nous ne comprenions sous ce mot, les plus belles qualitez du cœur et de l'esprit, et tout ce qu'on peut souhaiter pour être d'un aimable commerce, tant parmi les hommes, que parmi les femmes. Un Roi de Lacedemone pour rire de quelques gens, qui nommoient le Prince de Perse, *le grand Roi :* « Quoi donc, *leur dit-il,* en s'expliquant à sa mode, pensez-vous qu'il soit plus grand que moi, s'il n'est pas plus honnête-homme[2] ? » Aussi quand le Roi considere que les plus intelligens et les plus difficiles demeurent d'accord, que c'est le plus honnête-homme du monde, je ne doute point qu'il n'en soit plus satisfait, et que de tant d'autres loüanges qu'on lui donne, et je le tiens plus glorieux d'avoir un merite si rare, que s'il avoit gagné plus de batailles que Cesar, et conquis plus de Roïaumes qu'Alexandre.

Il ne suffit pas de se défaire de ce qu'on a de mauvais,

il faut exceller en tous les avantages du cœur et de l'esprit, d'une maniere agissante et commode, plûtôt qu'en Philosophe speculatif ni farouche : il sied bien d'être vertueux et de s'en cacher, cela se connoît assez, sans qu'on l'affecte ; Et pour être honnête-homme, autant que le pourroit devenir un enfant né à souhait et nourri de même, que ne faudroit-il point? Tant d'excellentes qualitez me passent devant les yeux, que je ne sai comment m'expliquer, et j'ai besoin qu'on m'aide et qu'on me devine, pour me faire entendre. Il faudroit qu'un homme, sans être Prince ni Ministre d'Etat, ni General d'Armée, eût un merite si noble et si rare, qu'un Roi, qui seroit encore plus intelligent, que celui dont la grande sagesse attira de si loin la Princesse du Midi[1], et qu'une Reine qui surpasseroit en délicatesse la charmante Cleopatre, le pussent préferer à tous ceux qui les approchent, sans que les plus envieux y dussent rien trouver à redire : il faudroit, que toutes les personnes de bon goût ne pussent le voir, ni même en oüir parler, sans lui vouloir du bien, ni sans désirer son amitié.

Il n'y a point d'ame si farouche, pour peu qu'elle ait de sens et de raison, qu'une si aimable qualité n'adoucisse : Et ne sait-on pas que ce cruel Tyran de Syracuse, aprés avoir entendu discourir Platon, l'eut dans une si haute estime, qu'il en devint si passionné, qu'il étoit aussi triste, quand il ne le voïoit pas, que l'est un amant dans l'absence de la personne, qui lui tient au cœur[2] ?

Je prens le ton bien haut, je l'avouë ; peu de gens pourront être de ce concert, et quelqu'un ne manquera pas de dire, que je me forme des idées qu'on n'a jamais vûës, comme la Republique du divin Platon, ou l'Orateur[3] du plus éloquent des Romains : Aussi ce n'est pas mon dessein, que de suivre si ponctuellement une si grande exactitude ; l'usage du monde ne souffre pas toûjours tant d'élevation, et peutêtre que si l'on étoit comme je

voudrois, on seroit trop admirable : Il est vrai, que nous voïons si peu de ces gens-là, qu'on ne sait pas bien comme on s'en trouveroit. Je crois pourtant, que plus on approcheroit de cette idée, plus on seroit agréable et commode : car la parfaite honnêteté se montre à prendre les meilleures voïes pour vivre heureusement, et pour rendre heureux ceux qui le meritent. Cela dépend bien fort de connoître ce qui sied le mieux en toute rencontre, et de le savoir pratiquer.

Il me semble que cette parfaite honnêteté demande que l'on se communique à la vie, et que même l'on s'y enfonce, et je suis persuadé qu'il faut donner au monde quelque signe de pensée ou de sentiment dans la moindre chose, qui se presente, autant que la bien-séance le permet. Ce qui languit, ne réjoüit pas, et quand on n'est touché de rien, quoiqu'on ne soit pas mort, on fait toûjours semblant de l'être. Les approches de l'hyver nous attristent, parce qu'il vient éteindre tant d'agréables choses, qui paroissent sur la terre ; et le retour du printemps, qui les r'anime, semble nous ressusciter nous-mêmes ; et charme tous nos sens. Que ne fait-on point pour éviter l'hyver et pour s'en ôter la vûë ? On quitte la campagne, on se retire dans les Villes parmi les Bals, les Jeux et les Festins : De sorte que pour l'ordinaire on ne sauroit être trop vivant ni trop animé, pourvû qu'on le soit de bonne grace ; et puis c'est un bon moïen pour gagner les personnes qu'on aime, que d'entrer dans tous leurs plaisirs.

J'ai connu des gens, qui faisoient bien valoir quelques Dames précieuses, parce qu'elles passoient tout un jour sans rien dire, à moins que de rencontrer quelqu'un de leur cabale ; et ceux qui les en loüoient, se savoient bon gré de ce qu'elles s'ennuïoient en leur absence. Je ne m'en étonne pas, et je trouve seulement, qu'il sied mal aux hommes du monde d'être si reservez. Ces sortes de gens voudroient toûjours être en particulier, comme s'ils avoient

quelque mystere à dire. On m'a quelquefois tiré à part avec ce petit nombre choisi, où l'on ne manquoit pas de me plaindre d'avoir si mal passé une demie heure[1]. Mais outre que je ne dois pas être si difficile, et qu'ainsi je m'accommode à tout, je m'apperçois pour l'ordinaire, que ceux que j'avois quittez, valoient bien ces autres, qui les rebuttoient, et quand on seroit d'un merite peu commun (ce qu'on ne doit pas croire aisément) il me semble que lors qu'on a le procedé plus noble et plus agréable, que tous ceux qui se presentent, la personne que l'on veut gagner, ne sent jamais si vivement cette difference, que dans le temps qu'elle voit quelqu'un de moindre valeur. Je trouve d'ailleurs, que d'être comme incompatible, et de ne pouvoir souffrir, que les gens qui nous reviennent, c'est une heureuse invention pour se rendre insupportable à la plûpart des Dames, parce que d'ordinaire elles sont bien aises d'avoir à choisir.

Il n'est rien de plus aimable que ces Dames si délicates, qui craignent la foule. Aussi pour dire le vrai, une Dame qui peut converser avec un galant-homme, n'est pas excusable de se divertir avec un impertinent : Il y a même une sorte de politesse, qui n'est pas d'un extrême merite, et où il entre moins de goût que d'habitude ; je parle de cette politesse, qui fait qu'on n'entre pas mal dans une compagnie, que l'on sait dire quelque chose à propos, que l'on ne manque point à certaines bienséances et civilitez legeres, qui s'apprennent bien-tôt, si peu de soin qu'on ait d'observer la Cour. La plûpart s'imaginent que cette politesse suffit pour être bien reçû dans le monde, et que tant d'autres choses qu'on cherche si curieusement, donnent plus de peine que de plaisir ; je ne suis pas de cet avis-là : Cette politesse me paroît bien superficielle, et quelquefois même bien ridicule, quand elle se trouve seule et dépoüillée de tout le reste.

Ce n'est pas que les choses que je viens de dire, soient à negliger ; au contraire on s'y doit encore prendre d'un air plus libre et plus consommé, que les personnes qui n'ont point d'autres avantages ; surtout il se faut bien garder d'être incivil ; rien ne donne plus à penser qu'on ne sait pas vivre. Il est pourtant bon de se ressouvenir, que c'est une grande incivilité, que d'être civil à contretemps. Les Princes ne veulent pas qu'à leur vûë les particuliers se fassent des civilitez : On les a persuadez, dés leur enfance, qu'elles leur sont toutes dûës ; et depuis, ils n'en ont pas douté ; ils ne souffrent pas non plus qu'on soit familier en leur présence ; encore perd-on, si tôt qu'on les aborde, toute son autorité, et tout droit de commandement, oüi même sur ses domestiques. J'avertis, en passant, ces grands Seigneurs, qui ne veulent pas être témoins des interêts ou des affaires des particuliers, qu'ils font en sorte par-là, que les particuliers ne sont aussi que bien peu touchez des leurs.

On a donc besoin d'adresse et d'esprit pour être civil à propos et de bonne grace : Alexandre qui s'étudioit à l'être, s'y prenoit souvent mal ; Il pensoit honorer cette grande Princesse de Perse, en l'appellant sa *Mere*[1], et je doute fort que ce nom lui fût agréable : car outre que cette caresse étoit bien familiere, un homme, quoique jeune, comme étoit ce Prince, ne pouvoit avoir une mere, qui ne fût avancée en age ; et les Dames n'aiment pas les choses, qui les font souvenir qu'elles ne sont pas jeunes. Ce qui me paroît en cela bien ridicule, c'est qu'en consequence de cette familiarité, qui n'étoit qu'un nom donné de mauvaise grace, il se tenoit toûjours de bout, quand il étoit auprés de cette Princesse, à moins qu'elle ne le pressât de s'asseoir ; parce qu'il avoit appris qu'en ce païs-là les enfans perdoient le respect, de prendre un siege en la présence de leur mere ; et sans mentir c'étoit

être bien formaliste. J'admire aussi qu'il fit tant valoir à cette venerable Reine, qu'il n'avoit jamais voulu permettre qu'elle se mît à genoux pour le saluer. C'étoit de fausses civilitez et de mauvais air, qui ne lui partoient point du cœur ; et pour être civil en galant-homme, il faut l'être plus en effet qu'en apparence. Puisqu'il faisoit tant de complimens à ces Princesses de Perse, et qu'il témoignoit d'être si touché de leur infortune, ne devoit-il pas genereusement les mettre en liberté, ou du moins les envoïer en quelque Ville de son obéïssance ? Qu'est-ce qui le pouvoit obliger de traîner des personnes si délicates dans une marche de guerre, et de faire mourir cette jeune et belle Reine de Perse à force de fatigues et de corvées[1] ?

Je trouve aussi qu'il s'attachoit à la galanterie, et qu'il ne s'en acquitoit pas mieux, que de la civilité : Il devint amoureux d'une Dame Grecque, qui ne fut pas long temps sans avoir un beau Roïaume ; car son amant, parmi tous ses défauts, étoit fort liberal. Cette belle Reine étoit délicate, et comme elle goûtoit la bonne chere, elle s'imagina qu'Alexandre l'aimoit ; de sorte qu'elle lui envoïoit ce qu'elle jugeoit de plus exquis pour sa table. Ce Prince qui devoit recevoir, d'une maniere enjoüée, le soin qu'elle avoit de contribuer à ses plaisirs, lui manda gravement, qu'elle ne s'en mît plus en peine, et qu'autrefois son Gouverneur lui avoit fait des présens de meilleur goût pour ses repas, en lui conseillant de marcher de nuit comme de jour, et de manger peu le matin pour souper de plus grand appetit. Ce Gouverneur ne lui avoit pas appris à vivre si galamment avec les Dames, qu'à ne rien rebutter de tout ce qu'on lui servoit, et c'étoit se vanter bien à contretemps, qu'il étoit sobre ou peu difficile[2]. Les choses qui se presentent mal à propos, n'ont jamais de grace ; et je vois même qu'il sied mal

de témoigner plus de vertu, que le sujet ou l'occasion n'en demande.

Que si l'on m'allegue, que c'étoit la bienséance de ce temps-là, ce n'est rien dire, les graces d'un siecle sont celles de tous les temps. On s'y connoissoit alors à peu prés comme aujourd'hui, tantôt plus, tantôt moins, selon les Cours et les personnes ; car le monde ne va ni ne vient, et ne fait que tourner.

Quand on nous rapporte des choses, qui me dégoûtent de ces grands hommes, je m'imagine que ce pourroit bien être la faute des Historiens ; car les plus savans Auteurs se connoissent quelquefois mal à toute sorte de bienséance, et je vois qu'en pensant honorer un Prince par des circonstances qui leur paroissent les plus belles du monde, ils nuisent souvent à sa reputation.

De sorte que Cesar pour ne pas s'exposer à cet inconvenient, ajoûta beaucoup à sa renommée, en écrivant lui-même ses hauts faits d'armes, et comme on sait que nôtre grand Roi n'est pas moins brave ni moins éloquent, que l'étoit Cesar, je m'imagine qu'il seroit à souhaiter, pour le comble de sa gloire, qu'il se mît dans l'esprit d'en user comme Cesar.

On a toûjours admiré l'éloquence de cet illustre Romain, tant pour la force de ses raisons, que pour la pureté de son langage. Il écrivoit à la hâte, et même aisément ; aussi ce n'est pas tant le grand travail d'un ouvrier, que sa grande science qui fait aimer ses Ouvrages ; si bien que pour réüssir dans un chef-d'œuvre, ce n'est pas le plus necessaire, que d'y emploïer beaucoup de temps et de soin : Le plus important consiste à s'être rendu capable de s'en acquitter en perfection. On remarquoit dans les Tableaux d'Appelles, je ne sai quoi qui charmoit, quand ils n'étoient qu'ébauchez, et qu'on ne retrouvoit plus, sitôt qu'ils étoient finis[1]. C'est que les premieres pensées se mon-

trent plus naturelles que les reflexions, et que d'ailleurs les Graces sont si libertines, que la sujettion des regles les épouvante, et que la contrainte leur déplaît toûjours.

DISCOURS II.

Suite de la vraïe Honnêteté.

Ce premier Discours me paroissoit un peu long, et je l'ai fini sur le sujet de Cesar, et de la grace qu'il avoit à parler, quoi qu'il me restât encore à dire quelque chose de lui. Si je ne me sens pas assez d'adresse pour rejoüir [1], au moins je voudrois ne pas ennuïer, et les entretiens trop étendus sont à craindre. Ce grand Homme étoit persuadé, que la beauté du langage dépend beaucoup plus d'user des meilleurs mots, et des plus nobles façons de parler, que de les diversifier, et s'il étoit content d'une expression, il ne s'en lassoit point, et ne craignoit pas non plus d'en lasser les autres [2]. Ciceron prenoit le contrepié, car pour sauver les repetitions il cherchoit tous les détours de son Latin [3]. Ces détours réüssissent [4] dans la galanterie et dans l'amour que la bienséance veut que l'on traite d'une maniere délicate et mysterieuse : Ils sont encore fort bons dans les sujets tristes pour les déguiser, ou pour les couvrir comme d'un voile. Entre ces deux excellens Maîtres, sans condamner le sentiment de l'un ni de l'autre, je prendrois un juste milieu, qui seroit, à mon gré, d'aller plus directement, que ce grand Orateur, aux termes les plus significatifs, et de n'emploïer jamais de ces phrases, qui sentent la fausse

éloquence ; mais je serois moins scrupuleux que Cesar pour les expressions, et quand je me serois servi de la meilleure, je ne craindrois pas d'en prendre une moins bonne, pourvû qu'elle fût bonne ; et ce qu'on observe des plus beaux habits, de ne s'en parer que fort rarement, se peut dire des plus belles façons de parler, qui sont bien plus remarquables, que les médiocres : De sorte qu'on ne les sauroit trop diversifier ; il faut aussi prendre garde à ne rien mettre de mauvais air, et cela se fait ordinairement pour éviter de redire un mot, ou pour achever une excellente periode : plus on a l'oreille juste, plus on est sujet à ce défaut, si l'on n'y regarde de bien prés.

Le stile de Cesar est noble, et cette noblesse vient principalement d'exprimer de grandes choses d'un air modeste et retenu. En voici je ne sai quoi pour me faire entendre : *Il y avoit long-temps qu'Arioviste, qui s'étoit rendu redoutable à toute la France, regnoit de-çà le Rhein.* Cesar lui manda, « que s'il continuoit ses violences contre les Alliez du Peuple Romain, il ne negligeroit pas leurs interêts[1] », et sans mentir il en eut quelque soin ; car peu de jours aprés, il donna bataille à ce Prince Allemand, et lui défit soixante mille hommes d'Infanterie, et plus de dix mille chevaux[2]. Les personnes qui jugent mal, trouveroient bien plus noble ce qu'Alexandre fit dire au Roi de Perse, que la Terre ne pouvoit souffrir deux Maîtres, non plus que le Ciel deux Soleils[3] : mais peut-on rien voir d'une simplicité plus noble, que ce mot de Cesar, quand ses ennemis cabaloient pour lui ôter le Gouvernement : que s'il n'avoit acquis beaucoup de gloire à commander l'Armée, il esperoit au moins s'en être acquité sans infamie[4].

De la sorte que je parle de ce grand Homme, on pourroit croire, que je l'admire en tout ce qu'on voit de lui. Quoique je l'admire, ce n'est pas en tout, et si je voulois remarquer tout ce que j'en désapprouve, ce ne seroit pas sitôt fait :

Aussi pour dire le vrai, il eut été bien difficile de se rendre le plus grand Capitaine du monde, et de prendre garde à tout ce qu'il faut savoir pour écrire en perfection. Il me semble que si j'avois été auprés de lui[1], quand il s'occupoit à son Histoire, elle en seroit encore plus noble et plus agréable ; car il est presque impossible d'exceller à toute sorte d'égards, et quelquefois un mediocre ouvrier peut beaucoup servir aux meilleurs Maîtres. Il aimoit trop à décrire ses inventions d'Ingenieur, les machines de guerre, jusqu'à nous apprendre les noms que ses soldats leur donnoient[2], et on se fut passé volontiers de ces détails. Ses répetitions de mots et de phrases sont si frequentes, que la Langue latine que l'on tient si riche, se montre souvent pauvre dans ses Commentaires : Il rebat aussi volontiers une même pensée, sans qu'elle serve à son sujet, comme ce qu'il dit en quatre ou cinq endroits, *qu'on se persuade aisément ce qu'on souhaite*[3]. Je ne sai même si cette maxime est bien certaine, et je croirois aussi-tôt que plus on desire une chose, et plus on a de peine à s'en assurer. « Les Allemands, *dit-il*, et les Gaulois, parce qu'ils sont d'une taille avantageuse, méprisent nôtre petitesse[4]. » La bien-séance ne permettoit pas que Cesar se mît dans la foule des Romains ; et d'autre part un Historien doit paroître le plus qu'il se peut, sans païs ,sans interêt, et sans parti, comme s'il étoit tombé du Ciel.

Quant à ses machines de guerre, dont il écrit plus au long qu'on ne voudroit, il n'en faut donner le blâme, qu'à la complaisance ordinaire que nous avons pour nous-mêmes. C'est la source de la plûpart des fautes qui nuisent dans le commerce du monde, et ce défaut neanmoins ne vient pas tant de s'aimer beaucoup, que de s'y prendre mal : car lors qu'on s'aime comme on doit, rien ne plaît tant, que de vivre en honnête-homme, et de se rendre agréable. Cette complaisance dont il se faut désa-

buser le plus qu'on peut, est souvent cause, que lors qu'on parle, on n'entretient pas les gens qu'on voit des choses, qu'ils seroient bien aises d'écouter, mais de celles qu'on a dans le cœur, comme de ses enfans, de ses procés, de ses bonnes-fortunes, de ses prétentions à la Cour, ou de ce qu'on a fait à l'Armée. De pareils discours qui les endorment, leur font conclure, qu'on est de mauvaise compagnie : De sorte qu'il ne faut que bien rarement parler de soi-même, à moins que la bien-séance ne le souffre, ou qu'on n'y soit contraint par une visible necessité.

La plûpart des gens avancez en age aiment bien à dire qu'ils ne sont plus bons à rien, pour insinuer que leur jeunesse étoit quelque chose de rare ; et d'ordinaire quand on s'en informe, on trouve que ç'ont été de jeunes sots, et que ce sont aujourd'hui de vieux foux. On ne sauroit trop se satisfaire en ce qui regarde le veritable honneur : c'est un bien solide qu'on est obligé de rechercher : mais je voudrois renoncer à cette fausse joïe de se mettre en vûë, et de tourner ce qui se présente sur son sujet. Aussi pour être bien reçû dans le monde, il ne faut pas tant songer à son plaisir particulier, qu'à celui des gens qu'on frequente ; si ce n'est que le plaisir se rencontre heureusement partout. Il arrive même souvent qu'on est encore plus aise de plaire aux personnes qu'on aime, que de plaire à soi-même.

L'honnêteté se montre si agreable à toute sorte de jour, qu'elle merite bien qu'on la cherche ; et quand on la trouve, et qu'on ne la perd point de vûë, on ne manque jamais de l'acquerir. Aïons-la toûjours devant les yeux, et si nos passions nous veulent détourner de ce qu'elle nous ordonne, rebuttons-les sevérement. La colere nous porte à nous venger, et l'honnêteté s'y oppose : renonçons à la douceur de la vengeance ; et pardonnons d'un visage riant et d'un cœur sincere. Suivons le même conseil pour les choses que nous aimons le plus tendrement, et preferons

à toutes nos volontez ce qui sied le mieux. Nous y sentirons d'abord quelque contrainte, mais elle ne sera pas longue, et puis à considerer nos plus sensibles contentemens, ils s'en vont bien vîte, à peu prés comme un songe agreable ; et de tous les plaisirs passez, nous ne regoûtons que ceux que nous avons eu à bien vivre, si ce n'est peutestre que la douceur de l'amour repasse quelquefois agreablement dans l'imagination, pourvû que l'on soit encore amoureux de la même personne. Car sitôt qu'on ne l'est plus, à peine seulement se peut-on figurer qu'on étoit heureux auprés d'elle, quoiqu'on le fût en effet.

Il me vient dans l'esprit une raison qui me semble mettre la qualité d'honnête-homme au dessus de tout : Je vois que les plus hautes loüanges qui se puissent donner aux plus excellens Hommes, c'est de pouvoir répondre, sans se tromper, qu'en toute sorte d'occasions ils feront ce qui dépend du cœur et de l'esprit pour en sortir à leur honneur ; et qui s'y pourroit fier, à moins que d'être bien seur, que ce sont d'honnêtes gens ? J'ajoute à cela, qu'il se peut trouver plusieurs sujets de mépris dans les meilleurs Ouvriers, si cet avantage leur manque, comme dans le plus excellent Poëte, dans le plus admirable Orateur, dans le plus habile Politique, et dans le plus brave Conquerant, oüi même dans Alexandre : Et je soutiens qu'il est impossible de mépriser raisonnablement un honnête homme, quand toutes les disgraces de la fortune le viendroient accabler. C'est de cette vertu si precieuse, que dépend le plus agreable bonheur de la vie, et ce seroit être beaucoup utile au monde, que de contribuer à le rendre plus honnête. J'entens dire à quelques Esprits du temps, qu'il est à desirer de paroître honnête homme dans le grand monde ; mais qu'en des lieux à l'écart, où qui que ce soit ne nous observe, ils ne jugent pas à propos de l'être, et qu'il en coûteroit trop. Ceux qui sont de cet avis, n'ont

ni honnêteté ni discernement. Un bon musicien ne chante pas toûjours quoiqu'on l'en prie, et ne laisse pourtant pas d'être bon musicien. Il n'en va pas ainsi de l'honnêteté : c'est une de ces choses, qui ne sauroient subsister, sans se produire toutes les fois que le devoir ou la bienseance le veut : de sorte qu'un honnête homme ne se peut empêcher de faire une action honnête, non plus qu'un Brave d'une extrême valeur d'en faire une déterminée, si l'occasion le demande. Ils n'ont point, pour ce regard, de franche volonté. J'avertis aussi ces sortes de gens, qui ne cherchent que l'éclat et le faste, que les choses qui donnent la plus fine et la plus haute reputation, ne sont pas celles qu'on remarque au milieu de la Cour, ni à la vûë de deux Armées, parce qu'on les soupçonne aisément de vanité ; Mais que c'est plûtôt ce qui se passe en secret, et qu'on n'apprend que par une espece de revelation[1].

Il me semble que la raison n'est pas plus naturelle aux hommes, que l'inclination à la gloire, et l'aversion à l'infamie. Le cœur le plus bas et le plus lâche a toûjours de la peine à se resoudre à la honte, et ce n'est pas seulement la voïe pour s'en sauver, que d'être honnête homme ; c'est encore le moïen le plus assuré pour acquerir de l'honneur.

Il y a bien de la difference d'un honnête homme, à un honnête Conquerant, quoique l'on puisse être l'un et l'autre tout ensemble. L'honnête homme l'est toûjours, et l'honnête Conquerant peut bien le paroître moins, lorsqu'il n'a plus à commander. Pompée, au jugement des Romains, étoit un honnête General d'Armée, quand il poussoit ses Conquêtes dans l'Orient, et menoit les Rois en triomphe : Mais ce Vainqueur de tant de Nations, parce qu'il n'avoit que l'apparence d'honnête homme, eut à un retour, de quoi moderer sa joïe : car aprés une si longue absence, il trouva sa femme grosse, dont il étoit ardemment amoureux. Ce mal-

heur le mit au desespoir, et du moment qu'il n'eut plus ses ha utescharges, le Peuple Romain vint à le mépriser[1]. Aussi quelqu'un[2] disoit que Pompée étoit l'ouvrage de la fortune, et que Cesar étoit l'ouvrier de la sienne ; mais Scipion, d'un merite extraordinaire, ne se montra jamais si grand dans ses victoires, ni dans ses triomphes, que lorsqu'il fut accusé comme un particulier, et comme un criminel. Car avec cette noble fierté, que donne l'innocence du cœur et la hauteur de l'ame, il regarda dédaigneusement ses accusateurs sans prendre la peine de leur répondre : Il parla seulement au Peuple, de quelque avantage qu'il avoit eu sur les Africains, et déchirant des papiers qui le justifioient, il dit que « c'étoit un jour comme celui-là qu'il avoit pris Carthage, et qu'il faloit aller au Capitole pour en remercier les Dieux. » Ce fut-là qu'il parut au dessus de la fortune, et que ses ennemis se tinrent dans un morne silence. On dit aussi, que le Senat fut comme accablé d'une si grande vertu[3].

J'ai dit, que je n'étois pas tout à fait content de Cesar, et je le suis encore moins de Scipion : c'est être bien difficile, je l'avoüe, mais je croi qu'on ne sauroit l'être assez, à juger sincerement du prix de chaque chose, pourvû qu'on soit encore plus indulgent, et qu'on excuse les plus grands défauts. Je trouve Scipion si formaliste et si tendu[4], que je ne l'eusse pas cherché pour un homme de bonne compagnie : il se presente peu d'occasions, où tant de vertu soit necessaire, et partout ailleurs les esprits d'une trempe humaine en sont épouvantez. Je voudrois qu'un honnête homme fût plus doux et caressant, qu'âpre et severe, et qu'il aimât à s'insinuer d'une maniere agreable et commode pour toute sorte de personnes, comme en usoit le bon Socrate. Je remarque en passant que les gens si concertez, qui jamais ne relâchent de leurs maximes, quoiqu'elles soient pleines d'honneur, sont souvent tournez

en ridicules, comme l'étoit Caton d'Utique, le plus grave et le plus vertueux de son temps.

Ces Romains ne faisoient cas que de leur Republique, et la plûpart des Peuples qu'ils appelloient *Barbares*, l'étoient moins qu'eux : Cesar dit qu'au siege d'une Ville les Soldats souffroient d'extrêmes necessitez, et que neanmoins parmi tant de miseres on n'oüit pas une plainte, pas un mot, qui fût indigne de la majesté du Peuple Romain[1]. Cet autre aussi dans son parfait Orateur regarde comme la plus grande faute, qu'on puisse commettre dans l'Eloquence, de ne pas emploïer les termes les plus pompeux et les figures les plus magnifiques, quand on parle d'une si haute Majesté[2]. Seroit-ce être trop critique, ou trop rigoureux, que de regarder cette Majesté Romaine, comme un orgueil insupportable ? car, à la considerer sans prevention, qu'étoit-ce autre chose qu'une injustice manifeste, et qu'une avarice insatiable de Bourgeois arrogans, qui par quelque adresse à faire la guerre, et par la discipline de leurs armées, pilloient et ravageoient toutes les Nations de la Terre ?

Dans ces grands évenemens du monde je vois presque toûjours, qu'il y a plus de bruit que d'effet, et tout au contraire que nous ne regardons pas comme nous devrions, la hauteur de l'ame ni celle de l'esprit, et je suis persuadé, que Socrate qu'on estime tant, n'a pas encore toute la gloire qu'il a meritée. Pour bien juger des actions des Conquerans, il ne faut pas tant compter sur le prix, ni sur le nombre des choses qu'ils ont faites, qu'examiner d'un jugement tranquille et desinteressé, s'il étoit facile ou difficile d'y réussir ; car c'est principalement la difficulté qui distingue les actions, et quelquefois il est plus mal aisé de gouverner la veuve d'un particulier, qu'une Reine Regente[3], et de prendre une petite Ville, que de conquerir un grand Roïaume. Un Capitaine Macedonien, qui avoit

long-tems commandé une Armée en Italie, disoit qu'il y avoit trouvé des hommes, et qu'Alexandre en tout l'Orient n'avoit rencontré que des femmes[1]; ainsi quand on entend loüer Auguste d'avoir gagné cette Bataille navale, qui decida de l'Empire du monde, il se faut souvenir, que ce ne fut pas tant lui qui la gagna, que ce fut Antoine qui la perdit.

Quand on est encore plus honnête homme en particulier qu'en public, c'est une marque infaillible, qu'on ne l'est pas mediocrement, comme c'en est une de l'extrême propreté d'être plus curieux des choses, qui ne paroissent pas, que de celles qui sont en vûë, et je m'apperçois que les gens qui n'aiment que la vanité, ne sont aimez de personne ; et qu'on n'est pas fâché de s'en éloigner ni de les perdre. C'est encore une marque bien sûre d'une ame grande et genereuse de ne pas se déclarer pour le parti le plus éclatant, ni même en certaine occasion pour le plus juste, mais de prendre le plus abandonné. Les malheureux sont toûjours à plaindre, et leur cause est le plus souvent bonne; et puis, quand elle ne le seroit pas, il feroit bien de le croire[2]. Les anciens Heros ne couroient le monde que pour secourir les oprimez, et le parfait modele des plus rares vertus avoit pitié de tous les affligez, et les consoloit dans leurs miseres.

Pour démêler la vraie honnêteté d'avec la fausse, on se doit assurer, qu'elle n'a rien que de bien réel ; rien qui ne soit juste et raisonnable en tous les endroits du monde : car elle est universelle, et ses manieres sont de toutes les Cours depuis un bout de la Terre jusqu'à l'autre, encore ne sont-elles pas plus des Cours que des Deserts. Le changement des lieux, la revolution du temps, ni la difference des coûtumes ne leur ôtent presque rien : C'est de bon or, qui vaut toûjours son prix, et les modes sont, à l'égard de l'honnêteté, ce que le coin des Souverains est

pour l'or, je veux dire peu de chose ; elle ne dépend que du cœur et de l'esprit ; son principal fonds est dans le cœur, et l'esprit lui donne les agrémens. Il me semble aussi, que nos actions ne sont agreables, que parce qu'elles sont honnêtes, si ce n'est qu'on les[1] vueille tourner d'un autre sens, qui me paroît encore plus juste : qu'elles ne sont honnêtes, qu'autant qu'elles sont agreables : de sorte que l'honnêteté me semble toûjours fausse, quand elle ne plaît pas aux personnes qui savent juger.

Tous les esprits bien faits demeurent d'accord, que nous ne pouvons rien souhaiter de plus avantageux, que de meriter l'estime et l'affection des personnes, qui connoissent le bien et le mal : la difficulté ne consiste qu'à savoir ce que nous devons faire pour nous perfectionner dans ce merite. Cela va presque à l'infini, et je trouve pourtant, que c'est un grand point, que de pouvoir découvrir ce qui semble de meilleur selon la raison sincere et naturelle, et de s'en servir le plus qu'on peut, quand les Coûtumes le souffrent : Aussi les plus habiles Dames disent quelquefois en elles-mêmes, *Cela ne me déplairoit pas, si l'on n'y trouvoit rien à redire ;* cependant comme les institutions de ceux qui nous ont précedez, nous reglent malgré nous, il faut observer ce qu'on approuve dans les Cours et dans les Païs, où nous avons à passer nôtre vie, et ne pas offenser la reverence publique ; mais pour ne pas être d'un méchant goût, on se doit bien garder d'aimer dans son cœur des choses, que la raison ne permet, que parce que le monde s'y est accoûtumé.

Beaucoup d'actions extravagantes paroissent de bon air, sur tout à ceux qui n'y prennent que l'interêt du spectacle, et quand on negligeroit ce qu'on aime le plus, c'est avoir bien peu de sens, que de vouloir plaire de la sorte, à moins que de ne s'en pouvoir dédire. Car rien ne sied si mal, que d'être un foû. Je remarque un certain devoir de Païs et de

Coûtumes, qui ne plaît qu'aux gens du commun; c'est une fausse bienséance, que nous devons rebuter, car outre qu'elle nous ôteroit le sentiment de la veritable, elle éteindroit en nous toute la lumiere, que la nature nous départit, et nous tiendroit enfermez comme des prisonniers dans un coin de la terre : ce seroit être bien borné que de ne rien voir au delà de sa patrie[1], et c'est une marque d'un excellent esprit, que juger de tout sans prévention.

Il n'y a pas long-temps qu'il eut falu, qu'un homme d'épée eût eu bien de l'acquit pour refuser un duel sans se perdre : Nos Rois souffroient cette barbarie, et l'approuvoient en de certaines rencontres, comme un spectacle public : Même ne sait-on pas, que François Premier fit appeller Charles-Quint, qui pour se joüer de la valeur de ce Prince lui manda par un Heraut, qu'il n'avoit tenu qu'à lui de vuider seul à seul une si fameuse querelle : Cette coûtume sauvage alloit toûjours son train, si la prudence de nôtre grand Monarque, à qui tout réüssit, ne l'eût arrêtée ; cela me donne à penser, qu'il n'y a rien de si étrange ni de si peu raisonnable, qu'un long abus ne puisse établir.

Cesar nous apprend, que lorsqu'il faisoit la guerre dans la France, un nombre infini de jeunes-gens s'attachoient auprés des plus considerables du Païs, à condition de ne les pas survivre d'un moment, et que jamais un seul n'y avoit manqué[2]. Ne voit-on pas encore aujourd'hui dans un grand Roïaume de jeunes Princesses belles et brillantes, plus parées que le jour de leurs nôces ; ne voit-on pas qu'elles se jettent dans un horrible embrazement, où les corps de leurs maris sont brulez ? Et ce qui m'en étonne le plus, elles n'y sont obligées que par une fausse bienséance que la coûtume leur persuade. Mais ce que je disois, que la fausse bienséance nous oste le goût de la veritable, paroît bien visible en ces pauvres femmes, qui meurent si cruellement pour leurs maris, à qui cela ne sert de rien, et

que peutêtre elles n'ont jamais aimez : Au lieu qu'elles devroient vivre pour elles-mêmes, ou pour des enfans, qui leur sont chers, et qu'elles pourroient élever[1]. On sait aussi que les plus sages des Indiens sont persuadez, que la mort la plus honorable et la plus heureuse est de perir par le feu ; ce fut ainsi que finit ce Philosophe, dont Alexandre admira le terrible dessein ; et cet autre qui aprés avoir long-temps suivi Cesar, se fit bruler dans Athenes[2].

Il me semble que les Rois de ces païs-là devroient abolir cette barbarie, et que les Princes qui gouvernent le monde, sont en quelque sorte coupables de tous les maux, qui se font sous leur regne, quand ils y peuvent remedier. On ne sauroit avoir trop de complaisance à leur rendre la vie agreable, ni trop de zele à mourir pour leur service : Mais en ce qui regarde leur gloire, c'est à mon sens un crime, que de leur rien déguiser, surtout quand il ne leur coute pas plus d'en prendre le droit chemin, que de s'égarer. Ces Princes qui se veulent mettre au-dessus des autres, n'en suivent que bien rarement les meilleures voïes, et les esprits les plus éclairez qu'on appelle de *sages politiques*, soit par interêt ou ignorance, ne les avertissent pas, que la seule honnêteté les peut combler de gloire et de plaisir.

Aussi parmi ces Princes, pour en démêler quelqu'un d'un rare merite, il faut que le Ciel l'ait instruit, ou qu'il se soit fait de lui-même comme celui que nous admirons, qui sans être aidé de personne, s'est rendu le plus grand Homme que la Terre porte. Il seroit bien mal aisé de rien dire, qui fût digne d'un si merveilleux Monarque : Mais on observe en lui tant de merveilles, que chacun, à sa mode, s'émancipe de lui donner quelque loüange ; moi-même qui ne sai que trop, que je me devrois tenir dans un silence respectueux, je m'en échappe souvent sans y penser, et l'autre jour une Dame tres-belle, et d'un goût si delicat, qu'elle ne trouve que peu de chose à son gré, me dit « que

ce Prince étoit la plus aimable creature, que le Ciel eût jamais faite, et qu'elle en étoit charmée ».

Pour toucher encore un mot de ces politiques, la plûpart savent peu ce que c'est que la pure et sincere amitié ; ils n'ont devant les yeux, que leurs interests, et ne manquent jamais de pretexte ni d'invention pour établir ou pour rompre leur commerce. Comme les bonnes qualitez ne le font pas naître, les mauvaises ne le détruisent pas ; la fortune, selon qu'elle est favorable ou contraire, en est le seul motif, et je vois presque toûjours qu'ils sont peu touchez de la bonne gloire. Leurs maximes, *dit-on*, eussent voulu que le jeune Pompée qui tenoit dans sa Galere Antoine et Auguste, les eût fait jetter dans la mer, pour se rendre maître de l'Empire Romain[1]. Comme je les comprens, ce n'eût pas été grand dommage ; neanmoins, parce que cette action lui parut indigne d'un nom si connu que celui de *Pompée*, il rebuta rigoureusement ceux qui lui donnoient ce conseil ; et quand Charles-Quint passa par ce Roïaume, François Premier ne pouvoit-il pas se venger du rude et cruel traitement qu'il en avoit receu[2]? Toutefois ce Prince, quoique tres-sensible aux offenses, vainquit de si justes ressentimens, et traita l'Empereur comme s'il eût eu sujet de s'en loüer. Aussi lorsqu'un homme plein d'honneur délibere, il prend toûjours le parti le plus honnête ; et quoiqu'il arrive, un cœur noble ne s'en peut repentir.

La plûpart du monde juge si mal du vrai merite, qu'on louë à toute heure des gens, de ce qui les rend insupportables : Celui-là, *dit-on*, le porte du bel-air, il veut prendre le dessus en tout, et c'est une ambition démesurée. Quand on fait valoir quelqu'un de la sorte, je le hais sans le connoître, que par les loüanges qu'on lui donne. La bonne fierté n'est jamais injuste, et pouvons-nous pretendre de la gloire à faire ce que nous ne devons pas, et que la raison

nous défend? Toute sorte d'injustice me déplaît, et rien ne me paroît de plus humain, que de faire du mal pour avoir seulement le plaisir d'en faire[1]. J'avoüe aussi, que la sotte bonté ne me choque guéres moins ; qui veut bien joüer son personnage, ne doit être ni pipeur ni duppe. Et pour revenir à ce bel-air, le vrai moïen de le prendre est de se combler de bonnes qualitez. On en peut découvrir un grand nombre, qu'il faut essaïer d'acquerir, et de les pratiquer le plus qu'on peut, pour se les rendre naturelles[2]: Mais on ne doit pas s'attendre de les rencontrer toutes dans un seul sujet, parce que le plus parfait modele ne s'étend pas à tout : Il faut les chercher en divers endroits, et même dans les idées de la perfection.

Je connois des personnes si raisonnables, que la raison ne les abandonne jamais : C'est un grand avantage, et je voudrois pourtant, s'il est possible, atteindre à quelque chose de plus haut, qui consiste à demeurer toûjours dans les limites de la bienseance. Cela n'est pas aisé, parce que bien souvent qu'on est accablé d'ennuis et de tristesse, on se rencontre encore avec des gens si fâcheux, et si nez pour déplaire, qu'il est bien difficile en leur compagnie de ne pas se déconcerter. Pour en sortir le mieux qu'on peut, il faut s'y préparer, et rechercher cette maniere de procedé noble et constante, qui ne se dément point. Les anciens Heros, et même les Avanturiers des vieux Romans peuvent beaucoup servir à ce dessein, du moins voit-on presque toûjours dans leurs entreprises, des marques d'une extrême valeur. Les exemples domestiques ne sont pas à negliger ; un pere, un oncle, un aïeul tout percé de coups, qui n'entend jamais parler d'une action lâche, ou peu digne d'un brave homme, sans rugir[3] comme un vieux lion, il imprime dans une ame encore jeune et tendre, des sentimens d'honneur, que le temps ne sauroit effacer. Cette premiere éducation me paroît de consequence, et je crois

que la meilleure pour donner bonair aux jeunes-gens, à quelque profession qu'on les destine, c'est de les élever pour la Cour et pour la Guerre : Ceux qui n'y sont pas instruits, quelque esprit et quelque merite qu'on leur trouve, on sent dans leur mine et dans leurs actions, que cette nourriture leur manque, et cela leur sied toûjours mal.

L'honnêteté me semble la chose du monde la plus aimable, et les personnes de bon sens ne mettent pas endoute, que nous ne la devons aimer, que parce qu'elle nous rend heureux : Car la felicité, comme on sait, est la derniere fin des choses, que nous entreprenons. Ainsi tout ce qui n'y contribuë en rien, quoique l'on s'en imagine quelque apparence honnête, c'est toûjours une fausse honnêteté : Mais elle est encore bien plus fausse, quand on la trouve incommode et fâcheuse. Car à bien examiner toutes les vertus, elles ne sont à rechercher que de cela seulement, qu'elles peuvent servir à nôtre bonheur : La sobrieté nous rend plus sains, et nous conserve le sens, et quand nous la pratiquons, nous vivons de peu, et pouvons faire part de ce qui nous reste aux plus necessiteux. La vaillance n'est bonne que pour secourir les opprimez, ou pour maintenir la justice ; et la justice même n'est une veritable vertu, que parce qu'elle nous conduit dans nôtre nature raisonnable, qu'elle extermine les méchans, et que partout où elle regne, elle apporte la paix, et les commoditez de la vie.

Comme la vraïe honnêteté se mêle de tout, on peut bien juger que la fausse est d'une extrême étenduë, et j'aimerois mieux n'avoir rien d'honnête, que d'avoir une fausse honnêteté. Cela se rencontre en toutes les choses, qui touchent le plus sensiblement ; Que peut-on s'imaginer de plus mauvais goût, que la fausse Eloquence, pour les personnes qui s'y connoissent, ni de plus désagreable que les faux agrémens ? Aussi je ne vois rien, dont je sois plus

choqué, ni qui trompe si aisément les gens du commun, que certaines vertus contrefaites, que l'ignorance introduit dans le monde ; il faut les rejetter severement, du moins dans son cœur. Une erreur en attire beaucoup d'autres, et jamais on n'a l'esprit bien fait, qu'on ne l'ait épuré de toutes les fausses visions.

Surtout on se doit bien garder de se laisser prévenir aux mauvais exemples : quoique le bon sens commence quelquefois la mode et lui donne cours, c'est pour l'ordinaire le caprice de la fortune, et je vois que la plûpart des modes seroient aussi bien d'une façon que d'une autre, et souvent mieux, si le monde l'avoit voulu : Il y a même des coûtumes si horribles, qu'il ne faut avoir ni raison ni humanité pour ne les pas condamner. Et peut-on souffrir ces Princes barbares, qui malgré les sentimens de la nature tiennent leurs freres prisonniers, et pensent leur faire grace, quand ils ne les font pas mourir[1] ? Les coûtumes s'apprennent bien aisément, le premier-venu qui sait, les peut montrer, et la difficulté ne consiste qu'à les pratiquer, de bonne grace. On y fait incessamment quelque progrés, et c'est en quoi les bons Maîtres sont principalement à rechercher ; il se faut attacher à ceux qui mettent le mieux en usage les choses qu'ils enseignent, comme à Cesar pour devenir un grand homme de guerre. On doit encore observer que ce n'est pas le tout, que de suivre la mode, et de s'y prendre de bon air ; le plus important consiste à connoître un nombre infini de choses, qui n'ont rien à démêler avec la mode, je veux dire qu'elles ne sont ni de la mode ni contre la mode, mais que les unes réüssissent dans le monde, et que les autres n'y sont pas bien reçûës ; de-là dépend le plus grand secret de bien vivre et de se rendre agreable.

L'experience est en cela une bonne maîtresse, mais qui me paroît bien lente, à moins qu'on ne la presse par de

frequentes reflexions, ou qu'on prenne les sentimens de quelque personne intelligente, qui juge bien de tout.

Je ne m'arrête guéres à ce qu'on appelle des *maximes*, parceque la plûpart de ces choses, comme elles dépendent beaucoup du temps et des conjonctures, sont fort incertaines : Néanmoins j'en remarque une qui ne trompe jamais, et qu'on pratique aisément, c'est qu'on se doit bien garder d'être importun, et sans mentir j'admire ce que dit le Tasse, *qu'il n'y a point de femme si prude ni si severe, dont un amant qui l'importune sans cesse, ne vienne à bout*[1] : Car lorsqu'on se rend importun dans le monde, quelque merite qu'on puisse avoir, on déplaît toûjours. Dirai-je par occasion, qu'il n'y a que Dieu seul, qui veüille qu'on l'importune, et qu'on ne se lasse point de lui demander la grace ? Prions-le donc[2] à toute heure d'entrer dans nos cœurs, afin que nous l'aimions constamment, et que nous mettions en lui toutes nos esperances : C'est un moïen bien assuré pour être heureux dans cette vie et dans l'autre, et je ne vois rien plus clairement.

Je prens garde aussi, que la devotion et l'honnêteté vont presque les mêmes voïes, et qu'elles s'aident l'une à l'autre. La devotion rend l'honnêteté plus solide et plus digne de confiance ; et l'honnêteté comble la devotion de bon-air et d'agrément : Elles s'unissent donc fortbien, car comme Dieu ne commande que des choses justes, et ne défend rien, qui ne soit mauvais ; quand un homme ne sauroit pas tous les Préceptes divins, il y en a bien peu, qu'il n'observât de lui-même ; encore suis-je persuadé qu'un honnête-homme ne tombe dans le desordre, que bien rarement ; et que si ce malheur lui arrive, il n'est pas long-temps à s'en repentir : De sorte que l'honnêteté n'est pas inutile au salut, et qu'elle y contribuë extrêmement, mais la devotion en est la principale cause. Je ne voudrois pourtant pas que dans la vie ordinaire on fît le devot de

profession : Le Sauveur nous ordonne de cacher nos bonnes œuvres ; surtout je n'approuve pas que les personnes du monde se mêlent de catéchiser : cela leur sied mal, et sent l'hipocrite. J'en avertis principalement les Dames de la Cour les plus zelées ; Car pour celles de la Campagne, il me semble qu'elles n'ont de grace qu'à se montrer d'aimables *Fées*[1] ; et tant s'en faut que les Fées s'avisent d'être devotes, qu'en tous les Romans[2] on n'en trouvera pas une seule, qui n'ait tant soit peu de magie ou d'enchantement. Si je finissois cet endroit d'un ton plus grave, quelqu'un se pourroit imaginer que je ne pratique pas ce que je conseille aux particuliers, de n'exhorter que dans leur famille, et d'en laisser partout ailleurs le soin et la conduite à tant d'habiles gens, qui s'y sont dévoüez.

DISCOURS III.

De l'Eloquence et de l'Entretien.

Je ne m'attache pas à mettre dans un ordre bien exact tout ce que j'écris en cet Ouvrage, ni à séparer par des distinctions étudiées les sujets qui me viennent dans l'esprit : Tant de choses sont necessaires pour être honnête-homme, que sans faire un trop long discours il seroit bien difficile de les examiner separément, quoiqu'on n'en voulût toucher que les plus importantes. D'ailleurs les regles si visibles ne conviennent qu'aux Maîtres de profession, et je n'en suis pas un ; je n'ai pour toute methode, qu'un ordre naturel, et même selon mon caprice ou mon goût, et je ne sai si je ne devois pas être plus regulier, mais je suis assez docile, et lorsqu'il m'arrive de me tromper, soit que je l'apperçoive de moi-même, ou qu'on m'en avertisse, je me retracte avec autant de plaisir, qu'en a d'ordinaire un Joüeur, qui aprés avoir perdu, vient à se raquitter.

Comme l'honnêteté se montre à se communiquer agréablement par les discours et par les actions, les esprits methodiques voudroient que l'on en fît des Traitez particuliers. Je ne suis pas en cela de leur sentiment, et je vois que dans le commerce du monde on cherche tant de rapport de l'action au discours, qu'on n'en juge pas si bien

à les considerer l'un sans l'autre, qu'à les examiner ensemble. De-là vient que les bons mots, et les bonnes choses perdent souvent de leur grace à les entendre redire, parce que les personnes qui ne les apprennent que de loin, ne peuvent pas aisément sentir cette conformité.

Il y a bien quelque Art ou quelque Science comme la Musique ou la Geometrie, qu'on ne peut que difficilement comprendre sans debuter par les choses les plus simples, pour en apprendre d'autres, d'une intelligence plus profonde : De sorte que ceux qui dressent les Arts et les Sciences, sont obligez de ranger les choses par ordre, et chacune en sa place pour les mieux éclaircir : Mais quand on n'use des connoissances, que pour donner de la grace ou du prix au discours, on place les sujets qu'on traite comme on le juge à propos, ou pour mieux dire selon qu'ils viennent dans l'esprit. Et pour moi, soit que je veüille écrire un Billet, une Lettre, ou quoi que ce puisse être, je n'ai rien de preparé, je commence par ma premiere pensée[1] au moins si je la trouve raisonnable : Ensuite l'instinct ou le hazard acheve le reste, et je vois que le travail et les efforts de l'esprit se sentent comme ceux du corps, et que s'il arrive qu'une chose soit à peu prés comme on la demande, on l'aime d'autant mieux, qu'elle se fait plus aisément. Pour les choses de la vie, il n'importe en rien par où l'on commence, ni comme on finisse[2], et je m'apperçois, que ceux qui sont nez pour être honnêtes gens, sitôt qu'on leur en montre la voïe, ils n'ont pas de peine à la suivre. Je trouve de plus, que lorsque sans art et sans regle on réüssit dans une chose, elle paroît si naïve, qu'il semble qu'on la tienne des propres mains de la nature[3]. Cela sied merveilleusement bien, et je[4] ne voudrois emploïer l'art ni les regles, que pour mettre les avantages naturels dans leur jour : Neanmoins parce que j'ai quelques amis fort reguliers, et que je serois bien aise

de les contenter, je vais essaïer d'écrire quelque chose à part[1] de ce qui regarde les Entretiens du monde.

Tant d'habiles gens traitent de l'Eloquence, que les personnes qui la cherchent, n'ont pas besoin de meilleurs guides. Il est vrai que les choses qu'ils en disent, conviennent mieux à ce qui se prononce en public, qu'au commerce particulier de la vie, et qu'en matiere de conversations, ils ont negligé de nous découvrir leurs sentimens. C'est qu'ils faisoient peu de cas de ces Entretiens familiers, et le plus éloquent de ces Maîtres nous assûre, que ce n'est qu'un jeu au prix des harangues publiques[2]. Je ne connois pourtant que fort peu de bons Joüeurs à ce jeu là ; et je prens garde, que la plûpart des gens qu'on admire en public, sont de mauvaise compagnie. Ce grand Orateur nous avertit que cet art s'apprend sans beaucoup de peine, et que c'est aussi peu de chose, mais que l'adresse d'en user est d'une extrême étenduë, et qu'il ne faut ignorer quoi que ce soit pour s'y rendre admirable. J'en demeure d'accord, et je hai pourtant bien ces distinctions, qui n'éclaircissent de rien, et pourquoi ne pas donner à cet Art, qu'on appelle *Rethorique*[3], tout ce qui contribuë à l'Eloquence, comme on rapporte à la musique, tout ce qui sert à bien chanter[4] ? Un Grec aussi fort savant, et peut-être encore trop exact en des choses de nulle consequence, ne veut pas que les Arts entreprennent les uns sur les autres, comme lorsqu'on delibere dans un conseil, il ne peut souffrir que la Rethorique empiete sur la Politique[5] : Ce sont de vaines subtilitez, qui ne causent que de l'embarras ; et qu'importe que ce soit Politique, Rethorique ou Poëtique, qui fasse bien juger, ou bien parler dans un conseil, et partout ailleurs ? Ces Maîtres n'ont pas observé qu'il y a presque en tous les Arts, des choses qui leur sont particulieres, comme l'usage des couleurs et du pinceau dans la peinture[6], et le choix et l'arrangement des paroles

dans la Rethorique : Mais qu'il y en a d'autres qui se répandent sur la plûpart des métiers, comme l'adresse et l'invention, l'esprit et le goût : Ce sont ces choses de grande étenduë, qui mettent principalement les excellens Ouvriers au dessus des mediocres[1].

Ce même Orateur soutient, que l'élocution ou l'excellente maniere de se faire entendre, est le seul avantage que l'Eloquence s'atribuë en propre, et dont elle se puisse vanter[2]. Quoiqu'il en soit, on ne sauroit trop remarquer les choses, qui l'embellissent, sans se mettre en peine, si elles sont d'un autre métier, ou si elles lui appartiennent de plein droit. Un autre grand Rethoricien nous assure aussi de l'élocution, que c'est le seul avantage, où l'on fait incessamment quelque progrés, et qu'on doit surtout rechercher ce qui la rend agréable[3]. Son avis ne me déplaît pas, et cela s'apprend avec les personnes de bon goût, et dans les Auteurs les plus épurez : Il faut néanmoins penser avant que de s'expliquer ; c'est le plus necessaire, et quand on parle, sans rien dire qui merite d'être entendu, la plus belle expression ne se peut souffrir ; Car les paroles ne plaisent qu'autant qu'elles sont propres pour exprimer nos sentimens, et ce seroit un fort mauvais signe d'esprit, que de chercher les mots, avant que d'avoir trouvé les choses[4]. Cela me paroîtroit à peu prés comme si l'on faisoit provision d'habits et de pierreries pour parer quelque Dame sans l'avoir vûë, ni sans pouvoir juger de ce qui convient à sa mine, à son air, à sa taille, ou à ses façons.

« Mon enfant, disoit Socrate à un jeune homme, tu ne songes qu'à bien parler, et c'est un beau talent, mais il est dangereux de s'y tromper. Il faut bien de l'esprit pour conduire celui des personnes qu'on entretient, et pour les mener où l'on veut : Crois--tu que ce soit être éloquent, que d'emploïer de beaux mots, et de discourir tout le jour

sans savoir ce qu'on veut dire? Et quelle apparence de persuader les habiles gens, tant qu'on n'est qu'un sot? Penses à connoître le monde, et les choses ; C'est le plus grand point, et le principal nœud de l'affaire[1]. »

Il importe extrêmement pour bien parler, de se rendre le goût bon, et de s'en acquerir une parfaite habitude : C'est par-là, que je voudrois commencer et finir, on s'y confirme toûjours, en observant ce qui sied le mieux, ou plûtôt en recherchant comme il faut que tout se montre, pour atteindre à la perfection. Car de cela seul qu'une chose se trouve de la sorte qu'elle doit être, vient toute la bienseance et tout l'agrément. Comme on compare souvent l'éloquence à la peinture, il me semble que dans la plûpart des Entretiens du monde, ce ne sont qu'autant de petits portraits, qui ne demandent pas de grandes vuës. Ce qu'on y doit le plus observer c'est de dire à propos et de bonne grace, tout ce qui vient de meilleur dans l'esprit. Il est pourtant vrai qu'il arrive des occasions, où l'on est contraint de faire un discours soûtenu, soit pour attaquer ou pour se défendre, et l'ordre que la nature enseigne, et que les plus éloquens ont toûjours pratiqué, demande un avant-propos comme un prélude ; car on compare aussi l'Eloquence à la Musique[2] ; il faut que le prélude soit propre à nous rendre favorables les personnes, qui nous écoutent : Ensuite exposer le fait dont il s'agit, ou raconter les choses comme elles se sont passées : Aprés cela, païer de raison ou d'exemples, et détruire ce qu'on a dit, ou qu'on peut dire contre nous ; et quand on acheve le personnage qu'on joüe, il est bon d'éfleurer, en peu de mots, ce qu'on a pû trouver de meilleur et de plus grand poids[3].

Ce que je viens de dire, n'est pas un grand secret, et tous les Maîtres m'en feroient des leçons : Mais beaucoup d'excellens Esprits, qui n'ont point d'étude, peuvent

l'ignorer, et cette connoissance ne leur sera pas inutile. On en peut user en petit, dans les moindres choses qu'on dit dans le monde : Mais il faut, que cet ordre, comme toute sorte d'artifice, soit si bien déguisé, qu'il ne soit pas facile à découvrir. Si l'art ne trompe adroitement, on le méprise, et l'ouvrier paroît ridicule. C'est ce qui arrive à l'egard de Zelide, qui pour gagner ce Capitaine de Vaisseau[1], se montre une si savante Rethoricienne, qu'on diroit qu'elle sort fraîchement de l'école[2] d'Hermogene ou de Quintilien : Du reste qu'on ne s'imagine pas que cela ne puisse servir qu'à peu de personnes, les plus gens de bien sont exposez à la calomnie, et tant de tristes scenes qu'on a vûës, ne temoignent que trop, que les plus grands Princes n'en sont pas exemts.

J'admire ce que dit un Maître de Rethorique fort renommé, que cet Art, qu'il estime tant, ne laisse pas d'obscurcir un beau naturel, et qu'il arrive toûjours qu'aprés l'avoir appris, il semble qu'on ait beaucoup moins de génie et d'esprit, que si l'on n'en savoit pas la moindre chose[3] : Voilà sans doute un excellent art et bien à souhaiter, à qui veut être pris pour un sot. C'est que la plûpart des regles que donnent ces Maîtres, sont fausses : Jamais le bon art ne manque de produire de bons effets ; il n'a pour but que de bien emploïer tout ce qu'on a de plus rare, et d'y ajoûter des beautez et des graces nouvelles.

On remarque deux sortes d'Eloquence, la subtile et la haute, qui sont bien à rechercher[4]. Quoique la subtile ne transporte pas comme la haute, et qu'elle donne moins d'admiration, elle me semble pourtant de plus grand prix, et si les Dieux et les Esprits celestes, dit un ancien Grec, se communiquent par le discours[5], c'est assurément leur langage. La subtile vient d'un discernement si juste, si fin et si réel, qu'on ne peut rien concevoir de plus precieux ni de plus divin ; Et la haute procede d'un cœur immense, et

d'une intelligence d'extrême étenduë. Ceux qui ne savent donner ni coup ni atteinte à ces deux caracteres, quelque habiles d'ailleurs qu'ils soient à parler, n'ont pas l'Eloquence que je voudrois. Pour celle qu'on nomme la grande[1], qui consiste en des termes pompeux et des figures brillantes, dont le peuple est ébloüi, j'en fais peu de cas, parce qu'elle m'ennuïe, et qu'on l'a souvent, avec un esprit bien médiocre. Celui-là se peut vanter de se l'être acquise, qui pense raisonnablement, qui sait les endroits connus pour toucher les passions, et qui de plus a l'adresse de choisir et d'arranger les meilleurs mots et les plus excellentes façons de parler pour réussir dans son dessein.

Mais avec tout cet avantage il me semble qu'elle étourdit plus qu'elle ne plaît, et j'ai de la peine à comprendre comment cela se fait : Car la grande musique comme celle qu'on entend dans la Chapelle de Versailles, est toûjours agreable : Je crois neanmoins que la raison qu'on en peut rendre, c'est que dans les concerts on ne sent rien que de grand : car ce qui les compose, ce sont des accords, des proportions et des nombres qui sont dans la nature, et ces sortes de choses sont si grandes, qu'elles vont à l'infini : Au lieu qu'en cette Eloquence pompeuse on trouve le plus souvent je ne sai quoi de l'invention du monde, et cette invention pour l'ordinaire est petite et limitée : si bien que cette éloquence est fausse, puisqu'elle veut paroître ce qu'elle n'est pas. Mais elle seroit belle et même admirable sans avoir rien de faux, si l'on n'y mettoit que des choses de la nature, et qu'on en sût parler dignement, comme de ces forests sombres d'une si vaste étenduë ; de ces montagnes qui s'élevent jusqu'au dessus des éclairs et du tonnerre ; des mouvemens si divers et si reglez de ce merveilleux Ocean ; des spectacles qu'on admire dans le Ciel, quand le Soleil se leve ou se couche ; de ces tranquilles nuits si majestueuses, de tant d'Astres qui tournent

gravement sur nos têtes ; de ce profond silence qui nous donne tant à penser, et de tout ce qui se montre d'une veritable grandeur[1].

Oceanum intereà surgens Aurora reliquit[2];
L'aurore en se levant nous ramene le jour.

Ce vers n'a rien qui ne soit noble, non plus que cet autre :

Tout roule en l'Univers au gré de la fortune[3].

Cependant, quoique cette éloquence fût belle et sans défaut, la subtile et la haute prendroient toûjours le dessus, et ce que rapporte Ciceron, marque assez cette difference quoique lui-même il ne s'en soit peut-être pas apperçû. Il dit qu'un celebre Orateur Romain, en voïageant par la Grece, voulut voir un Philosophe, qui traitoit de tout d'une maniere élevée et subtile : Cet habile homme songea plus à le desabuser, qu'à lui plaire : si bien qu'aprés l'avoir mis en discours du métier d'Orateur, il voulut bien l'assurer, que les gens de Palais ne se connoissent à rien, et que les plus éloquens parloient comme des Manœuvres[4].

Il faloit que ce Philosophe eût de cette haute et subtile éloquence, et qu'il n'y en eût point d'autre, dont il fût content. Pour moi, je remarque aussi, que l'une et l'autre emportent si loin l'esprit et le cœur, qu'on ne pense plus au langage, et qu'on est surpris, et comme enchanté de l'abondance et de l'agrément des belles choses, et même des jolies choses ; Car cela se peut aussi dans la maniere la plus simple.

J'avertis en passant, que cette simplicité qui paroît si facile, ne laisse pas de donner de la peine, à moins que de s'en être acquis l'habitude ; même quelque habile qu'on soit, on ne la rencontre pas à point nommé, comme on la demande, parce qu'on y veut de l'esprit et de l'agrement ;

et ces deux choses sont assez rares, car qui ne chercheroit que la simplicité seule, la trouveroit aisément, et ce seroit encore une grande commodité, puisqu'il ne faudroit que suivre sa pente naturelle à discourir ; mais si la pensée et la maniere de la dire naissent sous une malheureuse constellation, comme il arrive souvent, quoiqu'elles soient simples et naïves, ce ne sera pas le moïen de plaire ni de persuader. La difficulté dépend donc de joindre à ce tour naturel, tant d'autres choses qui sont necessaires pour être éloquent ; ce talent vient de l'excellence du genie et d'avoir vû le monde en honnête-homme.

Ces deux sortes d'éloquence se reconnoissent particulierement à cela, que plus on les considere, plus on les aime, et qu'on ne les trouve jamais fausses. La plûpart des objets qu'elles regardent, ne tombe pas sous les sens, mais l'intelligence y voit incessamment de quoi s'occuper sur des matieres d'une espece noble, immuable et même divine, dont elle ne se lasse point, parce qu'elle est faite pour les connoître, et qu'elle ne les sauroit épuiser. Cette maniere d'être éloquent plaira toûjours aux personnes de goûts exquis[1], mais peu de gens s'attacheront à s'y rendre admirables, parce que c'est la plus difficile. Aussi ne paroît-elle que dans les païs bien temperez comme la Grece, l'Italie et la France : Au moins n'en voïons-nous que bien rarement de ces climats brulez, ni de ceux du Septentrion[2] ; il me semble pourtant, qu'encore qu'on n'ait que peu de ce genie, il n'y faut pas renoncer, car on le peut acquerir, en frequentant ceux qui l'ont, et cette acquisition n'est pas à negliger.

Il est vrai que nous tenons aisément je ne sai quoi des lieux où nous sommes nez, surtout si nous y passons nôtre vie ; et la difference des esprits et des temperamens se connoît au langage : En effet comme on ne parle que pour exprimer des choses que l'on sent, ou que l'on pense, on

cherche par un instinct naturel, le son le plus conforme à ses sentimens, et les paroles les plus propres pour communiquer ses pensées : De sorte que si le genie est subtil[1] ou grossier, tendre ou dur, civil ou rustique, humain ou farouche, actif ou paresseux, tout cela se découvre dans les mots et dans les façons de parler. Le Marêchal de Bassompierre, quoiqu'il fût plus François qu'Allemand, ne laissoit pas de parler cette langue étrangere d'un air plus agréable, que ceux qui sont nez dans Vienne, auprés de l'Empereur, à cause, *me disoit-il*[2], de cette maniere galante et delicate qu'il avoit prise à la Cour de France. Et de vrai, je m'appercevois, que si dans quelque rencontre il usoit de cette langue, j'étois beaucoup moins choqué de la rudesse des mots et de l'accent, que lorsqu'un Allemand la parloit. Aussi la prononciation, pour être agréable, veut être dépaïsée ; Elle ne paroît toûjours que trop naturelle dans les Originaires d'un païs, et comme on ne s'affectionne pas indifferemment à toute sorte de Nations, il me semble aussi qu'il y a des Langues qui donnent du plaisir à les entendre seulement parler, et qu'il y en a d'autres qu'on rebute sans savoir ce qui s'y dit : Mais je ne crois pas, qu'il s'en trouve une si rude ni si sauvage, pourvû qu'on la voulût cultiver, qu'on ne pût rendre capable de la parfaite éloquence : Car parmi les personnes de bon goût, c'est l'esprit et le sentiment qui donnent toûjours aux expressions, ce qu'on y voit de meilleur et de plus agreable. Il n'y a presque plus que les Docteurs, qui sachent bien le Grec et le Latin, et c'étoit autrefois les plus honnêtes-gens du grand monde, et les Dames les plus aimables, qui s'expliquoient en ces deux Langues, sans regle ni sans étude : Et pourroit-on s'imaginer combien de gentillesses, combien de choses galantes et delicates s'y sont dites, qui feroient de l'honneur à la Cour la plus fine et la plus polie ?

On voit encore quelques savans Auteurs, qui par un

grand desir de gloire, et pour se rendre partout illustres, s'avisent d'écrire en Latin[1] : car encore qu'on ne le parle plus naturellement, c'est aujourd'hui la langue la plus universelle, comme la Grecque l'étoit, quand Alexandre desoloit[2] l'Asie, et long-temps aprés. Cependant quelque habile et docte qu'on puisse être en cette langue, on se trouve bien en peine à s'y faire entendre de certaines choses que les Anciens ignoroient, et si Cesar revenoit au monde, et qu'on lui fît quelque relation d'une Ville assiegée, on le surprendroit bien de lui parler des canons, des grenades, des carcasses, des fourneaux et des mines[3] : De sorte que pour bien écrire en latin, je voudrois prendre l'esprit de ceux qui le parloient naturellement, et ne dire que le moins qu'il se pourroit, de ces choses qu'ils n'ont pas connuës : Mais en parlant sa langue naturelle, il faut être plus entreprenant, et s'expliquer à quelque prix que ce soit. Ce doit être le premier but, et c'est pour cet effet qu'on cherche toute la force et tous les secrets du langage. Le Cardinal Mazarin mêloit souvent de l'Espagnol et de l'Italien dans le François qu'il avoit appris fort mal, et des Courtisans de Londres ne font pas difficulté de prendre à la Cour de France, les termes qui leur semblent necessaires. Cela n'est permis que dans un grand besoin, parce qu'on doit parler chaque langue le plus purement qu'il est possible, et rien n'est moins pur, que de les confondre.

Mais pour montrer, que les Langues tiennent toûjours des Peuples qui les ont inventées, et que selon les divers endroits de la Terre, elles sont plus ou moins agreables ; les Espagnols sont d'un naturel fier et grave, et leur langage s'accorde à leur temperament[4] : Les Mores, je veux dire les Arabes, qui vinrent dans la Barbarie et dans le Roïaume de Grenade, étoient enjoüez et galans : Aussi tout ce que nous apprenons de leur langue et de leurs façons, le donne à connoître, comme les noms de ces belles Mores

Zaïde, Xarife, Galiane, Abensaïde ; et ceux de certains lieux : *La Serra Morena, Alcala Real ;* et ces mots *Alcançar, Magrugar,* et tant d'autres, dont le son tout seul égaïe et réjoüit[1]. Je m'en rapporte à ceux qui sont touchez des sons[2] ; et quelle difference de ces noms des climats du Nord, qui d'ordinaire sont si durs à prononcer, que quand on ne les diroit que pour montrer qu'ils déplaisent, on ne laisseroit pas de déplaire[3] ? Le stile même d'Arabie a je ne sai quoi de riant, qui réjoüit, comme cet endroit[4], *le jeune Roi de Grenade fit un Carrousel, où toute la galanterie, tant la More que la Chrêtienne*[5], *parut à l'envi.*

La prononciation, comme j'ai dit, pour être bonne et parfaite, veut courre le monde, et se polir par le commerce des autres Langues. J'ajoûte à cela qu'il ne faut pas qu'elle fasse sentir de quel endroit, ni de quelle contrée est celui qui parle. Car outre qu'il n'y a point de païs ni de ville, où l'on ne puisse remarquer plusieurs défauts dans le ton, dans l'accent et dans je ne sai quelle mesure qu'on pourroit noter, comme les choses qu'on chante ; il est certain que les Originaires de quelque endroit que ce soit, ne paroissent toûjours que trop naturels à proferer leurs mots et leurs phrases[6]. Le tour et l'accent du grand monde sont les mieux reçûs, pourvû qu'il n'y paroisse point d'affectation, et qu'on se garde bien de dire, *on zouvre, on zappréhende, on zespere*[7], et sans mentir je suis encore à deviner par quelle voïe la plûpart de la Cour s'est accoutumé[8] à parler de la sorte, et qu'elle ne s'en desabuse point.

L'accent d'Athenes charmoit, comme on en parle, et les manieres de cette Republique étoient les plus agreables de toute la Grece : Neanmoins un homme qui les aimoit passionnément, quoiqu'elles ne lui fussent pas naturelles, les recherchoit avec tant de soin, qu'une femme devant laquelle il n'avoit dit que deux ou trois mots, connut par-là qu'il étoit un Etranger, parce qu'il avoit la mine d'un

homme d'importance, et que les plus considerables d'Athenes ne parloient pas si Athenien[1] : Car dans une même Ville on sent toûjours quelque difference entre le langage du Peuple, et celui des gens qui se distinguent : Mais à dire le vrai, la maniere des Villes n'est pas pour l'ordinaire de bon-air, ni propre aux agrémens, parce qu'elle sied mal parmi les personnes du monde, et plus une Ville est grande, plus elle est Bourgeoise[2] ; ce qui contribuë autant à ce tour qu'on n'aime pas, c'est de se borner dans les coûtumes de son païs, et de ne rien voir de meilleur. Le grand Caire tient plus de la Bourgeoisie, que Constantinople, à cause des Enfans de tribut[3] et des Maîtresses du grand-Seigneur, qui s'y rendent de tous côtez. Rome étoit aussi plus Bourgeoise[4] qu'Athenes, parce qu'il y avoit toûjours dans cette Ville Grecque des gens savans, et quelque genie exquis, comme *Socrate*, qui ne vouloit être Citoïen que du monde[5]. Cette sorte d'esprit se communique agreablement, et sitôt qu'on l'a pris, il n'est pas difficile de se desabuser de tout.

S'il y a dans ce Roïaume une Ville où la langue soit pure et l'accent bon, c'est assurément *Paris*, et je crois pourtant qu'on auroit moins de grace à s'expliquer trop en Parisien, que d'avoir tant soit peu du ton, et de la maniere qu'on parle sur les bords du Rhône, et de la Garonne[6]. Tout ce que je viens d'alleguer, quoique d'une espece differente, ne laisse pas de tendre à la même fin, et de faire voir qu'il n'y a point de langue si pure, ni de façon de la prononcer si agreable, qu'on n'y sente quelque tour, qui pourroit être un peu mieux. Quand on y fait des fautes, il ne se faut pas excuser sur l'usage ; Les mauvais exemples n'autorisent rien dans les expressions, non plus que dans les mœurs ; et ce qu'on dit, que les plus polis de la Cour, et les meilleurs Auteurs nous éclaircissent du bon usage, peut bien être vrai dans un certain sens : Mais ces gens-là ne s'accordent

que bien rarement, les uns ne s'attachent qu'à la mode, et les autres ne cherchent que les regles. On ne parle guéres à la Cour sans se tromper dans les constructions, et la plûpart des Auteurs tiennent plus de l'étude, que la bienseance ne voudroit. A qui donc s'en rapporter? Pour moi, je m'imagine que l'excellent choix des mots, et l'adresse de s'expliquer de bonne grace, viennent du sentiment de ce qui sied le mieux en chaque maniere, et qu'il faut être bon Courtisan et bon Auteur, et même si l'on peut, bon Poëte et bon Musicien, ou plûtôt n'être rien de particulier, mais se connoître à tout pour avoir le goût du meilleur usage.

Un galant homme se doit toûjours expliquer noblement, et qui que ce soit ne le met en doute : Il est vrai que l'on ne convient pas de cette noblesse de langage, et que la plûpart de ceux qui se mêlent de parler en public, ne la cherchent que dans les termes pompeux et les phrases figurées. Quoique ce langage ébloüisse les ignorans et les duppes, je puis assurer qu'il est aussi peu du monde, que celui du Peuple, et que jamais les grands Princes, ni les honnêtes-gens ne l'ont parlé. Figurons-nous de quel air François Premier et Charles-Quint s'entretenoient, ou bien Cesar et Pompée, ou le même Cesar et la Reine d'Egypte : Si ces personnes ne disoient pas toûjours d'excellentes choses, du moins je suis persuadé qu'il n'y avoit point de ces faux ornemens dans leurs discours, et que tout y sentoit la grandeur. Que si nous voulons juger du stile des honnêtes-gens, il ne faut qu'examiner de quelle sorte Platon s'explique, et comment il introduit et fait parler Alcibiade et Socrate. La raison qui se peut donner, d'où vient que ces termes pompeux ne sont pas nobles, c'est que les grands Princes, qui regardent la fortune au dessous d'eux, n'en parlent que negligemment, au lieu que le Peuple l'admire, et de cette admiration resulte ce ramage d'Avocats et de faiseurs de

Panegyriques. Par la même cause, voïez comme le Sauveur du monde traite simplement de l'autre vie, et quelle difference de son langage à celui des Prédicateurs[1].

Si le Peuple voit un homme brillant de faux or et de fausse broderie, il croit volontiers que c'est un grand Seigneur, principalement s'il est d'une mine apparente, quoique mauvaise. Je remarque aussi que les gens du commun, bien qu'ils soient de la Cour, sont persuadez que la plus grande beauté de l'Eloquence consiste en ces fausses parures, que les personnes de bon goût ne peuvent souffrir. Quelqu'un qui rioit avec une jeune femme, lui dit qu'on la tenoit encore au maillot, et qu'elle se devoit démailloter : Un homme de l'Academie trouva la pensée et l'expression fort basses, et je crois qu'il en jugeoit mal : Car les Princes savent ce que c'est que *maillot* et *démailloter*, et les plus éclairez, si cela venoit à propos, ne feroient pas difficulté de le dire : Ce que m'allegua cet Academicien comme une excellente chose qu'il avoit prise dans Seneque, me semble beaucoup moins raisonnable, à savoir que la promptitude de l'esprit surpasse infiniment celle des astres[2], car la pensée est fausse, parce que ce ne sont pas des vitesses de même nature, et qu'on ne les peut comparer.

Jamais une raison fausse ne produit une beauté veritable ; et je m'étonne de l'admiration du Tasse, qui s'écrie en quelque endroit.

O miracol d'Amor, che le faville,
Tragge dal pianto, e i cor nell'acqua accende[3] *!*

c'est à dire.

« Quelle merveille que l'eau fasse naître le feu, et qu'on devienne amoureux d'une femme à la voir pleurer[4] ! » Ce miracle pourtant ne consiste qu'à pleurer de bonne grace, et ce qui m'en paroît de plus étrange, c'est qu'un si bon Esprit se soit plû à ces badineries.

Un celebre Auteur nous assûre aussi, que nous ne devons point douter, que le mouvement du Ciel et des Astres ne rende une agreable harmonie, et que si nous ne l'entendons pas, c'est que nous y sommes faits de jeunesse. Cela s'appelle vouloir dire de belles choses à quelque prix que ce soit, même au grand mépris de la verité : Au moins s'il disoit, que cela vient de ce que nous en sommes fort éloignez, cette raison seroit supportable, mais de s'imaginer que la coûtume empêche beaucoup les sens de faire leurs fonctions, c'est une erreur visible ; et de vrai quoique la lumiere nous éclaire dés nôtre premiere enfance, ne la voïons-nous pas toute nôtre vie, et ceux qui sont nez et nourris sur les bords d'un torrent, ou proche des cataractes du Nil, ou sur les côtes de l'Ocean, laissent-ils pour cela d'en oüir le doux murmure, ou le bruit épouvantable [1] ?

Quand on veut penser noblement, on ne doit avoir devant les yeux, que ce qui convient à l'honnêteté la plus accomplie, et pour s'expliquer d'un air de grandeur et d'une maniere agreable il ne faut emploïer que les expressions, dont se voudroient servir les personnes de la plus haute volée, et les plus honnêtes-gens : Voilà sans doute un excellent conseil, et pour en tirer tout l'avantage qu'il se peut, il se faut plaire à être honnête-homme et s'étudier au langage du grand monde. Il me semble aussi que lorsqu'on parle, on ne sauroit être trop intelligible, et qu'il n'y a pourtant pas de quoi s'en estimer beaucoup, parce que la clarté de l'expression ne l'embellit pas tant que l'obscurité l'enlaidit : D'ailleurs on est obligé de se faire entendre, et nous ne tenons pas compte des choses qui se font par obligation, si ce n'est qu'elles se fassent d'une excellente maniere. Et pour éclaircir tout ce qu'on dit de plus obscur et de plus difficile intelligence, c'est un bon expedient, que de prendre le tour de penser des personnes qu'on entretient, et quand on use de comparaisons et d'exemples, que

ce soit toûjours de ce qui leur est le plus connu : Surtout il ne faut rien dire qu'on ne puisse aisément comprendre lorsqu'on a de l'esprit, et qu'on sait le monde. Jamais il ne fut permis qu'aux Oracles de s'expliquer par énigme; et tout ce qui se dit de meilleur, étourdit et fait de la peine, quand on a long temps à chercher pour en découvrir le sens[1].

Je ne voudrois parler que bien rarement des choses, qui ne sont point de la connoissance ordinaire du monde, comme de la Politique, de la Chicane, et des Affaires : Ce sont des sujets ennuïeux pour les esprits bien faits. Cet avis n'est pas inutile à qui veut plaire dans les entretiens. On ne sauroit trop éviter dans le discours de certaines choses, que les plus delicats de la Cour negligent, parce qu'elles ne sont pas à leur gré. Mais il y en a un grand nombre d'autres, qu'ils seroient bien aises de pouvoir dire ; et ce n'est pas un mediocre avantage, que de le connoître par un fin discernement. Ces sortes de gens n'aiment pour l'ordinaire, qu'à rire, et ne cherchent que les manieres galantes : Cependant je vois d'autres choses, qui valent, ce me semble, encore mieux, comme l'air élevé, le subtil et le tendre.

Je me suis souvent apperçû, que ceux qui parlent, plus ils veulent d'attention, moins on leur en donne : Cet empressement et ce desir de se produire, déplaît aux plus indulgens, et si l'on a de la grace à parler, je vois[2] que sans prendre le ton si haut, ni sans dire de secret tout bas, comme un mystere, on est écouté tant qu'on veut. Les bonnes choses qui se disent negligemment, attirent des personnes qui peut être ne viendroient pas, si on leur demandoit audience. Cela me remet dans l'esprit, qu'il ne faut prier personne de nous aimer, ni d'autres choses, qui ne s'obtiennent pas pour témoigner qu'on les souhaite extrémement, mais à force[3] de les faire vouloir par

quelque maniere agréable et touchante. C'en est un fort bon moïen, que de s'y prendre de bonne grace, et principalement dans l'amour. De sorte qu'on se peut assurer que c'est l'interêt, qui gouverne le monde, et même les personnes du plus haut merite ; Car il y a des interêts si nobles, que plus on s'en laisse vaincre, plus il y paroît d'honnêteté. Un jeune-homme, pris dans une bataille où l'on passoit ses compagnons au fil de l'épée, ne conjura point les ennemis de l'épargner, et ne leur demanda que la grace de ne lui pas donner les coups par derriere, parce qu'une personne tres-belle, dont il étoit aimé, rougiroit pour lui, s'il étoit mort si honteusement. Cet air tendre et resolu le sauva, et même le Commandant de ceux qui le tenoient, n'étant pas moins amoureux que son Prisonnier, le mit en liberté.

DISCOURS IV.

De la Delicatesse dans les choses et dans l'Expression.

Pour se rendre capable de dire d'excellentes choses, d'un tour agreable et galant, ce n'est pas assez que d'étudier de certains Livres, quoique fort bons dans leur genre, ni d'acquerir de la science et de l'érudition. La source en est dans le cœur, et dans l'esprit, et toutes les choses delicates partent du goût et du sentiment. Quelques personnes du monde y peuvent beaucoup plus servir, que la plûpart des Auteurs. Par cet air agreable et galant, je n'entens pas de certaines pensées, qui viennent d'un esprit vif, et qu'on exprime en trois ou quatre paroles. C'est ce qu'on appelle de *bons mots*, et sans mentir on se doit savoir bon gré d'en pouvoir dire d'excellens : Neanmoins quand on les cherche trop, il en échappe souvent d'assez mauvais. Les choses dont je parle, ne vont pas si vîte ; on ne les goûte que dans les entretiens, tant soit peu suivis, et les honnêtes-gens de l'ancienne Rome, donnoient à cette adresse le nom d'*urbanité* [1] ; peut-être, qu'en rapportant je ne sai quoi qui ne m'a pas déplu, je ferai mieux comprendre ce que je veux dire.

Un homme fort passionné d'une Dame fiére et haute à la main, fit par imprudence une incivilité, qui la mit dans une terrible colere ; de sorte qu'elle commençoit à lui dire des choses si piquantes, qu'il étoit à craindre que malgré sa passion violente il ne vînt à perdre le respect : Un de leurs amis pour apaiser cet Amant, qui balançoit entre le depit et l'amour : « Vous devez être bien aise, *lui dit-il*, que Madame pour si peu de chose vous traitte si mal : C'est une marque infaillible, que tout ce qui lui vient de vous, la touche sensiblement, et vous n'avez plus qu'à prendre les bonnes voïes pour lui plaire. » Cet air enjoüé les rejoüit tous[1] deux, et les remit ensemble, mieux qu'ils n'étoient avant que s'être fâchez.

Monsieur le Prince étoit dans une chambre par où passoit le Marêchal de Clerambaut, sans le voir, et par consequent sans le saluër. Le Prince lui en fit quelque reproche, de ce ton qu'on se peut imaginer, et le Marêchal qui n'avoit pas besoin d'excuses bien serieuses, lui dit, « qu'il vouloit faire voir au monde, que personne à la Cour ne le portoit si haut que lui, de passer devant Monsieur le Prince sans le saluer » ; et cette invention fut bien reçûë.

Ce qu'on m'a rapporté de l'Archiduchesse de Flandre, me paroît encore de bon air. Il y avoit à la suite de Monsieur[2] un fort galant homme, qui ne laissoit pourtant pas d'user de quelque industrie en joüant. Cela l'avoit rendu fort suspect aux Espagnols, et comme on en parloit devant cette Princesse, « Ne le croïez pas, *dit-elle*, c'est une medisance ; Un si bon joüeur joüe avec assez d'avantage sans piper ; ce seroit grand dommage pour beaucoup de raisons, et même parce qu'il est si agreable, qu'il pourroit faire aimer la tromperie. »

Madame de Longueville devint si devote[3], que cela se connoissoit jusqu'à l'ameublement de sa chambre. Quelqu'un qui n'y voïoit que des chenets de fer ou de cuivre,

lui dit assez plaisamment, que c'étoit le porter bien haut.

Une Dame, par quelque interêt secret, ou pour se donner du jeu à discourir, disoit à quelqu'une de ses amies, qu'elle se prenoit aisément, et du premier-venu. L'autre lui repondit que cela pourroit bien ne pas être, mais qu'il vaudroit toûjours mieux avoir ce défaut, que de le reprocher à sa meilleure amie.

Une personne la plus charmante que je connus de ma vie, et dans une haute faveur, admiroit plûtôt qu'elle n'y trouvoit à redire, qu'un de ses anciens amis fût assez constant pour vivre encore auprés d'elle, comme il avoit accoûtumé. Lui qui s'en apperçut, « En verité, Madame, *lui dit-il*, je vous honore dés vôtre enfance avec un tendre et profond respect, et si je vous en rendois davantage, vous auriez sujet de croire que j'estime plus vôtre fortune, que vôtre merite. » Cette façon délicate la fit rire d'un air qui me remit devant les yeux cette autre Enchanteresse, *annuit atque dolis risit Cytherea repertis*[1].

Une Dame de consequence et des plus agreables de la Cour, étoit si fort aigrie contre un homme, qui se vantoit d'avoir eu ses bonnes graces, qu'elle cherchoit à s'en venger[2]. Quelqu'un qui tâchoit à l'adoucir, lui dit qu'elle ne devoit pas avoir de si vifs ressentimens ; « et je ne sai, *continua-t-il*, si vous ne devez pas lui savoir bon gré de vous avoir préferée à toutes les autres, puisqu'il en pouvoit inventer la même fable avec autant de vraisemblance : et par là, Madame, ne fait-il pas voir que vous êtes celle qu'il aimeroit le mieux, et dont la conquête seroit la plus glorieuse ? » Si ces raisons ne l'appaiserent tout à fait, du moins elle en rit de bon cœur.

Cette même personne écrivoit à un de ses amis, *Vous ne sauriez douter que je ne vous aime*[3] ; et quelque autre Précieuse, qui s'étonnoit d'un aveu si net et si franc, eût voulu qu'au moins elle eût mis, *Vous devez croire que je ne*

vous hais pas. Mais un homme de bonne compagnie, et qui se plaisoit à s'égaïer, l'assura que ce n'étoit que dans l'étage du milieu qu'on cherchoit tant de façons, parce que la plûpart des Dames du premier rang et les plus habiles Princesses regardent la retenuë en amour comme une vertu bourgeoise ; et de-là vient qu'elles s'en expliquent volontiers comme les simples Bergeres.

Si je ne craignois la longueur je citerois beaucoup d'autres choses de differente nature, pour montrer que sur les moindres sujets on peut trouver quelque sorte d'agrément, et je vois que pour bien dire tout ce qu'on veut, on ne sauroit assez remarquer le bien ni le mal, ni quelle voïe[1] on parvient à l'un sans tomber dans l'autre. On y doit regarder de bien prés ; et c'est pour l'ordinaire ce qui rend la perfection si difficile et si peu commune. Il ne faut pas s'imaginer de se l'être acquise, à moins que d'en être assuré. Le plaisir qu'on ressent, et je ne sai quelle douceur à se persuader qu'on excelle, portent souvent les moins présomptueux à s'estimer plus qu'ils ne devroient : Aussi fort peu de gens craignent de ne pas réüssir par leur faute : Cependant les plus habiles n'ont guéres moins à se défier d'eux mêmes, que de la fortune ; et rien ne me semble de plus à rechercher pour être agreable dans les entretiens, que de garder en tous les sujets de certaines mesures ; même les plus excellentes choses, quand elles sont en trop grand nombre, peuvent nuire à la perfection : D'ailleurs on ne les admire plus tant à force d'en voir, parce qu'elles ne paroissent plus si difficiles.

Quelques personnes n'approuvent pas, que dans la vie ordinaire on ait beaucoup d'éloquence, et j'admire leurs sentimens : car pour moi, quand l'éloquence est bonne, et comme elle doit être, je n'en trouve jamais assez ; et je remarque souvent, que ceux qui parlent trop bien, à ce qu'on dit, ne parlent toûjours que trop mal ; Que leurs

discours n'ont point de rapport au sujet ; que l'on sent de l'affectation dans leur maniére et dans le ton de leur voix, et qu'enfin ce n'est qu'une fausse éloquence : Que si l'on se communique en homme du monde, et que l'on trouve sur l'heure des choses de bon air et d'un tour agreable, ce seroit une merveille que d'avoir trop d'éloquence ; à toute extremité ce défaut se pourroit souffrir : mais peu de gens savent qu'en plusieurs rencontres rien ne réüssit mieux, que d'être éloquent sans le paroître, comme il sied aussi fort mal d'en avoir l'apparence, et de ne l'être pas.

Du reste il est à souhaiter, pour atteindre à cette perfection, de s'accoûtumer de bonne heure à discourir sur ce qu'on voit de meilleur et de plus considerable : quoique la beauté du sujet ne fasse pas celle du discours, il est pourtant necessaire qu'il n'y ait point de laideur. Les personnes qui veulent parler de ce qui regarde la vie, doivent s'étudier à connoître les cœurs et les esprits, et pour s'entretenir d'un art ou d'une science, on n'a qu'à bien examiner ce que c'est, et ne s'y pas tromper. Il me semble aussi que pour peindre de bonne grace les plus beaux spectacles de la nature, il faut observer, à l'exemple d'Homere, de Virgile, et du Tasse, comme elle se montre, et la suivre exactement. On peut décrire une action tout à fait impertinente, et d'ordinaire plus elle paroît ridicule, plus elle divertit : mais comme on se fait aimer, quand on dit des choses qui plaisent, il ne faut pas douter que le contraire n'arrive toutes les fois qu'on en prend le contrepié : De sorte qu'on se doit bien garder de representer une chose dégoûtante, ou qui donne une fâcheuse idée, et se ressouvenir que lorsqu'on s'étend sur un sujet, qui déplaît, on se rend presque aussi desagréable que le sujet même[1]. Les mieux faits de la Cour ont grand besoin de cet avis, et je les puis assurer, que plus on est poli, moins on a de grace à cette maniere de peindre.

La bienseance et l'agrément sont les preuves certaines, que les choses que l'on dit, et celles que l'on fait, sont de la sorte qu'il faut qu'elles soient : Cela dépend assez de se conformer à la condition où l'on se trouve, comme au personnage que l'on joüe ; et pour en bien juger on le doit considerer avec les mêmes yeux qu'on regarde une personne indifferente : ce sont les égards les plus necessaires pour se communiquer décemment.

Je remarque à toute heure que des choses qui font rire, ne plaisent pas, et quoiqu'elles soient bien reçûës parmi de certaines personnes qu'on voit, il n'en faut dire que le moins qu'on peut ; car il seroit bien à craindre, qu'on ne vînt à s'y accoûtumer, parce que la plûpart du monde parle moins par choix, que par habitude, et la bienseance est si delicate, qu'elle ne souffre rien de mauvais goût.

Le langage figuré n'est pas si naturel que le propre ; et je serois d'avis qu'on usât toûjours du propre, à moins que de juger ou de sentir le figuré plus commode ou plus agreable. Quelques personnes s'imaginent que le figuré n'est bon, que pour reparer les défauts d'une langue, et cela n'est point vrai : car outre que le figuré, quand on le prend d'un objet noble et connu, exprime souvent mieux ce qu'on veut dire que le propre, il donne encore quelque vûë, et je ne sai quoi qui plaît, qu'on ne trouve pas dans le propre[1]. Il est vrai que la plûpart du monde en abuse, parce que s'il arrive en quelque occasion qu'une chose reüssisse, on ne l'épargne pas, et les gens du commun s'imaginent qu'elle est bonne partout : Ce langage est une espece de parure ; et nous souffrons un habit simple sans y prendre garde, au lieu que nous rebutons les faux ornemens, et quand on converse, le but de plaire doit accompagner tous les autres desseins qu'on peut avoir.

Les façons de parler que l'on aime, sont d'autant plus agreables qu'elles sont moins communes. De-là vient

que si des expressions nouvelles sont auprés des Courtisans, rien ne les oblige tant à parler, que pour s'en servir. Celles qui sont les plus obligeantes, me paroissent les meilleures. Une Dame d'importance et fort aimable étoit broüillée auprés de la Reine ; Un grand Seigneur qui vint voir cette Dame, lui demanda si elle s'étoit justifiée ; ce qui me semble bien dur et peu civil ; Il devoit dire, *si elle s'étoit éclaircie avec la Reine*[1], et je ne vois point de plus grand secret dans le langage, que de trouver des manieres pour adoucir les choses fâcheuses ; comme celles qui sont si considerables, qu'il en faut parler serieusement, ou les passer sous silence[2], on les déguise d'un air qui tempere ce qu'on y voit de plus choquant : Et pour celles qu'on peut tourner en plaisanterie, on les pousse jusqu'à l'excés, d'une façon enjoüée et railleuse, au moins l'ai-je vû pratiquer de la sorte aux plus adroits de ma connoissance : même dans les moindres choses qu'on doit à des personnes de merite, l'expression la plus civile est toûjours celle que j'aime le mieux, et je me servirois plûtôt de ces mots, *il y a de quoi s'étonner, si vous le dites serieusement* ; que de ces autres, dont tout le monde use : *s'il est vrai ce que vous dites que je ne suis pas mal dans vôtre esprit*, car c'est une espece d'incivilité, que de mettre une chose en doute, au moins si l'on en veut être crû. Quelqu'un s'écria[3] que c'est être bien subtil, et c'est pourtant cette subtilité qui fait exceller.

Au reste les personnes qui savent bien vivre, ne disent point de ce qu'on appelle des *brocards* et des *quolibets*, et ne font jamais de raillerie piquante, ni grossiere : On ne les voit rire que pour plaire, et pour donner de la joïe. Cela me paroît tellement vrai, que si ce défaut n'étoit commun dans la Cour, et principalement dans l'Armée, je ne m'aviserois pas d'en avertir, et rien ne fait tant fuïr un esprit malin, que de vouloir être plaisant de la sorte.

Il vaudroit mieux gronder incessamment, et témoigner qu'on est choqué de tout ; on en seroit beaucoup moins insupportable. Encore pour être de bonne compagnie il se faut bien garder de paroître un songe-creux ; car lorsqu'on rêve, on est toûjours distrait, et puis les reflexions qui servent pour apprendre à bien faire les choses, nuisent quand on les met en pratique, parce qu'on a moins d'application.

Celui qui se mêle dans un entretien, s'y doit insinuer adroitement, et s'il réjoüit les personnes qui le reçoivent, cet abord gai leur persuade, qu'il est bien aise de les voir, et c'est encore le moïen de s'en faire aimer : mais l'adieu veut être plus tendre qu'enjoüé, à cause que nous sommes naturellement tristes, quand nous quittons des personnes qui nous sont cheres. Je me suis souvent apperçû, que celui qui veut être plaisant pour divertir les gens qui l'écoutent, s'il vient à les prier de ne point rire, ils ont aisément cette complaisance, et tout au contraire si les choses donnent quelque sentiment de pitié, plus les personnes qui les disent, demandent qu'on ne pleure pas, et plus on pleure. La femme d'Hector emploïoit toutes ses tendresses pour l'empêcher d'aller combattre Achille, et plus Hector la conjuroit de ne point pleurer, plus elle versoit des larmes[1].

Le principal avantage pour bien parler, c'est de s'y prendre agreablement : mais il ne suffit pas de le savoir, il faut examiner tout ce qui peut produire ces bons effets, et tâcher de l'acquerir. Ce sont les sentimens et les pensées que le monde aime, avec la maniere de les exprimer de bonne grace. Je parle en tant d'endroits, des sentimens et des pensées, qu'il seroit superflu d'en rien dire ici. Pour ce qui regarde le langage, il me semble qu'on n'y sauroit trop rechercher la pureté, ni la netteté, non plus que la justesse dans les constructions, pourvû que ces sortes

de beautez ne détruisent pas celles qu'on aime encore mieux : Car il arrive aisément, que ce qui sert d'un côté, nuit d'un autre, et si l'on ne peut assembler beaucoup de ces choses qu'on approuve, je serois d'avis de préferer je ne sai quel tour naturel à tout le reste : quand on y manque, les plus simples sentent ce défaut, au lieu qu'il n'y a que les plus savans, et les subtils, qui connoissent bien tous les autres.

Je suis donc persuadé que le stile ne sauroit assez sentir la Cour et le monde, ni trop peu l'art et l'étude. Mais pourvû qu'on ne tienne rien des Auteurs, il ne faut pas craindre d'être trop correct, trop exact, trop pur, ni trop ajusté, et cela n'est pas incompatible. Cesar et Ciceron n'y avoient pas assez pensé ; le stile de Cesar est souvent bien décousu, ou mal tissu ; et Ciceron s'explique toûjours en homme de lettres ; ce qui sied encore plus mal. Il est certain que cet admirable Orateur s'est trompé bien grossierement, de croire que les hommes, qui ne sont pas tout à fait sans esprit, n'ont à peu prés que les mêmes pensées : de sorte qu'à son jugement, l'éloquence ne dépendroit que de bien exprimer tout ce qui vient dans l'esprit[1]. Je ne veux pas conclure par-là, que ce soit peu de chose, que de se faire entendre de bonne grace : mais encore à le bien considerer, cela vient beaucoup moins d'être savant dans sa langue, que de juger partout du juste rapport, qui se doit trouver entre la pensée et l'expression. Car même en cela, c'est le plus important, que de bien penser, et je comprens sous ce mot les choses qui naissent du cœur et des sentimens, comme celles qui viennent de l'esprit, et de l'intelligence. J'ajoûte en cela, qu'encore qu'on sache parfaitement sa langue, à moins que d'avoir appris à s'en servir en maître, on ne fait rien d'achevé pour tout ce qui concerne l'élocution, quelque peine et quelque temps qu'on y puisse emploïer. Car il y a

un art pour les periodes[1], comme Virgile et Malherbe en avoient un pour les vers ; et l'art de la prose est aussi difficile, et peutêtre plus que celui de la poësie. Il me semble aussi, que ceux qui se sont acquis ce talent, et qui pensent des choses nouvelles, ne manquent jamais d'embellir ni d'enrichir leur langue, quand ils se mêlent d'écrire, parce qu'il faut des expressions nouvelles pour faire entendre ce qu'on n'a pas encore connu, et plus une chose est rare et delicate, plus il est mal-aisé de la bien exprimer.

Je me flatte de n'y pas être des derniers, au moins j'en ai eu la pensée, et si jamais mes Ouvrages paroissent devant nôtre Monarque, j'espere qu'il me saura gré de mon intention. En effet ce n'est pas peu contribuer à la gloire d'un grand Roïaume que d'en cultiver la langue et de l'épurer. Tout ce que les Grecs et les Romains ont fait de rare, est encore en vûë à tout l'Univers, parce qu'ils s'expliquoient éloquemment, et que la beauté de ces Langues donnoit envie aux curieux d'apprendre ce que disoient ces gens-là. Mais pour les Vandales, les Teutons et les Cimbres, comme leur langage étoit barbare, et que l'on ne se plaisoit pas à les écouter, quoiqu'ils eussent saccagé toute la Terre, et gagné tant de batailles, leur mémoire est demeurée ensevelie dans le triste silence du tombeau.

Les excellentes choses ne se presentent pas toûjours, elles dependent fort du sujet et de la fortune : De sorte que ce seroit être bien hardi, que de s'en promettre à point nommé ; Cependant lorsqu'on a l'esprit net et juste, on se peut assurer de plaire dans les Entretiens : car cette espece de genie a bien de la grace, et j'ai vû des Joüeurs, qui raisonnoient sur le jeu, d'une façon si distincte, qu'on ne se lassoit point de les écouter[2]. Que si cela se rencontre dans le jeu, peut-on douter que la même chose n'arrive partout ailleurs, pourvû qu'on s'y conduise avec la même

adresse? Quand on a du goût, et qu'on sait le monde, on ne dit guéres de mauvaises choses : que si l'on vient par malheur à faire un faux pas, il me semble que ce n'est pas un grand mal, pourvû que la personne qui le fait, s'en apperçoive; car la plus haute sagesse n'en est pas exemte, et celle même de Salomon pouvoit broncher et même tomber en quelque rencontre, soit par distraction, ou par emportement, ou par quelque malheur inopiné ; mais elle se releve aussi-tôt, et celui qui sent bien l'impertinence qu'il vient de dire, n'est pas un impertinent : Néanmoins on ne sauroit trop songer à ne rien dire, que les personnes qu'on estime le plus, ne voulussent bien avoir dites et de la même façon. C'est en cela principalement que consiste le plus grand secret, pour se communiquer de bonne grace. Peutêtre que j'en parle en quelque autre endroit, et je sai bien qu'on n'aime pas les repetitions ; mais ce n'est pas redire une chose que de la retoucher, si le sujet y engage, et même quand on y découvre quelque nouvelle vûë : D'ailleurs n'est-ce pas comme on vit naturellement, et qu'on s'entretient dans le monde?

Le langage de la Cour est sans doute le plus noble, et je vois pourtant, que les Princes ni les Princesses ne parlent pas toûjours noblement, et que de petits Domestiques, qui les approchent, leur apprennent des mots et des expressions du Peuple, comme, *s'achalander*, que j'ai oüi dire à un grand Prince ; le monde y regarde de bien prés ; et la Duchesse de Lesdiguieres fit une remarque bien juste et bien subtile, en lisant une lettre d'un bel Esprit, ou il dit que Madame la Princesse en attendant l'heure du souper se promenoit dans les jardins. Cette admirable personne m'apprit que c'est une façon de parler bourgeoise, parce que les Princesses ni les gens de la plus haute volée n'ont point d'heure précise pour se mettre à table[1]. Et de vrai, quelqu'un rapporte qu'étant au

Palais de Cleopatre, Reine d'Egypte, il alla dans les Cuisines où il vit plusieurs Sangliers, les uns prêts à servir, les autres demi cuits, et les autres qu'on apprêtoit pour les faire cuire ; et comme il s'en étonnoit, les Officiers lui dirent que cela se pratiquoit de la sorte, à cause qu'ils ne savoient point le temps qu'Antoine et la Reine demanderoient à manger[1]. Cette même Dame fit encore dans les Commentaires de Cesar, une observation qui me plut bien, lorsqu'il écrit qu'il n'osa se fier à la Cavalerie des François ; « Un homme d'une si haute valeur, *me dit-elle*, devoit tout oser; et quant à l'expression, s'il eût écrit, qu'il ne le jugea pas à propos, il se fût expliqué d'un air plus digne et plus noble[2]. »

Outre la noblesse du langage, qui d'ordinaire se montre à parler purement, j'en trouve une bien plus considerable, qui vient des sentimens et des pensées, comme ce que dit Alexandre, *qu'il aimoit mieux se plaindre de la fortune, que rougir de sa Victoire*[3]. J'approuve encore, ou plûtôt j'admire ce que dit Socrate à ses Juges, qui lui demanderent, selon leur coûtume, quelle peine il avoit meritée ? *Point d'autre*, leur répondit Socrate, *que d'être nourri dans le Prytanée aux dépens du Public* ; et c'étoit la plus glorieuse recompense que pouvoient esperer leurs Generaux d'Armée, aprés avoir sauvé la Patrie[4].

On peut toûjours penser juste, et suivre un bon raisonnement, et même témoigner de l'adresse et de l'esprit sur toute sorte de sujets. Il est vrai qu'il y en a de plus heureux et de plus agréables les uns que les autres, et quand on les peut choisir, c'est une extrême negligence que d'y manquer. Il me semble aussi, que pour toucher sensiblement par le discours, les personnes qu'on entretient, il n'est pas si necessaire de chercher d'excellentes choses, que de leur dire de celles qui ont le plus de rapport à leur genie, à leur naturel, à leur inclination, et nous voïons en tout, que la

ressemblance et la conformité font naître la sympatie : Un homme de ma connoissance dit souvent d'assez bonnes choses, mais elles déplaisent toûjours, et je n'en vois point d'autre raison, que celle que je viens d'alleguer, si ce n'est peutêtre que rien de naturel ne paroît en lui, et qu'on diroit, qu'il joüe incessamment le personnage d'un autre. Cela me remet dans l'esprit de certaines laideurs subtiles, qui dégoûtent dans la conversation, sans qu'on s'apperçoive d'où vient le dégoût. On se reproche quelquefois à soi-même que c'est une aversion injuste, et quoiqu'on tâche de s'en défaire, elle persiste, et rebutte ce qu'on voudroit aimer. Ces défauts secrets sont les plus à craindre, et ceux dont on se corrige le moins, parce que la raison d'une chose presque imperceptible est mal-aisée à découvrir. Je sens aussi quelques beautez fines, dont la cause m'est inconnuë, et je pense pourtant, qu'elles n'ont point d'autre source, qu'un excellent naturel, qui cherche plus la verité, que l'apparence ; qui temoigne peu d'art, et beaucoup d'esprit, préfere toûjours des sentimens exquis aux regles communes.

Il ne faut pas que la conversation paroisse étudiée, et le plus qu'on la puisse rendre libre et facile, me semble le meilleur. Car la contrainte sied toûjours mal, principalement dans les Entretiens. Tout ce qu'on y dit de plus rare, quoique l'on ne puisse avoir appris, que par des reflexions recherchées, doit se montrer naturel, et venir du sujet qui se presente. Il est vrai qu'on attend volontiers quelque chose de rare d'un esprit, qui fait du bruit, et s'il ne dit rien que[1] de simple et de commun, on s'en étonne, et cela nuit fort à sa reputation. De sorte qu'un beau genie est souvent obligé de prendre l'essor selon les rencontres.

Les belles connoissances, quoiqu'elles soient éloignées des choses qu'on entreprend, ne laissent pas de se donner des aides secretes, mais surtout en matiere de bienseance

d'agrément : Car ce qu'on aime dans la Peinture et dans la Musique, peut beaucoup servir à plaire dans l'éloquence. Si l'on remarque dans la Peinture, que ce n'est presque rien que d'exceller dans le Coloris, à moins que de representer des choses, qu'on soit bien aise de considerer, on juge aisément du peu d'avantage que c'est dans le discours d'user des plus belles phrases, quand elles n'expriment rien de ce qu'on voudroit entendre. Ainsi ceux qui savent que la legereté de la voix est propre à chanter galamment, mais qu'elle ne fait ni pleurer ni soupirer, ne peuvent-ils pas conclure, que les manieres delicates qui sont bien reçûës dans la galanterie, ne reüssiroient pas dans les sujets, où l'on veut toucher sensiblement, et qu'il faut chercher des expressions plus fortes et plus vives ?

La plûpart des Auteurs font cas de quelques façons de parler, dont je ne me sers qu'à regret, et le moins que je puis, comme de celle ci : *Tous ceux de ses serviteurs qui lui avoient été fideles, furent récompensez*[1]; et je vois bien qu'afin de restraindre la récompense aux fideles serviteurs, il faut prendre ce tour ou quelque autre, qui fasse le même effet ; mais celui là sent trop l'étude, et ce n'est pas un mediocre défaut. Je chercherois donc une maniere plus naturelle et plus du monde ; Et je dirois que *de tous les Domestiques, ceux qui l'avoient bien servi, furent recompensez,* ou d'une autre façon : *Parmi ce grand nombre de Gentilshommes, ceux qu'on jugeoit de quelque valeur, se loûoient de sa reconnoissance.* Je laisse à decider aux personnes qui ont le goût du langage, si ce tour n'est pas plus agreable que l'autre. Sur quoi je songe, que ceux qui se mêlent d'écrire, inventent souvent des phrases, que le monde ne veut pas recevoir, et dont néanmoins les Auteurs ensuite, à l'exemple de leurs Maîtres, ne laissent pas de se servir ; pour moi je m'imagine que sans une necessité pressante il n'en faut jamais user.

Qui veut donner quelque sentiment de pitié, se doit expliquer d'une maniere plaintive et languissante ; les plus éloquens des Anciens n'y manquoient pas ; il est vrai que ce pas me semble bien glissant, qu'au lieu de toucher le cœur, on se rend quelquefois ridicule. C'est pour l'ordinaire un effet du mauvais art, car ceux qui suivent leur mouvement propre et naturel, n'y sont pas si sujets que les Maîtres du métier. La plûpart des gens sont bien durs, à moins que d'être compris par quelque consideration dans l'injustice qu'on fait aux autres. Il faut donc gagner quelques devants pour les interesser, et s'en acquiter avec tant d'adresse, qu'ils ne s'en apperçoivent pas ; Car s'ils y prennent garde, pour s'épargner la peine de secourir les opprimez, et même leurs amis, ils feignent souvent d'avoir sujet de s'en plaindre.

Selon que le cœur et l'esprit de celui qui parle, sont faits et tournez, on est differemment touché de son langage: S'il a le cœur humain, il inspire dans ses discours je ne sai quoi de tendre, et s'il est d'un esprit élevé[1], pour peu qu'il s'explique, on en connoît la hauteur. Cet air, ce tour, ou ce ton, comme on le voudra nommer, et ces differentes manieres de se communiquer, s'entendent par le mot d'*idée*, ou de *caractere*[2]. Or tous les caracteres sont bons dans leur genre, et l'on n'en sauroit trop avoir : mais il s'en trouve de si opposez, qu'on ne les voit ensemble que fort rarement, et quoiqu'on excelle dans les uns, ce n'est pas une consequence, qu'on puisse réüssir dans les autres. Il n'en faut point de plus certaine preuve, que Demosthene, le plus admirable homme qui parût dans les sujets serieux, et le moins divertissant à railler[3] : cependant l'éloquence ne sauroit être parfaite, à moins que l'on n'y sente un peu de tous les meilleurs caracteres, que l'occasion peut soutenir. Quoiqu'ils soient en grand nombre, et qu'on en puisse observer, que les plus clairvoïans n'ont pas apperçus ; il

me semble pourtant, que ce qu'on trouve de plus agreable dans les Entretiens, est puisé dans l'excellente raillerie, qui sait donner de la joie sans choquer personne, ou dans une maniere simple et tranquille, qui represente si naturellement la vie ordinaire, que chacun y reconnoît ses affections, ou bien dans un air tendre, qui s'insinuant d'un air imperceptible, fait tomber en langueur, comme un poison lent, ou comme un charme de magie : On ne voit que bien peu de ces empoisonneurs[1] ni de ces magiciens. Je remarque de plus, je ne sai quoi de subtil et de relevé, qui vient d'un discernement fin et juste, et d'une élévation d'intelligence si haute, que peu de gens vont jusques là : C'est une vive lumiere et de brillants éclairs, qui dans une sombre nuit font le plus beau jour du monde. Je ne dis rien de la maniere noble, honnête et galante, parce qu'elle ne donne point d'idée à part, et qu'elle se doit répandre sur tous les Entretiens, et quelquefois les plus beaux caracteres sont si mêlez, qu'on ne les sauroit distinguer : aussi je serois d'avis de les temperer le plus qu'il se peut, les uns par les autres, quand le sujet le souffre, pour rencontrer cette aimable diversité[2], dont les personnes de bon goût sont enchantées.

Voilà bien du langage sur l'Eloquence du monde : Aussi je ne dirai plus que deux ou trois mots de sa force, qu'on admiroit dans les discours de Cesar, et qu'on peut observer dans les Harangues de Demosthene : mais en quoi peut-elle consister qu'à ne rien dire qui ne serve au sujet, et ne tende au but, que celui qui parle se doit proposer, qu'à n'emploïer que les raisons les plus solides, et les exemples les plus convainquans, qu'à savoir toucher le cœur et persuader l'esprit, et qu'à s'expliquer en peu de paroles bien choisies? Il faut s'étudier à tout cela pour acquerir un si beau talent, et rechercher en chaque chose ce qui peut y contribuer : Aprés tout, quoique j'estime extrê-

mement la force de l'Eloquence, je fais encore plus de cas de sa hauteur et de sa subtilité : Cette sorte d'esprit est beaucoup plus rare, et selon mon sens, les Grecs l'avoient plus que les Latins.

DISCOURS V.

Le Commerce du Monde.

J'ai parlé des Entretiens du monde, par maniere de doute et de visions, plutôt que par forme de regles ni de preceptes, pour n'être point accusé, ni de prendre un ton décisif, et encore moins d'une presomption qui blesse jusques dans les Savans même. Mais en écrivant ce qui me vient dans l'esprit, je donne quelque ouverture à faire des reflexions, et j'espere qu'elles ne seront pas inutiles : Je n'ai plus qu'à considerer s'il me reste encore quelque chose à dire pour connoître un honnête homme, ou même pour l'achever ; il n'en faut point douter : Le sujet est d'une si grande étenduë, qu'on pourroit s'en être entretenu sa vie entiere, qu'on n'auroit pas encore tout dit ; Et je ne vois point de marque plus certaine de la parfaite honnêteté, ni qui la mette en un degré plus éminent, que lors que le plus sensible intérêt ni les plus violentes passions ne font rien commettre d'injuste, ni contre la bienseance. C'en est une preuve aussi peu douteuse, que d'avoir une bonne tête, si dans la fievre chaude on se montre toûjours de bon sens.

La plûpart du monde confond un galant homme avec un honnête-homme, et la difference n'en est pas si grande,

que l'on s'y puisse beaucoup tromper[1] ; l'un semble plus ouvert, et l'autre plus reservé. C'est un merite bien rare que d'être l'un et l'autre, selon les diverses rencontres, et qui diroit qu'Alcibiade étoit galant homme, et qu'Epaminondas étoit honnête-homme, en donneroit à peu prés l'idée, au moins comme on peut juger des gens qu'on n'a point vûs, et qu'on ne sauroit examiner qu'à travers tant de siecles. Pour Alexandre, il n'étoit guéres ni l'un ni l'autre, et je m'étonne qu'une Dame de nos jours, qui avoit tant de goût et d'esprit, l'eût choisi pour son Galant[2]. C'est que la fortune l'accompagnoit par tout, et que les meilleurs yeux en sont ébloüis. Ce jeune Conquerant, d'une ambition démesurée, n'épargnoit rien pour acquerir de la gloire, ou plûtôt pour faire du bruit ; et Cesar qui parut d'un si grand sens, n'étoit pas moins hazardeux, si l'occasion le meritoit ; je m'imagine aussi qu'en de certaines conjonctures le plus sage et le plus retenu se doit commettre à des choses de la derniere importance ; et parce qu'il sied toûjours mal de s'émanciper au dessus de son cœur et de son esprit[3], un honnête-homme ne le sauroit porter trop haut de ce côté-là, pourvû qu'il n'entreprenne rien d'injuste, ni de mal concerté. Que peut-on se figurer de plus beau, ni de plus rare que d'avoir l'ame et le genie au dessus de toutes les choses du monde ? Ceux qui frequentent de ces gens-là, s'ils ne les aiment, du moins ont-ils de la veneration pour eux, et quand ce merite est accompagné d'agrément, peut-on se deffendre de l'aimer ?

Je n'ai vû que fort peu de gens dans le monde, ni dans l'histoire, qui fussent tout à fait à mon gré : Je ne parle que des qualitez de l'ame, car les avantages du corps sont plus à souhaiter qu'à reverer ; mais ceux du cœur et de l'esprit, sont au dessus de tout ; c'est ce qu'on doit nommer la *veritable grandeur*, et qui que ce soit, à mon sens, n'a surpassé de ce côté-là Socrate, et Cesar ; ce seroit aussi

les deux hommes de l'antiquité que j'estimerois le plus, si l'un se fût montré tant soit peu moins Philosophe à sa mode, et que l'autre se fût contenté de se rendre le maître, comme un genereux Conquerant, et qu'il n'eût pas fait couper les mains à tous les habitans d'un païs, parce qu'ils s'opiniâtroient à maintenir leur liberté[1] : Cette barbarie me paroît un monstre, et me fait bien rabattre du merite d'un si grand homme : Il vaudroit mieux être chassé d'un Roïaume, que de l'avoir conquis par une voïe si cruelle. On ne laissoit pourtant pas d'admirer sa douceur, tant le monde est sujet à s'abuser. Lui même qui n'aimoit pas à se loüer des merveilles de sa vie, se vante en quelque endroit de son extrême douceur[2] : mais ce n'étoit qu'une douceur en apparence, une douceur politique pour réüssir dans ses desseins ; Car une veritable vertu ne se dément pas, du moins elle ne tombe jamais dans l'excés du vice qu'on lui oppose ; Je disois à un General d'Armée[3], que s'il vouloit acquerir une gloire solide, il devoit encore plus souhaiter d'être fort honnête-homme, que grand Capitaine : ce conseil est bon, et la plûpart des Conquerans en ont besoin.

De la sorte que le monde considere, ce qu'on appelle *être habile homme*, on diroit que cette qualité ne se montre qu'à s'établir puissamment ; mais elle consiste beaucoup plus à trouver le bonheur de la vie[4], et cela dépend assez de se faire aimer des personnes qui nous sont cheres. Rien n'y peut tant contribuer, que de paroître honnête-homme, en toute rencontre ; et pour le paroître il faut l'être en effet ; car les apparences du dehors ne sont que les images des actions interieures. Si bien que l'air de ce qu'on fait, ou qu'on dit, ne vient que de la maniere qu'on le sent, ou qu'on le pense, et si nous avons de la joïe ou de la tristesse, en écoutant, l'une ou l'autre se remarque en nôtre attention ; cela se rencontre en tout, et celui qui veut avoir l'action libre et de bonne grace, n'y réüssit pas, à

moins que de l'avoir dans sa pensée ou dans son sentiment[1].

Toutefois il arrive, par de certaines conjonctures, qu'un honnête-homme est d'abord si peu connu, qu'on ne lui rend pas l'honneur qu'il merite. Ce Prince Grec à qui son hôtesse faisoit puiser de l'eau, croïant que ce fût un homme de sa suite[2], m'oblige d'en parler, une pareille méprise est dure et fâcheuse : Néanmoins, au lieu de se plaindre ou de murmurer, il sied bien mieux de rire comme ce Prince, et j'approuve encore plus de ne pas témoigner que l'on s'en soit apperçu. Quand nous desobligeons mal à propos une personne, et que nous pensons qu'elle n'y prend pas garde, nous ne pardonnons pas seulement le mal, que nous lui faisons, contre la maxime Italienne, *chi offende, no mai perdona*[3] ; nous avons presque toûjours quelque tendresse pour elle, et nous sommes bien aises de pouvoir réparer cette injustice.

J'ai dit qu'un honnête-homme ne s'attache à rien de particulier, qu'à bien vivre et à se communiquer de bonne grace, par les discours et par les actions : Aussi de tous les métiers je n'en connois de bien noble, que la Roïauté, si ce n'est peutêtre celui de la guerre : encore ne faut-il pas qu'il soit trop gendarmé ; [4] Il sied bien de n'en parler que fort rarement, et d'y faire beaucoup parler de soi. Parmi tous les airs qu'on remarque, je n'en vois d'agréable que celui des Cours et du grand monde : de sorte que dans la vie ordinaire tout ce qui tient du métier, déplaît. Ce n'est pas qu'un galant homme ne doive rien dire de la plus-part des Arts, pourvû qu'il en parle en homme du monde, plûtôt qu'en artisan : mais c'est un malheur aux honnêtes-gens, que d'être pris à leur mine, ou à leur procedé, pour des gens de métier, et quand on a cette disgrace il s'en faut défaire, à quelque prix que ce soit; on ne doit pas conclure par-là, que lorsqu'un Artisan travaille dans sa profession, il lui soit desavantageux de la

sentir : au contraire plus il y paroît consommé, plus on l'estime : Car on fait cas des Maîtres comme on méprise les Apprentifs, et plus un Avocat plaide éloquemment, plus il s'attire de loüanges, mais il ne plaide pas toûjours, et quand il va dans le monde, s'il y veut paroître honnête-homme et d'agreable commerce, il doit laisser dans son cabinet toutes les choses qui ont l'odeur ou le goût du Palais[1]. En effet tous les métiers sont de si mauvais air dans le monde, que même le talent d'honnête-homme, le plus beau qu'on se puisse imaginer, n'a pas tous les agrémens, à moins que de paroître plus negligé, que ajusté, parce qu'en l'affectant, ce seroit en faire une espece de métier, comme si l'on étoit Gouverneur d'un jeune Prince, et toûjours prés à lui donner des Leçons[2]. Cette maniere, à mon sens, auroit si peu de grace, que je voudrois qu'on fût honnête-homme, sans témoigner d'en avoir jamais eu la pensée. Que cela sied bien, quand il semble que ce soit un present du Ciel !

Je remarque un certain air de grandeur, qui vient de s'être accoûtumé de bonne heure à commander, et de se voir audessus de tout : Cet air est si reconnoissable, que les personnes qui ont de bons yeux, pourroient démêler de grands Princes dans la foule, quoiqu'ils se fussent déguisez. C'est le plus souvent une façon douce, negligée et majestueuse, qui ne s'empresse que bien peu par-tout[3] ce qui regarde la fortune. Il y a un autre air de grandeur, qui part du cœur et de l'esprit, et que l'on sent bien dans la mine et dans le procedé des excellens hommes. Encore qu'il ne soit ni déclaré ni gendarmé, non plus que l'autre, et qu'il se tienne dans la modestie, plus on l'examine, plus on le trouve grand, et je crois qu'il seroit bien difficile d'être fort honnête-homme, sans avoir un peu de [*cette grandeur naturelle ; car je ne pense pas que*][4] cette premiere grandeur, que la fortune donne, soit bien sensible dans un particulier,

et je ne voudrois pourtant pas que dans les actions d'un honnête-homme on pût rien découvrir qui ne fût digne d'un Prince. Ce tour d'independance n'est pas à negliger, et dans une Chasse du feu Roi, un de mes amis me déplut extrêmement de s'être avancé pour aider un jeune homme à monter à cheval, parce qu'il étoit Duc et Pair : Que s'il se fût empressé de la sorte pour un homme indisposé, j'eusse loüé son action, et je trouve aussi que la bienseance veut que l'on soit civil envers les Dames, quand elles meritent que l'on en fasse cas, et rien ne temoigne tant qu'un Roïaume est barbare, que d'y voir les Courtisans garder leurs droits avec les femmes, comme avec les hommes.

A moins que d'avoir un naturel bien pervers, on se rend aussi honnête-homme qu'on veut, quand on a les connoissances nécessaires pour l'être en perfection : car le cœur s'accommode aisément aux choses que la raison lui conseille. Il importe beaucoup à cela d'avoir le sentiment fin, et d'observer partout ce qui sied le mieux. Sans cette délicatesse on est souvent en danger de paroître ridicule, en des lieux où l'on se flatte d'être admiré. Et pour ce qui regarde la bienseance, c'est une étude infinie, il faut incessamment l'observer, et même dans la solitude comme au lieu[1] de la Cour : car il ne suffit pas de savoir les choses par regles ni par instructions, il faut essaïer de se les rendre naturelles, pour les pratiquer d'une maniere facile et de bonne grace.

On est rarement charmé d'une figure triste, d'une mine sombre et sauvage. Je ne sais quoi de gai et d'insinuant attire les personnes qu'on souhaite, encore qu'on ne dise rien, car tout parle à sa mode, et le silence même est quelquefois éloquent. Je trouve aussi que pour ne pas être farouche, on peut en quelque occasion regarder des gens qu'on n'a jamais vûs, comme si on les connoissoit, et principalement, si cet abord leur doit plaire, et leur est

avantageux : car il ne se faut pas tant émanciper avec les personnes, qui sont au dessus de nous. Mais ce procedé franc et libre produit souvent de bons effets, et la gravité n'est pas incompatible avec l'enjoûment : l'air sérieux inspire du respect, et la gaïeté quand elle se montre à propos, flatte la vûë. Je les voudrois temperer l'un par l'autre, parce que la gravité paroît souvent plus reservée, qu'il ne seroit à desirer, et quand les Courtisans de France vont à la Cour d'Espagne, la gravité des Grands les fait souvent rire. L'excés aussi de gaïeté se communique aisément, plus que la bienseance ne veut. Il faut donc que la gravité soit moins sevére que douce, et que la maniere enjoüée soit plus galante que familiére. Pour l'extrême severité[1], je vois qu'elle n'est propre qu'à s'attirer de la haine et des malédictions, principalement lors qu'elle est en pouvoir de nuire ; et puis on releve de si bon cœur, les moindres fautes que font les personnes si sevéres, que même les plus indulgens ne leur pardonnent rien. Que s'il arrive qu'un honnête-homme se rencontre en des actions où la joïe et la débauche se repandent de tous côtez, qu'il se souvienne toûjours qu'il n'y a point de conjoncture, qui le doive engager à se défaire de cet air noble, que les personnes de bon goût aiment bien mieux, que tant de rolles que le monde joüe[2] : et cet air n'empêche pas de rire ni même de badiner, car les honnêtes gens ne savent que trop, que ce qu'on admire d'ordinaire, est peu de chose ; de là vient qu'on ne les voit guéres empressez, et que bien souvent ce que les gens du commun jugent de plus serieux, leur semble une plaisanterie.

J'ai de l'aversion à voir faire le fin sur tout avec un honnête-homme : ceux qui l'entreprennent, n'y réüssissent pas, et ne sauroient mieux témoigner leur peu d'esprit : car bien loin que l'on puisse traiter les honnêtes gens de haut-en bas, ils[3] sont nez pour prendre le dessus

d'une maniere agréable qui les fait aimer, parce qu'elle ne tient ni du tyran, ni du maître. Quand on voit les choses comme elles sont, on connoît assez les effets qu'elles produisent : mais le juste temperamment, qui dépend fort du sujet, et de l'occasion, me paroît toûjours tres-difficile.

Il n'y a rien qui s'accommode plus mal avec un honnête-homme que la vanité, ni qui convienne mieux, que les sentimens du vrai honneur. Il ne lui siéroit pas de s'élever dans les prosperitez, ni de s'abaisser dans les disgraces : ce n'est pas qu'il faille être insensible à tout ce qui se presente, ni prendre mot à mot ce que dit ce Prince si sage, que *tout n'est que vanité*[1], comme s'il n'y avoit rien de réel ; car les excessives douleurs et les angoisses de la mort ne sont au moins que trop effectives. Ce Prince qui avoit goûté comme à souhait, de tous les plaisirs, veut seulement faire entendre que le bonheur qu'on cherche, et qu'on se propose, n'est jamais si grand qu'on se l'imagine avant que d'avoir éprouvé, ou parce que l'on s'en lasse en peu de temps, ou que l'on n'en peut établir d'inébranlable, ni de longue durée. Quoiqu'il arrive, on se doit bien garder de se laisser vaincre à la fortune, soit qu'on la trouve favorable, ou contraire. On croit que ces deux défauts de paroître si different de soi-même, selon que la fortune se montre riante ou chagrine, s'accompagnent toûjours, et cela n'est point vrai : car je connois des gens qui ne s'étant jamais enorgueillis dans leur plus grand bonheur sont comme [accablez[2]] ou du moins attristez de leurs plus petits déplaisirs. C'est qu'ils sont persuadez, qu'on peut bien être à plaindre, mais que la felicité n'est qu'un songe, et qu'elle passe comme un éclair. Ceux-là ne déplaisent pas, et je les aime d'inclination, parce qu'ils sont d'un naturel tendre, et sensible à la pitié[3] : aussi comme je dis franchement ce que je crois, je hais bien

l'insolence et l'ingratitude de ceux que la fortune favorise, quand ils ne reconnoissent plus leurs anciens amis[1]. Certainement j'ai toûjours crû, qu'au milieu de la gloire et de l'abondance, il étoit impossible de se méconnoître, que par un excés de sottise et de folie. Ces gens ébloüis au premier éclat de la fortune, et charmez de ses moindres caresses, ne s'apperçoivent pas que le monde n'est qu'une comédie, où l'on voit à toute heure des changemens de Scene et d'Acteurs : Ils ne considerent pas que la prosperité des plus contens passe bien vîte : Qu'Alexandre, le plus heureux Prince de la terre, aprés avoir acquis tant de gloire, et s'être mis au dessus de tout, fut empoisonné par les siens, dans un temps qu'on admiroit sa puissance, et qu'on le regardoit comme un Dieu[2] : Que l'on coupa la tête au grand Pompée, qui avoit triomphé de tout l'Orient ; et que Cesar qui s'étoit rendu maître du monde, fut assassiné par des gens qu'il avoit toûjours favorisez. Que ne dirois-je point, si je voulois accabler d'exemples ? Je me suis souvent apperçu qu'il s'en faut bien, que dans une haute prosperité, la tête ne tourne à la plûpart des Dames d'importance ; qu'elles sont pour l'ordinaire d'un accés plus doux et plus obligeant dans la bonne fortune que dans la mauvaise. Une Dame presentement le témoigne assez, et je la citerois, si ce n'étoit qu'elle excelle en tout, et que ce ne seroit pas tant une preuve de ce que je viens de dire, que de son parfait mérite[3]. Comme ceux que la faveur ébloüit, sont insolens, je remarque aussi, qu'un miserable s'imagine volontiers que tout lui va manquer, et qu'il a pour de certaines gens des égards et des déferences, qui ne lui servent qu'à joindre le mépris à sa misere. J'admire surtout de grands Seigneurs, qui sont émûs à l'abord d'un homme fort accommodé, comme si leur gloire et leur bonheur en dépendoient, et la plûpart de ces sortes de gens si riches ne sont bons à rien. Plus l'on les

traite obligeamment, plus ils sont incivils, parce qu'ils n'ont point de merite, et qu'ils se persuadent facilement, que ce n'est pas sans dessein, que l'on s'empresse tant pour leur plaire. Un peu de mépris, ou beaucoup de négligence y tiendroit bien sa place[1]: De sorte qu'en toutes les conditions de la vie, il arrive aisement que l'on est un sot, à moins que d'y regarder de bien prés, et quand je le suis, c'est de quoi j'ai le plus de peine à me consoler[2]. Que faut-il donc faire pour ne le pas être? Je n'en sache point d'expedient bien assuré, que d'être honnête-homme en tout, et c'est une grande avance, que de le souhaiter constamment. Les plus heureux sont exposez à beaucoup de miseres ; mais il se faut resoudre aux choses fâcheuses comme à celles qui plaisent : Car à quoi bon de nous tourmenter pour les déplaisirs qui nous arrivent? Ce n'est qu'un surcroît de peine et d'affliction. Que la mort, au jugement d'un celebre Philosophe, soit le plus grand de tous les maux[3], la pouvons-nous éviter? n'essaïons pas seulement de nous consoler de nos malheurs, cherchons encore des raisons pour nous persuader que nous en tirons quelque avantage : Tout se montre si mêlé dans le monde, qu'on n'y decouvre quoi que ce soit sans bien ni sans mal : faisons ce qui dépend de nous pour être heureux dans cette vie et dans l'autre, et laissons tranquillement tout le reste à la Providence universelle ; la sagesse de Salomon, ne s'étendoit pas plus loin.

Il est necessaire d'observer la Cour, pour le langage et pour la mode : mais on ne se doit former dans les autres choses, que sur les idées de la perfection : que si l'on trouve cette étude trop difficile, car peu de gens y peuvent réüssir, il ne faut imiter, que les plus excellens modeles ; il est vrai que si l'on ne les sait distinguer, on court fortune de se rendre d'aussi peu de mise dans le monde, que dans une petite Ville. Je conseille principalement de s'attacher

à connoître en quoi consiste la veritable gloire, et je croi que l'on ne sauroit être trop brave, quand l'honneur ou la necessité le veut. Beaucoup plus de gens perissent par un défaut de courage, que par un excés de valeur ; et dans[1] une retraite où l'on tuoit les compagnons de Socrate, quelqu'un rapporte qu'il parut si ferme et si resolu, que pas un n'osa l'attaquer[2]. On se tire souvent d'un extrême peril, par une fierté déterminée, et c'est menager sa vie de bonne grace, et tres-prudemment, que de s'y prendre de la sorte. Outre qu'on se hazarde moins, on se met encore en bonne odeur ; au lieu que celui qui aura couru plus de danger en se montrant timide et craintif, s'il a tant soit peu l'honneur[3] devant les yeux, il se verra contraint de chercher quelque nouvelle occasion pour essaïer d'effacer sa honte.

Ce que je viens de dire, me remet dans l'esprit, que de certaines gens sont fort disposez à quereller ceux qu'ils sentent d'humeur douce et facile, et tout au contraire qu'ils sont caressans et civils parmi ceux qui les traitent fiérement : ce sont de faux-braves qui ne cherchent pas un brave effectif[4]. Le vrai moïen de vivre en leur compagnie, quand on est obligé de les voir, c'est de leur témoigner qu'on ne fuït pas l'occasion d'avoir affaire à eux, et que même on en seroit bien aise, sans neanmoins les pousser à bout, à cause qu'ils ne s'en pourroient plus dédire. J'en connois d'autres, qui ne paroissent fiers, qu'avec les fiers, et ne veulent jamais rien d'injuste ; on n'en voit que bien rarement : mais la diversité des cœurs et des esprits est si grande, qu'aprés en avoir observé un bon nombre, il s'en trouve toûjours quelqu'un d'un naturel particulier[5]. A parler selon les diverses rencontres, la meilleure maniere de se conduire pour ne s'attirer ni haine ni démêlez, c'est de ne craindre, et de ne mépriser personne, et de se montrer d'un aimable commerce.

Je remarque aussi quelques Dames d'une si bizarre humeur, qu'elles ne font bon visage, qu'à ceux qui les negligent : elles se gagnent plûtôt d'elles mêmes, qu'on n'en vient à bout par de grands soins; encore me suis-je apperçu, que celles qu'on souhaitte le plus, se prennent plus aisément que les autres. La raison qui s'en peut donner, c'est qu'elles ne se rendent jamais si charmantes, sans avoir eu dessein de plaire, et qu'elles n'y songent pas, si rien ne les touche. Il arrive d'ailleurs, qu'il n'est pas mal-aisé, de leur persuader, qu'on les aime, et si avec cela, on est à leur gré, c'est avoir fait un grand progrés. Il est vrai que la foule qui tâche, comme à l'envi, de s'insinüer dans leurs bonnes graces, les rend quelquefois plus difficiles, parce qu'en pouvant choisir, elles sont plus long-temps à se déclarer.

Pour se bien mettre dans l'esprit de la plûpart des Dames, c'est un grand avantage que d'être liberal, et de le pouvoir témoigner de bon air, et sans vanité. Tout ce qu'on donne, veut être bien choisi, et l'honneur qu'on fait aux personnes qu'on oblige, les touche plus que la valeur du present[1]. Je connois des Dames si précieuses, que je ne leur voudrois rien donner, que je ne pusse offrir à une Reine, et qu'elle ne dût recevoir d'une mine enjoüée. L'ingenieux Ovide, qui donne tant de leçons de galanterie, n'en sait point, comme il dit, pour les gens dans l'abondance[2] : Ils ne laissent pourtant pas d'en avoir besoin, quand ce ne seroit que pour s'y conduire agréablement. Ce qu'on appelle *servir* et *secourir* n'est pas cela. Mais encore celui qui veut obliger ses amis, en s'emploïant pour eux, n'y doit pas songer, s'il ne le sait faire de bonne grace. C'est une grande imprudence, que d'avoir recours à toute sorte de gens, quoiqu'ils se fassent de fête, surtout à des esprits de faste, et de vanité. Je desaprouve encore beaucoup plus d'abuser de la bonté d'un ami, qui fait tout ce qu'on lui demande, et

du meilleur cœur du monde. On le doit ménager comme un fonds de reserve, qu'on trouve toûjours à point nommé. Cela pourtant s'observe assez mal, et je vois d'ordinaire que de s'abandonner, à ce qu'on appelle *des amis*, le succés n'en est pas heureux. Une marque assurée qu'on ne merite ni service ni secours, c'est d'incommoder volontiers, et de ne s'en pas mettre en peine. Car un honnête-homme ne hait rien tant que d'être à charge à qui que ce soit, et même à ses meilleurs amis. Il sied bien mieux d'être emploïé, que de se jetter à la tête, et de se faire un peu souhaiter, que de paroître trop assidu : Cependant dés que nous apprenons qu'un de nos amis a besoin de nous, il ne faut pas attendre qu'il nous en parle ; le soin que nous lui sauvons de nous en avertir, est bien souvent le plus agréable service, que nous lui puissions rendre.

On se doit bien garder, comme je viens de dire, d'être trop assidu, ni d'ennuïer personne par de frequentes visites. Je n'approuve pas non plus celles qui sont si reglées, parce que la contrainte y semble inévitable, et que c'est où l'on passe le plus mal son temps : de sorte qu'à les bien considerer, on s'en dispense le plus qu'on peut : mais quand on se trouve bien dans une compagnie et qu'on est assuré d'y plaire, on n'a qu'à suivre son inclination, sans compter les momens ni les heures.

On n'aime pas les visites de certaines gens, qui se piquent d'être généreux, et de ne voir que ceux qui sont en affliction : celles de flateurs, qui ne cherchent que la prosperité, sont mieux recues : c'est que nous ne haïssons guéres plus le malheur même que tout ce qui semble nous le prédire, ou nous en menacer. C'est une grande foiblesse ; mais enfin les cœurs et les esprits sont ainsi faits et tournez. Voïez comme nous fuïons les oiseaux de mauvais augure, et que ceux qui nous annoncent le printemps, nous rejoüissent. Je le dis une fois à un homme d'une extrême

valeur, qui pensoit ajoûter beaucoup à sa gloire, de ne frequenter que les mal-heureux. Je lui dis aussi, qu'il faloit aimer le mérite en quelque état qu'il pût être, et que tout le reste étoit peu considerable. « D'ailleurs, *continuai-je*, celui qui se separe d'un autre, à cause qu'il est devenu grand Seigneur, s'il croit témoigner par-là, qu'il méprise la fortune, il me semble qu'il se trompe, et qu'au contraire on juge aisément qu'il ne la compte pas pour peu de chose, puisqu'elle l'engage à rompre avec son ami. » On ne sauroit conserver ces sortes de gens sans être toûjours à plaindre, et ce seroit trop acheter leur amitié. Cela vient ordinairement d'un principe d'envie, et quelquefois d'une vanité secrette, comme j'en soupçonnois celui dont je parle : Il avoit de grandes vertus, mais il n'étoit ni prudent ni habile, et si le bon sens manque, le reste va rarement bien[1]. Aussi je me souviens qu'une aimable personne, et d'un rare entretien, me disoit que le bon sens pouvoit tout auprés d'elle : car tout le monde a son foible, et le bon sens en est un si beau, qu'on ne sauroit trop s'y laisser conduire.

Sur quoi il me vient dans l'esprit, que nous avons toûjours quelque chose qui nous tient au cœur, et nous touche sensiblement : et c'est un grand avantage, que de penetrer ce foible pour gagner les personnes comme on veut. Peu de chose y réüssit, quand on le découvre, au lieu qu'on se tourmente, et qu'on se tuë inutilement, si l'on ne sait sur quoi s'appuïer. Il est encore vrai que chaque chose a son foible en tout ce qu'on entreprend de plus difficile, et que les bonnes voïes y menent bien aisément. Il faut essaïer de les connoître, et celui qui les saura démêler, s'il a le plus de talent pour le monde, il sera le premier de la Cour, au moins pour la reputation. Je vois que l'on aime en toutes les Cours, les esprits d'un agréable commerce avec les Dames ; les Braves d'une haute valeur, quand ils ne sont ni fâcheux ni injustes ; les gens de jeu, de plaisir, de bonne-

chere, et ce qu'on appelle *un galant homme* ; celui qui s'y prendra le plus adroitement, sera le mieux reçu partout ; mais un homme de tant de merite, doit faire en sorte, que ceux même qui ne l'avoient jamais vû, ne soient pas embarrassez de lui : car plus on est en estime d'exceller, plus on apporte de contrainte, à moins que sa[1] façon de proceder ne tempere, et ne rende aimable ce qu'on a de plus exquis : Si bien que les personnes rares se doivent plus attacher que les gens du commun, à ne pas être incommodes, même en fait de renommée : Comme on[2] parle fort rarement de qui que ce soit, sans quelque sorte d'interêt, et que l'affection, qu'on a pour les gens qu'on pratique, donne du prix à tout ce qu'on en voit, il seroit assez difficile d'acquerir une haute reputation sans se faire aimer.

Il me semble que la maniere la plus noble et la plus agréable est celle qui réüssit le mieux : mais la plus éclatante est bien dangereuse : Outre qu'elle sent une humeur vaine, elle attire encore l'envie et même aux plus grands Princes.

Je la voudrois toûjours éviter, sans neanmoins donner prise à de certains esprits malins, qui ne cherchent qu'à prendre avantage de tout ; il faut leur témoigner qu'on est bien content, et ne se plaindre de ses malheurs, qu'avec les personnes qu'on aime. Je ne sai quels mouvemens de tendresse, qui viennent d'une disgrace qu'on n'a point meritée, font souvent de bons effets dans l'amour et dans l'amitié : Car comme l'envie efface et détruit l'une et l'autre, on se peut assurer que la pitié produit tout le contraire.

Il y a peu de singularitez, qu'on ne trouve de mauvais air ; parce qu'elles choquent la coûtume, et qu'une chose qui surprend, ne manque pas d'être mal reçûë ; si ce n'est qu'elle plaise, encore plus qu'elle ne surprend. Le meilleur

est d'aller le train des personnes, qui sont en estime de se bien conduire, sans avoir rien d'affecté. Ceux même qui se sentent de ces aversions naturelles, qu'on ne peut vaincre, feroient prudemment de s'en cacher, bien loin qu'on en doive feindre, comme font quelques gens que je connois, pour donner sujet de parler d'eux en leur absence : « mais quoi, dira quelqu'un, si je n'ai rien de particulier, comment me pourrai-je distinguer? » Je répons à cela qu'il vaudroit mieux demeurer toute sa vie obscur et dans la foule, que de se signaler par ses défauts[1] : d'ailleurs quand on a du merite au dessus du commun, quoiqu'on vive comme le reste du monde, on ne laisse pas de mieux vivre, en s'acquitant bien de ce que les autres font mal.

Encore se faut-il bien garder de s'attirer rien de rude ni de fâcheux en se hazardant à dire des choses douteuses qui peuvent mal réüssir. Il en vient souvent du chagrin, et cela témoigne qu'on est étourdi, et qu'on ne sait prendre ni son temps ni ses mesures. Deux des meilleurs esprits de la Cour[2] étoient fort sujets à ces faux pas, et jamais ils ne s'en purent corriger. On évite cet inconvenient, et beaucoup d'autres semblables quand on est toûjours honnête-homme, et les manieres de l'honnêteté sont si charmantes, qu'on ne les sauroit trop mettre en vûë, et même parmi les personnes de la plus basse condition. Ceux qui ne pratiquent qu'avec ce qu'on appelle *le beau monde*, ne sont pas honnêtes gens ; ils n'en ont qu'une vaine apparence et quelque Dame de ma connoissance les nomme des *gens crespis*[3], et des *Comediens de galanterie*. Je vois même que lorsqu'on se rencontre avec des hommes qu'on ne connoît point, il sied bien de les traiter d'un air doux et civil, quoiqu'on sente dans leur procedé quelque chose de piquant et de malin. L'exemple qu'on leur donne de bien vivre, les engage souvent à se tourner de ce côté-là ; que si ce ne sont que des personnes comme on en voit partout,

on se divertit mal dans leur compagnie, et quand on excelle, il ne faut chercher que les gens de bon goût. Ceux qui n'ont qu'un faux-brillant, trouvent leur compte avec les duppes, dont le nombre est plus grand qu'on ne s'imagine ; même à la Cour, où tout semble si galant et si poli, la plûpart ne comprennent le merite, que dans un certain degré : ce qui se montre au dessus, les passe, ou les ébloüit : et sans mentir, on n'estime pas assez ceux qui découvrent le bien et le mal, c'est le plus beau present qu'on puisse jamais recevoir : On se contente de parler, de passer[1] legerement les yeux sur leurs ouvrages ; mais ce seroit quelque chose de bien plus réel, et plus effectif, de prendre leurs sentimens et leur genie ; et peut-on douter qu'en pratiquant Cesar, on ne fût devenu un plus grand homme de guerre, qu'à lire ce qu'on voit de lui?

Il ne faut paroître, comme j'ai dit, homme de métier, que le moins qu'on peut : Celui même de General d'Armée, le plus noble de tous, aprés cet autre de Souverain, se sent quelquefois plus que la bienseance ne permet ; et Cesar que je viens de citer, seroit plus à mon gré, s'il avoit eu moins d'éxactitude en ses Conquestes. C'étoit toûjours la même chose à camper comme à déloger, soit que les Ennemis fussent prés ou loin. Les regles si visibles sont de mauvais air ; elles témoignent qu'on est trop concerté, et c'est faire la guerre en Mathematicien de profession, plûtôt qu'en brave Conquerant ; Alexandre qui ne suivoit que son caprice, en usoit de meilleure grace.

On aime un air facile, et je ne sai quoi de libre, et si les grands Seigneurs et les Dames du plus haut rang s'apperçoivent que l'on soit en leur presence comme sur des épines, ce sentiment les incommode, et c'est leur insinüer, que l'on voudroit être bien loin. J'en excepte quelques Dames, qui se savent bon gré, que l'on soit en contrainte auprés d'elles, parce qu'elles s'imaginent que c'est un

effet de leur grandeur, ou du respect que l'on porte à leur merite : mais un bon Acteur tâche toûjours de se mettre en liberté pour avoir de la grace, aux choses qu'il entreprend ; et les Dames les plus qualifiées le doivent permettre, si elles veulent qu'on leur plaise, puisque cela ne seroit pas aisé dans un état penible et contraint. Comme un excellent Comedien, en joüant son rolle devant les plus grands Princes, n'a pas l'action moins libre, que s'il n'étoit vû que du peuple, il me semble aussi que jamais un galant homme, en quelque lieu qu'il soit, n'est interdit, et qu'on le trouve aussi dégagé dans le monde, que dans la retraite.

SIXIÉME ET DERNIER DISCOURS.

Suite du Commerce du Monde.

C'est un talent fort rare que d'être bon Acteur dans la vie, il faut bien de l'esprit et de la justesse pour en trouver la perfection ; je ne parle que de cette perfection, qui dépend de la connoissance et du sentiment : car les déhors ne sont pas si considerables : d'ailleurs on ne les a que bien rarement comme on les voudroit : mais de faire toûjours ce qu'il faut tant par l'action que par le ton de la voix, et de s'en acquiter d'une maniere si juste, que la chose produise l'effet qu'elle doit, cela me paroît un chef d'œuvre. On voit que les bons Acteurs pour de certains rolles ne réüssissent pas sur d'autres sujets. Les esprits d'une humeur enjoüée veulent toûjours rire, et les autres plus serieux ne parlent que par maximes ; mais le personnage d'un honnête-homme s'étend partout ; il se doit transformer par la souplesse du genie, comme l'occasion le demande, et je trouve qu'il est plus difficile de joüer brillamment, que d'un air modeste et retenu : neanmoins cette façon discrette me semble plus propre à s'insinuer parmi les Dames, qui font cas de leur reputation, parce qu'elles craignent dans leurs amans cet air public et cet éclat de theatre.

Je suis persuadé qu'en beaucoup d'occasions il n'est pas inutile de regarder ce qu'on fait comme une Comedie, et de s'imaginer qu'on joüe un personnage de theatre. Cette pensée empéche d'avoir rien trop à cœur, et donne ensuite une liberté de langage et d'action, qu'on n'a point, quand on est troublé de crainte et d'inquiétude. Ce qui m'en plaît encore davantage, c'est qu'on ne s'abaisse que bien peu dans une disgrace, et qu'on ne s'éleve pas trop dans la prosperité. Du reste, je ne vois presque point de si mal-heureux rolle, qu'on ne lui puisse donner quelque sorte d'agrément, lorsqu'on fait tout ce qui se peut pour le bien joüer : le cœur à cela n'est pas moins nécessaire que l'esprit, au moins pour l'action du monde, parce qu'elle a toûjours quelque veritable sentiment, et que ce n'est pas une vaine apparence comme l'action du theatre. Celle-là pour être bonne n'a besoin que d'adresse, car ce qui se passe sur le theatre ne veut pas être réel ; il n'y faut que du semblant : de sorte qu'un Comedien, qui pour representer une passion violente, seroit effectivement touché, feroit une aussi grande faute, qu'un Peintre qui mettroit des diamans ou des perles dans ses tableaux, au lieu de les y peindre.

Les personnes qui ont bien de l'esprit, en ont toûjours ; mais de quelque façon qu'on ait le cœur fait, à moins que de le tenir bien preparé, qui peut repondre de ses mouvemens ? Qui se peut assurer de ne point rougir, en faisant une faute contre sa reputation, ou de ne point pâlir, quand la mort se presente et qu'elle surprend ? Cela se doit entendre de toutes les émotions de l'ame, et lorsqu'elles paroissent contre la bienseance, le monde en est souvent plus choqué, que de la sottise : Il faut donc se concerter de ce côté là, et ne pas négliger son cœur, non plus que son esprit.

Grillon étoit brave et plein d'honneur, mais si serieux

qu'à peine souffroit-il la plus innocente supercherie. Un jeune Prince fort enjoüé qui badinoit avec lui, fit donner une fausse allarme, et comme ils sortoient ensemble de leur logis, et que Grillon se préparoit à combattre, le Prince ne se put tenir de rire : Grillon le regardant de travers et mettant la main sur la garde de son épée : « Bien vous prend, *lui dit-il*, que je n'ai pas eu de peur, ne me joüez plus de ces tours-là[1]. » Ce jeune homme ne fit pas mal de rire, puisque ce n'étoit qu'un jeu. Neanmoins quand on a fait une chose qui déplaît, une mine riante la rend encore plus desagreable. Je ne voudrois pas non plus paroître fort satisfait aux yeux d'une personne, à qui je viendrois de rendre un grand service, de crainte qu'elle ne crût que je le misse à haut prix. Du reste il me semble qu'à l'exemple du Prince, Grillon eût eu plus de grace à rire qu'à gronder, et que sa colere donne à penser qu'il se défioit de sa valeur, ou que du moins il ne se croïoit pas intrepide. C'est à peu prés comme une Dame prude et farouche, qui devient furieuse, quand on lui parle d'amour ; et n'est ce pas témoigner qu'elle apprehende, que de pareilles tentatives ne lui fissent courre fortune ?

Il sied toûjours mal de se défaire[2], et je connois des gens nez dans la Cour et fort galants, qui ne sauroient dire trois mots sans rougir. Je leur conseille d'examiner d'où leur vient cette pudeur et d'y chercher quelque remede. On voit assez que c'est l'amour de la gloire, et la haine de la honte, qui font monter la couleur au visage : mais comme un brave homme qui se plaît à la vie, ne s'étonne point dans le peril, il me semble aussi qu'on peut aimer l'honneur et[3] regarder tranquillement tout ce qui le détruit. Le plus grand secret en cela me paroît de ne rien promettre, je veux dire de ne pas se vanter, et d'emploïer toutes choses qu'on peut pour éviter ce qui nuit à la reputation. C'est le moïen de se contenter de son devoir, et de ne prendre que

bien peu de part à ce qui dépend de la fortune. Il est certain qu'un honnête-homme ne la doit point reconnoître en ce qui regarde son estime, et que la pauvre condition de Socrate ne l'empêchoit pas de pouvoir être aussi liberal qu'Alexandre, qui possedoit tant de tresors et de Roïaumes[1] : puis donc que la veritable gloire ne consiste que dans le merite, nous ne devons pas tant nous rejoüir ni nous attrister[2] des choses qu'on dit de nous, que de celles qu'on en devroit dire.

Il faut avoir l'esprit bien penetrant, pour decouvrir la maniere la plus conforme aux gens qu'on frequente : La bienseance veut que l'on caresse les uns, et que l'on rebutte les autres, mais d'une certaine maniere, d'une juste mesure. On voit même des gens si peu accoûtumez que l'on fasse cas d'eux, que cela les mettroit hors d'œuvre, et ce n'est pas le moïen de leur plaire, que de les charger de complimens. Les meilleures choses peuvent mal réüssir en quelque rencontre, surtout quand on s'y prend mal. L'honnêteté même n'est pas sans inconvenient parmi les grands Seigneurs, au moins dans un particulier, parce que la plûpart de ces grands Seigneurs le veulent porter haut, et s'ils ont tant soit peu de lumiere, ils savent bien qu'ils ne sauroient se mettre au dessus d'un honnête homme, par un avantage bien réel, et que le seul merite fait les veritables distinctions[3]. Cette connoissance les interdit et les embarasse : mais les Dames du premier rang et les plus grandes Princesses quand elles sont de bon goût, ne se plaisent qu'avec les honnêtes gens, et quelques-unes des plus considerables m'ont appris qu'elles n'ont de l'esprit, qu'en leur compagnie, et qu'elles les trouvent d'autant plus agréables, qu'ils sont plus hardis. Aussi ne l'est-on jamais trop, pourvû qu'on ne soit pas moins modeste. Je l'ai oüi dire à des gens qui gouvernoient le monde, et à des Dames que le monde admiroit. Sur quoi je remarque

de certaines gens, qui ne s'emancipent jamais à quoi que ce soit, sans être effrontez, c'est qu'ils ne sauroient franchir les moindres difficultez sans effort, et les bons sauteurs savent bien sauter sans prendre leur course. J'observe encore une fausse modestie, qui vient de bassesse du cœur : Elle sied fort mal, et puis ceux qui l'ont, ne l'ont pas toûjours, car sitôt qu'ils ne craignent plus rien, ils sont insolens, et même insupportables.

Soit qu'on parle ou qu'on agisse, il faut penser à l'un ou à l'autre pour s'en acquiter de bon air : mais lors qu'on écoute, ou qu'on se tient en repos, et qu'on ne se peut distinguer, que par le maintien, je trouve que pour l'avoir noble et agreable, il n'est pas inutile de s'imaginer vivement ce qu'il y a de plus digne et de plus beau dans les sujets qui se presentent. Car tout ce qui se passe dans le cœur et dans l'esprit, comme j'ai dit ailleurs, fait sur le visage et sur la personne une empreinte bien sensible, et j'ai souvent vû deviner ce que des personnes pensoient sans le pouvoir connoître qu'aux apparences du corps.

J'aime assez que les jeunes-gens fassent des choses surprenantes, pourvû qu'ils s'y prennent de bon air : Les gens avancez en age n'ont pas tant de grace aux actions extraordinaires, si ce n'est dans un excés de vertu, comme la mort de Socrate, ou celle du Marêchal de Marillac[1] : Mais peut-on s'imaginer rien de plus beau, que la jeunesse d'Alexandre, qui foible comme il étoit, plut à toute l'Europe, quand il alla combattre le plus puissant Prince de l'Asie ?

Il n'y a point d'offenses, qu'on pardonne moins, que celles qui vont à l'honneur, parce que ces taches ne passent point, et qu'on s'en ressouvient toûjours ; même lorsqu'on a reçu de la honte à cause de quelques personnes ; quoique ce ne soit point leur faute, qu'on n'ait rien à leur reprocher, et qu'on ne se puisse plaindre que de son malheur, on ne

laisse pas de leur en vouloir mal : car il arrive en plusieurs rencontres, surtout auprés des grands Princes, que d'être mal-heureux ou coupable est presque la même chose. Il me semble aussi que rien ne choque tant, que de dire en face quelque insolence, qui témoigne peu d'estime et de respect. Alexandre apprenoit tranquillement que de simples soldats murmuroient contre lui ; mais il ne put souffrir les reproches d'un de ses plus braves Generaux, qui lui avoit sauvé la vie, et qui même étoit yvre : Il est vrai qu'Alexandre l'étoit aussi[1].

Quand on se trouve mal de toutes sortes de gens dans un commencement de connoissance, je suis d'avis qu'on n'ait de commerce avec eux, que le moins qu'on peut, et qu'on se garde bien de s'opiniâtrer à les servir. Seneque qui ne veut pas qu'on se lasse de s'emploïer pour des ingrats, ne sait ce qu'il dit, ou ne conseille pas sincerement[2]. Je croirois qu'il tâche en cela de paroître liberal, et de se rendre recommandable aux dépens des duppes, comme il en use partout ailleurs. C'est bien assez que de s'incommoder pour quelqu'un, sans pouvoir juger, s'il est ingrat ou reconnoissant, et d'en prendre le hazard : mais de vouloir obliger des ingrats, tenus pour ingrats, outre que c'est perdre tout ce qu'on y met, c'est encore un moïen bien seur de s'en attirer la haine. Quant à ceux qui nous nuisent d'abord, je sai par experience, que c'est un mauvais augure, et d'ailleurs je trouve une raison qui me les rend suspects pour l'avenir : C'est que dans la vie et dans les actions des plus legers et des plus changeans il y a toûjours un certain caractere, qui vient de leur naturel, et que dans les choses qu'ils font, ils suivent leur pente et leur genie : ainsi ceux qui nous sont contraires, sans nous avoir beaucoup vûs, le sont par un esprit d'envie ou d'aversion ; et cette perversité s'augmente plûtôt qu'elle ne diminüe : De-là nous pouvons aussi conclure, que les personnes dont

nous sommes contens dans une premiere rencontre, sont à rechercher.

En relisant ce que je viens de mettre ici, je me suis apperçu de quelques endroits peu liez et peu suivis, et que j'écris quelquefois du stile oriental, et semblable en quelque chose, si j'ose le dire, à celui dont usoient les anciens Prophetes[1] : car quand ils changeoient de sujet, ils ne cherchoient ni liaisons ni transitions, ni ce qu'on appelle *une pente douce*. Tout ce qu'ils disoient, tomboit du Ciel dans leur esprit, comme par un précipice. Delà ce merveilleux et ce sublime qu'il n'a pas été permis au reste des hommes d'attraper. Mais pour moi, je croi qu'il sera mieux à l'avenir que je sois un peu plus regulier : Cependant comme il n'y a presque rien sans bien, ni sans mal, je vois qu'en pensant éviter un défaut on tombe aisément dans un autre défaut plus fâcheux, et que le monde est plus choqué d'un soin trop visible, que d'un peu de negligence. Quoiqu'il en soit, il faut que je prenne garde si je ne suis point trop délabré[2], et que j'acheve, si je puis, un peu mieux.

Pour reprendre mon discours, il me semble qu'il seroit à souhaiter d'exceller en tous les talens, qui réüssissent dans le monde : Les exercices ne sont pas à mépriser, et principalement la Danse : elle rend le corps libre ; lui donne de la grace, et fait connoître les jeunes-gens parmi les Dames : Neanmoins je ne serois pas d'avis qu'il y parût de l'affectation, et j'ai vû des gens de qualité, qu'on prenoit pour des Baladins, parce qu'ils s'étoient trop piquez de bien danser : Ce qu'on appelle bien *faire des armes*, met encore le corps dans une situation plus solide et plus agréable : et l'adresse dans les moindres choses plaît toûjours : Je ne voudrois pourtant pas me camper en Maître d'escrime, et lors qu'on sait quoi que ce puisse être, en perfection, je trouve qu'un peu de negligence y sied

bien. Cette grande adresse à toute sorte d'exercices, quand on n'a rien de meilleur, n'empêche pas qu'on ne puisse être un grand sot. J'ai connu une Dame tres-belle et de tres bon esprit, veuve d'un des plus adroits et des plus qualifiez de la vieille Cour, et comme il s'étoit acquis beaucoup de reputation, tant par son adresse, que parce qu'il étoit bien fait, et fort galant à sa mode, je la mettois souvent sur ce chapitre, où elle me disoit sincerement, tout ce qu'elle en avoit observé. Je n'y trouvois rien qui me plût, et même elle me fit voir plusieurs lettres, qu'elle en avoit reçûës durant sa recherche. Ces lettres n'étoient pas d'une écriture ordinaire, et au lieu d'encre, ce n'étoit que de la mignature d'or et d'azur, avec des guirlandes de myrtes et de roses ; des cœurs percez de traits et de petits Amours ; tout cela peint curieusement par les meilleurs Ouvriers. Mais pour les paroles je ne crois pas que jamais L.M.D.M.[1] ait rien dit de plus impertinent. J'avois de la peine à m'empêcher de rire, « et sans mentir, *lui dis-je*, Madame, vous eussiez été bien difficile à prendre, si tant de belles choses ne vous eussent gagnée. » — « Mon Dieu ! *me repondit-elle*, j'étois si jeune, qu'il n'étoit pas mal-aisé de m'en faire accroire ; et puis la plûpart des Dames l'admiroient dans les Bals, dans les Balets, et dans les Carrouzels[2]. »

Je remarque de plus, que le jeu produit de bons effets, quand on s'y conduit en habile-homme et de bonne grace : c'est par-là qu'on peut avoir de l'accés partout où l'on joüe, et les Princes s'ennuïroient souvent, à moins que de s'y divertir.

Le feu Roi se partageoit entre la Chasse et le Jeu : Le Cardinal de Richelieu, qui s'étoit dévoüé aux Affaires d'Etat, se delassoit à la Prime ; et le Cardinal Mazarin passoit peu de jours sans joüer : Encore nôtre grand Prince, qui peut choisir de tous les plaisirs de la vie, ne

laisse pas de se plaire à cette occupation, et la Reine, sa mere, ne faisoit plus que joüer ou prier Dieu.

Quelque mérite que l'on puisse avoir, il seroit bien difficile d'acquerir une haute reputation sans voir le grand monde, et le Jeu en ouvre aisément les entrées : C'est même un moïen fort assûré d'être souvent de bonne compagnie sans rien dire, et surtout quand on s'y prend en galant-homme. Mais pour l'ordinaire, les Joüeurs sont capricieux et bizarres : celui-ci se plaint qu il a toûjours perdu depuis qu'on le félicita d'un tout[1] ; et cet autre se donne au diable, s'il a gagné une seule fois, du moment que le Marquis de Gordes[2] le tira en particulier, et le pressa tant de lui prêter vingt loüis, qu'il ne s'en put dispenser. Il y en a de si visionnaires, qu'ils ne veulent pas qu'on se mette sur leur main[3], parce qu'ils sont persuadez d'une longue experience, que cela leur porte malheur. La plûpart aussi ne souffrent qu'avec beaucoup d'inquiétude et de chagrin, qu'on se tienne de leur côté, si les signes sont tant soit peu à craindre. Ces soupçons ne sont pas toûjours mal fondez, et principalement parmi quelques gens de la Cour, car on en voit qui servent leurs amis d'office, je veux dire sans y être interessez, que par les droits de l'amitié[4]. Si ce n'est peutêtre qu'ils s'attendent bien, que ceux qu'ils obligent si genereusement, ne manqueront pas de reconnoissance à la premiere occasion.

Il faut joüer le plus qu'on peut en honnête-homme, et se resoudre à perdre comme à gagner, sans que l'un ni l'autre se connoisse au visage ni à la façon de procéder : Il est vrai que les passions violentes, comme l'Amour et l'Ambition, font d'étranges ravages dans le cœur et dans l'esprit, et la fureur du jeu est encore plus à craindre[5]. J'ai vû de ces gens fort ambitieux, et de ces autres fort amoureux, qui s'absentoient long-temps de la Cour et des Dames, parce qu'ils étoient si enfoncez dans le Jeu,

qu'ils n'en pouvoient sortir. Ce sont des emportemens forcenez, et rien ne peut tant démonter les plus moderez et les plus sages : même il arrive aisément qu'on s'y conduit mal sans être emporté. Combien de gens ai-je vû, qui par une maniere de joüer trop exacte avec les Dames, dont ils étoient sensiblement touchez, perdoient en un moment tout ce qu'ils s'étoient acquis par de longs soins : car il sied quelquefois tres-mal de conserver ses droits ; et tout ce qui choque la bienseance et les agrémens, nuit à l'amour : de sorte que joüant toûjours en honnête-homme, on gagne quelquefois plus en perdant, qu'on ne perd.

Du reste je serois d'avis de ne joüer jamais que par divertissement, contre les personnes que nous aimons, et dont nous voulons conserver l'amitié : car quelque mine que nous fassions, il nous reste toûjours je ne sai quoi sur le cœur, contre ceux qui nous ont ruinez. Je craindrois même de joüer petit jeu aux Echets avec un grand Prince, si je n'étois bien resolu de me laisser perdre : mais comme ce jeu est piquant, qui me pourroit assurer que je le voulusse toûjours, et que je ne fusse à quelque heure aussi imprudent que ce favori du Roi de Maroc ? Ce favori joüoit souvent aux Echets contre son Maître, et joüoit fort bien pour un singe ; car les Rois de ce païs n'y regardent pas de si prés. Il est donc vrai, que l'Histoire d'Afrique rapporte, et même un Auteur grave le confirme, qu'un jour ce Favori aïant donné échet et mat au Roi, et le regardant fixement entre les deux yeux, ce Prince qui l'aimoit tendrement, fut neanmoins si piqué, qu'il ne se put tenir de lui donner de la Dame sur le front, et de le blesser bien fort. Cela devoit bien corriger ce Favori, le plus avisé Courtisan de Maroc : Cependant le Prince et le Favori s'étant remis au jeu comme si de rien n'eût été, le Favori lui donna pour la seconde fois échet et mat. Les plus habiles Politiques de la Cour croïoient que ce fût une disgrace à

n'en plus revenir, et de vrai les Courtisans commençoient à ne le plus regarder si flateusement, et sa fortune étoit perduë, si devant que de donner l'échet il ne se fût avisé de prendre la boëte aux échets, de[1] s'en faire un habillement de tête. Cela plut au Prince,et l'appaisa, car rien n'adoucit tant la colere des Princes Mores, qu'une action ingenieuse et galante[2].

Je trouve encore un talent plus rare et plus à souhaiter, que tout ce que je viens de dire : C'est l'excellente raillerie, qui me paroît bien difficile et bien rare. Tant de qualitez sont necessaires pour s'y prendre agreablement, que c'est un hazard que d'en voir une, qui plaise à toute sorte de jour. D'ailleurs comme les mauvais artisans font grand tort aux métiers, dont ils se mêlent, les faux plaisans l'ont mise en un tel décri, que la plûpart du monde ne la craint pas moins, que les injures. Cet inconvenient se rencontre dans les choses qu'on aime et qu'on estime le plus. Et peut-on s'imaginer rien de plus beau que les actions d'Hercule, de Thesée, et des anciens Heros, qui n'alloient partout qu'à dessein d'exterminer les Tyrans ? Je serois encore bien content d'Alexandre, s'il avoit pratiqué ce qu'il disoit, *qu'il ne couroit le monde, que pour en chasser la barbarie, et le rendre plus heureux*[3]. Mais Bajazet et cet autre qui l'enchaîna[4], ne font pas aimer les Conquerans ni leurs conquêtes : Que si nous considerons des choses d'une autre nature, et des occupations plus tranquilles, les excellens vers n'ont point de prix ; et ç'ont été les grands Poëtes, qui nous ont le plus donné d'agreables leçons ; cependant parce qu'on en voit quelques-uns d'une conduite peu reglée, on les soupçonne aisément d'imprudence, et même de folie. Aussi Platon les bannissoit tous de sa Republique, à cause, *dit-on*[5], que la Comedie n'avoit épargné ni Phocion, ni Socrate. Il me semble que pour un si savant Homme, et d'une vertu si peu commune, il y avoit

bien de l'ignorance et de l'injustice en ce jugement, si ce n'est peutêtre qu'il se plût à ces inventions surprenantes, pour faire admirer son esprit. Je le croirois bien, parce qu'il ne vouloit pas non plus que l'on fût éloquent, et qu'il ne s'est en rien negligé, pour l'être en parlant contre l'Eloquence[1]. Qui voudroit retrancher du commerce des hommes, tout ce qui peut nuire par un mauvais usage, la vie en deviendroit bien seche et bien nuë, et même je ne sai si l'on pourroit vivre.

Il ne faut donc pas condamner les choses, quoique la pratique en soit mal-aisée ; il vaut beaucoup mieux les perfectionner et les rendre commodes, comme la raillerie et les enjoûmens, qui ne sont pas moins necessaires pour vivre, dit un grand Philosophe[2], que le boire et le manger. Plus les hommes sont occupez à de grandes choses, plus ils doivent penser à se divertir. L'esprit le plus inépuisable tarit à la continuë ; il a besoin de relâche et de repos : Quand il est toûjours si tendu, il s'enfonce en soi-même; il devient sombre et chagrin; il s'use en usant le corps, et la plus parfaite santé n'est pas de longue durée. La table la mieux servie, où l'on n'ose rire ni parler, ne fait pas souhaiter d'y être souvent. Il est vrai que je n'en ai point vû de si triste, où l'on ne pût dire quelque chose d'agreable pour réjoüir les plus serieux, ou pour s'égaïer soi-même. Quand on donne des Collations aux Dames, la plûpart s'imaginent que tout consiste dans la bonne chere ; et je vois que les Dames qui s'y plaisent le plus, en sont bien-tôt lasses, si rien que cela ne leur donne du plaisir. Il réüssit bien, ce me semble, en ces occasions d'assortir des personnes, qui se plaisent d'être ensemble, surtout quand elles ne se rencontrent pas aisément.

Il faut mêler des hommes avec les femmes, car lors qu'elles sont seules, rien ne les anime, et les plus habiles m'en ont assuré. Un esprit agreable et de bonne compagnie

met toute l'assemblée en gaïeté ; Mais je ne choisirois pas de ces Plaisans du commun, comme étoient *Bois-robert, Marigny,* ou *Sarasin*[1] : Ce sont des rôles mille fois rejoüez, qu'il faloit rebuter dés la premiere fois qu'on les joüa. Ceux qui les aiment, devroient en avoir honte : ne vaut-il pas mieux s'ennuïer en honnête-homme, que de se divertir comme un sot ? parce qu'il arrive toûjours qu'en s'y plaisant on se conforme à l'être, et je m'en voudrois desaccoûtumer : Il faut exceller dans les choses qui ne paroissent que pour donner du plaisir, ou ne s'en pas mêler. Je remarque aussi qu'encore qu'on s'y prenne comme on doit, s'il arrive qu'elles ne plaisent pas, on a pourtant sujet d'en rougir : car c'est principalement en cela qu'il sied mal d'être mal-heureux.

Une plaisanterie étudiée ou mal prise a ce qu'elle merite, quand on la rejette, ou qu'on s'en moque : Il faut qu'elle soit naturelle et propre au sujet ; qu'elle soit noble, honnête et galante, et je ne trouve rien de plus agreable, que de railler de la sorte. On loüe, on blâme, on avertit, et quelquefois on fait tout ce qu'on veut d'une maniere enjoüée ; et qui s'y prendroit serieusement, seroit rebutté. Beaucoup de gens se sont avancez par cette voïe, et beaucoup d'autres se sont tirez de fort mauvais pas, qui n'eussent rien gagné par des soupirs et des plaintes. Je suis même persuadé, que de tant de qualitez qu'on estime, il n'y en a pas une seule, qui puisse plus servir à se faire aimer, que l'excellente raillerie[2]. Et si les plus grands Seigneurs ne veulent que rire, ils ne sont pas bien aises qu'on leur parle d'un ton serieux. C'est une espece de jeu, que la plaisanterie : et quand on joüe avec les Maîtres du monde, on ne laisse pas de bien joüer. Tout ce qu'on leur dit, est d'autant mieux reçu, qu'il y a plus d'esprit et d'adresse : Je parle de ceux à qui la grandeur est naturelle. Car la plûpart des autres que la fortune

met en vûë, s'imaginent volontiers qu'on les méprise, ou qu'on leur porte envie, et qu'on tâche à les abaisser. Cesar ne faisoit que rire des bons Mots, et des plus piquans qui l'interessoient, et même des Satires qu'on écrivoit contre lui : Henri le Grand trouvoit bon tout ce qu'on lui disoit de facetieux ; et le feu Roi qui se plaisoit assez à dire de bons Mots, aimoit encore mieux que l'on se defendît agreablement. Mais ce premier Duc d'Epernon et le Cardinal de Richelieu, qui ne railloient que d'une maniére imperieuse, et même avec chagrin, ne pouvoient souffrir la plus douce et la plus obligeante plaisanterie, parce qu'ils se persuadoient, que c'eût été perdre le respect, que de ne pas trembler en leur presence. C'est un moïen tres assuré pour se rendre haïssable : Ceux même qui sont si tendus et si graves, me semblent mal tournez pour être d'un aimable commerce. On n'a pas de peine à s'éloigner de sa route, de peur de les rencontrer. Et quand les Maîtres du monde les sentent faits de la sorte, ils ne les appellent pas dans leurs plaisirs ; et je remarque d'ailleurs que les Dames n'en sont pas charmées. Si bien que ces gens-là ne sont presque de rien, si ce n'est peut-être quelques-uns pour la Guerre ou pour les affaires d'Etat. Encore voit-on qu'ils ne se font pas aimer, quoiqu'ils se rendent necessaires, comme le Marêchal de Biron[1], qui ne railloit ni bien ni mal, et ne savoit que gronder et tirer l'épée : aussi ne fut-il pas aimé de son Maître, ni des Maîtresses de ce Prince ; et le Cardinal de Richelieu fut toûjours l'aversion du sien, et plus encore de ces deux grandes Reines de son temps. Mais ce Mecenas, comme un fort honnête homme et d'une humeur agréable, avoit toute la faveur d'Auguste, et cet autre qui gagnoit les batailles, l'avoit si peu gagné, que ce Prince déliberoit quelquefois s'il valoit mieux s'en servir toûjours, que de le faire mourir[2].

C'est donc un avantage qu'on doit bien souhaiter, que

d'être d'un aimable commerce, et je trouve que pour réüssir on ne sauroit trop penetrer en quel état sont les gens qu'on entretient. Celui qui vient d'apprendre un heureux succés, rit déjà dans son cœur, avant que personne lui parle ; et cet autre qu'on a surpris d'une fâcheuse nouvelle, ne trouve que de méchans bouffons, et de froides plaisanteries. Du reste, l'excellente raillerie, comme j'ai dit, est fort difficile, et tres peu d'esprits sont faits à dire de bons mots. Mais il faut observer, que cela n'est pas absolument necessaire pour être d'une conversation delicieuse. C'est assez qu'un galant homme, et qu'une Dame du monde sachent bien prendre tout ce qu'on leur dit. Je remarque même, je ne sai quel enjoument de si bonne grace, qu'il ne me plaît pas moins que la plus ingenieuse plaisanterie, et je connois des personnes, qui ne disent que fort rarement de ces choses qu'on admire, et qu'on souhaite pourtant dans les meilleurs Entretiens. Leur humeur douce et complaisante, un grand fonds de merite avec la delicatesse de leur esprit les rendent partout de bonne compagnie : Aussi je conseille aux honnêtes gens du monde, et principalement aux Dames de bon air, de songer plus à plaire qu'à faire rire, parce que beaucoup de choses font rire, qu'on n'aime point, mais tout ce qui plaît, se fait aimer. Il semble même qu'on ne se doive étudier à faire rire, que pour se rendre agreable : Cela neanmoins n'est pas universellement vrai. Car on peut observer plusieurs sortes d'agrémens. Il y en a de sombres, de tristes, de serieux, de severes, de brillans, de doux, d'enjoüez, de majestueux, et d'autant d'especes qu'on se peut imaginer de voïes pour s'insinuer dans le cœur et dans l'esprit[1]. Il seroit à desirer de les avoir tous, et d'ailleurs comme j'ai dit, on a besoin de ceux qui réjoüissent, parce que la joïe est necessaire à la vie.

Il ne sera pas mal à propos d'avertir en cet endroit, que

la moquerie, comme on la prend dans le monde, n'est propre qu'à s'attirer des ennemis, et que rien ne choque tant les personnes sensibles, que de s'en moquer, et de les tourner en ridicules. La médisance les desoblige beaucoup moins, parce que la mocquerie est une marque d'un si grand mépris, qu'on la met au nombre des plus fâcheux outrages, mais la médisance ne vient d'ordinaire, que de haine ou d'envie, et le merite le plus exquis n'en est pas exemt : Neanmoins j'observe une espece de mocquerie, que j'aime d'inclination, à cause qu'elle est douce et caressante, et qu'elle ne tend qu'à plaire, et même aux personnes qu'elle attaque. Aussi n'en use-t-on qu'avec les gens qu'on aime, ou du moins qu'on est bien aise de pratiquer, et je vois que les esprits de bon goût prennent toûjours à bon augure, que les personnes qui leur sont cheres, les traitent de la sorte. Je remarque d'ailleurs, qu'une moquerie douce et piquante est un bon moïen pour corriger un ami qui s'abuse, et j'en ai vû des effets surprenans. C'est que l'on sent une cruelle aversion à passer pour un ridicule ; et de vrai, quand on l'est une fois devenu, il n'est pas aisé d'en revenir. Il y a des gens qui ne plaisent que lors qu'on les pique, et qu'on les met en jeu. Je ne voudrois pourtant pas leur rien dire de bien choquant, car dés qu'on se fâche, la plaisanterie n'est plus agreable, à moins que ce ne soit une colere de theatre, et qu'on n'en revienne incontinent. Quand on ménage ces sortes de gens par quelque loüange douteuse et suspecte, qui les tienne en suspens, leur mine, leurs façons les rendent de bonne compagnie.

Mais à quoi bon, dira quelqu'un, de se mettre tant de choses dans la tête, est-ce un moien bien assuré pour s'établir solidement ? Celui qui regarde avec indifference le vrai honneur, et le plaisir d'être souhaité, et bien receu partout, auroit quelque raison de le dire. En effet, la

plûpart de ceux qui sont parvenus au plus haut degré de fortune, n'avoient pas le plus de merite ; ce qu'on leur trouvoit de plus particulier, c'étoit d'être actifs et vigilans, et de ne s'attacher qu'aux personnes qui les pouvoient élever. Quand on les rebuttoit, ils n'en paroissoient pas moins hardis ; dés le lendemain ils se presentoient d'une mine riante et tranquille, comme s'ils eussent voulu rendre graces des affronts qu'on leur avoit faits. Un honnête homme qui s'y resoudroit, s'en acquiteroit mieux que ces gens-là : mais un bon cœur ne souffre pas aisément d'être maltraité : c'est bien tout ce que peut un honnête homme, fort passionné, que de supporter les revers d'une Dame bizarre et capricieuse [1]. Au reste pour ce qui regarde la fortune, les conjonctures font presque tout ; et le Cardinal de Richelieu pouvoit mourir Evêque de Luçon, et Cromwel simple Capitaine d'Infanterie.

On a grand besoin d'adresse et de prudence pour se conduire toûjours en habile homme ; car il se presente quelquefois tant d'égards, et les choses sont si douteuses, qu'on ne sait à quoi se déterminer. Je croirois, en pareille rencontre, que ce ne seroit pas manquer de sens ni d'esprit, que de s'en remettre à la fortune, et qu'elle est souvent plus habile, que toute la prudence humaine. Puis, ce grand soin de balancer tant d'interêts, et d'observer tant de vües dans toutes leurs circonstances, donne ordinairement plus de peine, que les fautes qu'on fait, en n'y regardant pas de si prés.

Un grand Politique me disoit que Cesar n'avoit jamais fait de faute. Cesar en a fait aussi bien que Salomon, qui se vantoit d'être si sage : Les plus habiles n'en sont pas exemts ; car nôtre but doit être le bonheur de cette vie, et de celle que nous esperons. Mais a-t-on vû quelqu'un, qu'on puisse loüer d'avoir tiré la quintessence de sa condition, pour être heureux, et d'avoir toûjours pris le

meilleur parti ? J'entens le meilleur, selon le bon sens, et non pas celui que la fortune favorise ; car les plus avisez ne sont pas quelquefois les plus heureux : La bonne conduite consiste encore bien fort a suivre les voïes qui nous sont les plus propres. Il faut pour cela s'examiner de tous côtez, et se ressouvenir, que ce ne sont pas des choses de même nature, qui peuvent rendre toute sorte de gens heureux. Quelques personnes de ma connoissance passent leur vie à joüer des rôlles qui leur déplaisent, et c'est une simplicité bien grande, à moins que de ne pouvoir faire autrement.

NOTICES
ET
NOTES

NOTICES, NOTES ET VARIANTES

Les Avantures de Renaud et d'Armide.

NOTICE.

Les — Avantures — De Renaud — Et d'Armide — par M. L. C. D. M. — A Paris — chez Claude Barbin, au Palais — Sur le Second Perron de la Sainte-Chapelle — MDCLXXVIII — Avec Privilege du Roy.

Extrait du Privilège. Lettres patentes du 12 août 1677, signées Lenormant ; octroyées à Cl. Barbin. Enregistrement à la Communauté des libraires et imprimeurs, 4 octobre 1677. Achevé d'imprimer, 4 octobre 1677. — Un vol. in-16°. *Avis au Lecteur*, non paginé. — *Les Avantures*, etc. pages 1-197.

(Exemplaire de la Bibliothèque Nationale, Y^2 15277.)

Un catalogue de la Librairie J. Meynial (Boulevard Haussmann) déclare un exemplaire in-12° des *Avantures* (etc.) par : « M. le Chevalier de Méré », Barbin, 1678, « avec Privilege du Roy ». — Le Privilège manque. La signature en toutes lettres fait de cet exemplaire une rareté à part[1].

Voici nos raisons de reconnaître, sous les initiales anonymes du titre, Le Chevalier De Méré.

1° *Discours de l'Esprit* : « ...Virgile a pris quelques vers d'Homère, pour les mieux tourner, et le Tasse à mesme dessein en a traduit de l'un et de l'autre. » — *Avis au Lecteur* : « ...deux ou trois vers, comme Virgile en a pris d'Homère, et le Tasse d'Homère et de Virgile. » —

1. M. Meynial m'a permis ces vérifications : je le remercie de son obligeance et je ne pouvais lui demander plus.

2° *Discours des Agrémens* : « Cette belle Princesse que vous sçavez, qui cherche le plus brave des ennemis pour le tuer, le rencontre seul endormy, et comme elle s'en approche à dessein de s'en défaire, elle trouve en luy tant de grace qu'elle en devient amoureuse, et l'amour *luy retient le bras ;* mais ne pouvant si-tost changer de resolution, elle delibere si *elle doit employer de grands coups pour ne le pas faire languir, ou de legeres blessures pour le traiter moins rudement.* » Dans l'épisode (d'ailleurs raconté par un vieillard, et non mis en scène) de la *Jérusalem,* cette hésitation d'Armide ne se trouve pas. L'Amour surprend et envahit. Méré dépossède le Tasse, et le remplace. Sa « variante » est une critique. Ce n'est pas le Tasse qu'il cite, à qui il nous renvoie ; c'est le texte des *Avantures* qu'il reprend, ou qu'il esquisse : « Estant venue à lui elle s'arrête ; et le considérant à loisir pour goûter plus longtemps la douceur de la vengeance, elle sent sur ses yeux fermés, et sur son visage couvert de poudre, une secrète puissance qui *lui retient le bras,* et la met en suspens *si elle doit employer de grands coups pour le faire* moins *languir, ou de legeres blessures pour le traiter* plus doucement. » 3° Au début des *Conversations,* IV, on lit : « On marche sur le gazon comme dans une prairie où l'herbe ne commence qu'à poindre. » La phrase reparaît dans les *Avantures.*

Indices concordants : *Les Conversations* (IV, à la fin) critiquent, les *Agrémens* louent, l'attitude et le procédé d'Armide dans le camp des chrétiens. *Les Avantures* semblent obéir plus à l'opinion de 1676 qu'à celle de 1668, sans toutefois négliger de « naturaliser » le poème. — Les *Agrémens* désapprouvent les jeux de mots d'Armide, son pédantisme, la violence forcenée de son désespoir, les excuses et les étranges pardons de Renaud, enfin ces explications, raisonneuses et savantes, de deux amants qui se séparent. *Les Avantures* suppriment tout ce dialogue ingénieusement passionné, suppriment le monologue, désespéré et furieux, d'Armide. — Enfin, la *Lettre CXXIV,* à la Maréchale *** (de Clérambault), conte l'apparition d'Armide aux yeux du solitaire et mélancolique Chevalier : d'une Armide spiritualisée : et l'on verra comment *les Avantures* « épurent » l'héroïne du Tasse de sa païenne ou orientale amoralité. La description du Palais et des Jardins où l'enchanteresse guide Méré est comme le résumé, ou le canevas, de celle que développent — loin du Tasse — *les Avantures.* L'une et l'autre offrent des traits communs, qui ne proviennent pas de la *Jérusalem :* « Elle trouve partout, dit la Lettre, le Printemps et l'Automne. » Et le roman : « On y voyoit dans une même saison tout ce que le Printemps et l'Automne peuvent produire de plus rare. »

La Lettre compare la « chaise volante » d'Armide à la « calèche de Mademoiselle », c'est-à-dire de Louise d'Orléans, dont la Maréchale est la Gouvernante. Elle se termine par ces mots, qui en désignent le lieu d'envoi : « Du Palais d'Armide. »

Le reste est affaire d'impression personnelle. Toute une partie de l'opuscule — le séjour et les amours dans le château magique — met en scène des manèges timides et entreprenants, gourmés et scabreux, inquiets et hardis, — des manœuvres félines ou pigeonnières ; met en œuvre une psychologie de séduction réticente et quasi hypocrite, de sensualisme cérémonieux. Tout cela, très étranger à l'esprit et aux stances du Tasse, s'accommode au contraire à cet art de laisser ou de faire lentement mûrir les fruits de la plante capiteuse dont les fleurs distillent un « poison secret », savouré goutte à goutte, à cet Art d'aimer et de se faire aimer, que débitent, en conseils menus, en recettes doucereuses, *les Conversations* et les *Agrémens*. Embellies à l'usage des convenances — et des inconvenances — mondaines, ces théories, dans les *Propos*, s'exposent plus crûment : ces passions, dans les *Lettres*, semblent plus librement exprimées.

Les *Avantures* sont-elles l'œuvre d'un vieillard de soixante et onze ans? Ou Méré, après les *Discours*, ne s'est-il pas avisé de publier, discrètement, un essai de jeunesse, un échantillon du « genre » auquel, peut-être, il gardait cet « attachement de pensée » qu'au bout de longues années on conserve — ou on retrouve — pour le premier amour loin évanoui? Ce récit, qui affadit l'épopée italienne aux grâces paisibles, aux aimables langueurs, d'une idylle héroïque, d'une pastorale *astréenne*, n'est-il pas — en son fonds, sans doute remanié — le contemporain de ces « productions » dont parle l'abbé Nadal dans la *Préface* des *Œuvres Posthumes*, et que nous avons proposé de reconnaître dans les histoires érotiques ou désinvoltes qui se présentent à nous sous la forme épistolaire? On jugera si les *Avantures* ne laissent pas soupçonner, en outre, par certaines gaucheries négligentes ou novices du style, par « je ne sais quoi » de « crépi » ou de « maçonné », les défauts tâtonnants ou disparates d'une œuvre de jeunesse.

En fin d'analyse, il semble bien que le petit roman fut composé avant même *les Conversations*, et que le vrai sujet en est cette peinture, qui ne doit rien au Tasse, d'un mutuel amour qui hésite, s'étonne, et s'émerveille, à rompre lentement l'obstacle d'une mutuelle défiance. Les épisodes découpés çà et là dans le poème font songer à ces fragments de rocaille qui soutiennent et encadrent le médaillon central. Alors on peut imaginer une confidence : et les malentendus passionnés, et la haine amoureuse, de M^me^ de la Bazinière et du Chevalier de Méré, se représentent à la pensée.

NOTES.

AU LECTEUR.

Page 7.

1. *Jérusalem délivrée*, Chant II.

2. *Ib.* Chant III (Tancrède reconnaît Clorinde) et Chant XII (Histoire de Clorinde, et sa mort, de la main de Tancrède).

3. La *Lettre XXXIV* à la Duchesse de Lesdiguières consiste surtout en une traduction libre de quelques épisodes du *Satyricon* de Pétrone, dont le plus long et le plus célèbre, le conte de la *Matrone d'Ephèse*, se rencontre déjà — avec un certain nombre de « variantes » — dans le Recueil de *Lettres* de M. de Plassac (1648). (La traduction attribuée à Saint-Evremont n'a aucun rapport ; ni une autre, que donnent aussi quelques éditions des « Œuvres meslées ».) — La *Lettre XXXIX* traduit une lettre du grec.)

Page 8.

1. Guillaume du Vair, le garde des sceaux de Louis XIII, avait traduit, de Cicéron, le *Pro Milone ;* d'Eschine et de Démosthène les *Harangues* contre et pour Ctésiphon. — On a vu *(Disc. de l'Esprit)* que Méré n'aime pas son éloquence à la vieille mode. — Annonce-t-il ici, en les souhaitant, les traductions que Goibaud du Bois, le précepteur du jeune duc de Guise, devait donner, de Cicéron? (Les *Offices*, 1691 ; l'*Amitié*, la *Vieillesse*, et les *Paradoxes*, 1691).

2. La théorie de Méré n'a rien de singulier. La dignité éminente du traducteur habile est affirmée par La Bruyère, quand il dit : « On lit Amyot et Coeffeteau : lequel lit-on de leurs contemporains? » L'égalité, — ou la supériorité — lui est assurée, en comparaison de l'auteur qu'il imite ou traduit, par Etienne Pasquier (*Recherches de la France*, Liv. VII, ch. 9), selon le talent qu'il apporte à faire valoir la langue qu'il parle. Les « belles infidèles » de Perrot d'Ablancourt furent les victimes d'un « bon mot » de Ménage, plutôt que coupables d'extraordinaire liberté. Sorbière, fidèle disciple de Gassendi, traduisant, cinq ans après la mort du Maître, son *Syntagma*, avertit le lecteur : « J'ay creu... que je ne devois pas faire difficulté d'adjouster quelques mots au texte, ny de m'estendre quelques fois au delà des paroles de l'Autheur, en suivant toujours sa pensée. »

(*Lettres et Discours*, 1660.) Cela dit, Méré tient à son principe. V. *Lettres XXXIV*, à Mme de Lesdiguières (avant 1656), envoyant la *Matrone d'Ephèse*; *CXXI*, à M. de Luns (vers 1674 ou plus tard) ; et les *Propos :* « Quand vous trouverez quelque chose d'agréable au bout de la plume, quoy qu'il ne soit pas dans l'Autheur, il faut le mettre. » (R. H. L. avril-juin 1922, p. 217.)

LES AVANTURES.

Page 9.

1. *Jérusalem*, Ch. IV. Dans le poème, Hidraot (*Idraote*) est un magicien, qui gouverne Damas ; sa nièce et élève, Armide, n'est ni reine ni princesse.

2. Nous avons consulté tout ce que nous ignorions le plus : des Ibn-al-Khatib, des Aboul-Farraj (sous le déguisement plus accueillant d'Aboulfarrajius, grâce à la traduction latine d'un Anglais lui-même déguisé sous le nom de Pocockius). Nous avons espéré dans les notes des traducteurs français du Tasse ; mais les uns, tels que le Prince Lebrun et le Dr Taunay, n'en donnent aucune ; les autres, Baudoin, Mazuy, renvoient aux historiens arabes comme à de vieilles connaissances qu'il est inutile de présenter; et c'est pour contrôler la partie historique de l'œuvre, non pour y retrouver les sources de la partie romanesque, l'origine des personnages légendaires. Le professeur Salvatore Multineddu (*Le Fonti della Gerusalemme liberata*, Turin, C. Clausen, 1895) ne cite d'auteur oriental que Guillaume de Tyr, l'archevêque d'origine française qui raconta les événements de 1095 à 1184 dans sa *Belli sacri Historia* (publiée seulement en 1549, quatre siècles après sa mort) et qui, bien entendu, ne connaît pas Armide, même pour la convertir et la marier à l'église avec Renaud.

Page 10.

1. La forêt enchantée est un épisode du Ch. XIII.

2. Hidraot est devenu « parfaitement honnête homme ». Cf. *Lettre XXII*, à Costar (avant 1660 ; vers 1641?) : « Je trouve d'ailleurs qu'il (Virgile) ne devoit pas faire tuer l'aimable Camille ; elle estoit fière et sévère ; et si elle eût eu quelque aventure galante on en remercîroit le Poète, comme on le quitteroit de bon cœur des amours d'Enée et de Lavinie. En effet n'estes-vous pas de mon avis, que cette vaillante Camille meurt fort mal à propos, et que sa fin précipitée, quoy que la peinture en soit admirable, met en chagrin contre le Poète? » etc. Enée, malhonnête homme ; le « petit Jule avec cette autre marmaille à cheval. » Ce que fait Chimène n'est pas « contre

la nature », mais « contre la bienséance. » (R. H. L. janv.-mars 1923, p. 89.)

Page 11.

1. Ed. 1678 : *qu'elle.*

Page 16.

1. Le Tasse dit ensuite : « (Les pleurs de la jeune fille produisent un effet pareil au feu sacré qui brûle les poitrines.) O miracle d'amour, que de ces larmes humides Amour en tire des estincelles qui bruslent les cœurs dans l'eau! » (Trad. Baudoin, 1626.) Or ces deux vers sont critiqués dans les *O. P.* (Disc. III) et... supprimés ici.

Page 18.

1. Ce détail est transposé du Ch. V.

Page 19.

1. Dudon (Hugon, dans Baudoin et Vigenère), capitaine des aventuriers, est tué par Argant au Ch. III.

2. Les propositions d'Eustache, la mort de Gernand, et ce qui s'ensuit : Ch. V.

Page 26.

1. L'invention va se mêler, ou se substituer, aux circonstances et aux évènements que le Tasse fait connaître par le récit de Guillaume, fils du roi des Bretons (Ch. X). L'intention — ici et partout — est visible, de réduire la part du « merveilleux », de remédier aux invraisemblances, de satisfaire aux délicatesses de l'honnêteté et de la bienséance.

Page 28.

1. Le *sorbet* est une « composition faite avec de l'eau, des raisins et du sirop de limons. » (Le P. Dan, *Histoire de la Barbarie et de ses Corsaires*, 1649, p. 282.) Le sens premier est : *boisson ;* de l'arabe *scharab* ou *schorb ;* en portugais, *sorbete* (Littré).

2. *Téorbe*, ou *théorbe*, a prévalu. Méré dit toujours *tuorbe*. (*Lettres XXXIII*, vers 1643-1644 ; et *CXXIV*, *cit.*, vers 1676.)

Page 31.

1. Ici, on passe au Ch. XIV, et à l'aventure qu'un vieillard raconte à Ubalde et au Chevalier Danois, partis à la recherche de Renaud.

Page 34.

1. Dès lors, et pour longtemps, l'auteur quitte son modèle. Or, croyons-nous, il a voulu enfermer, dans l'enveloppe des traductions

ou des paraphrases, la pièce de prix et de prédilection ; — la perle du Chevalier dans l'écrin de Ferrare.

Page 44.

1. Brusque retour au Ch. V, pour un instant ; de là, au Ch. X, à la fin (Pierre l'Ermite), puis au Ch. XIV (Ubalde et le Danois) et aussitôt, au Ch. XVI.

Page 46.

1. Par ce double évanouissement, Méré exclut ce qu'il a critiqué dans les *Agrémens :* l'excès d'esprit tour à tour et de désespoir ou de fureur, chez Armide, et la malhonnêteté de Renaud.

Page 49.

1. Ch. XVII.

Page 50.

1. *Sic.*

Page 53.

1. Tout ce qui suit résume ou rassemble des fragments des Chants XVIII-XX, jusqu'à la rencontre des amants ennemis.

Page 54.

1. Ch. XX.

Page 57.

1. La maison d'Este. Pierre l'Ermite prédit sa gloire (Ch. X) ; et la généalogie des Princes d'Este, depuis l'empereur Caius (Caligula) jusqu'au duc de Ferrare Alphonse II, est figurée sur le bouclier de Renaud (Ch. XVII).

2. V. plus haut, page 8, note 2. — Peut-on rattacher à la lecture d'auteurs arabes, qui prépare *les Avantures*, ce passage de la *Lettre LXIV*, adressée à la Maréchale de ***? « ... Je fus l'autre jour bien plus extravagant avec cette Dame que la Cour regarde comme un modèle d'agrément et de bienséance. Je lui dis des Vers Arabes, dont le sens et les rimes lui plurent tant, qu'elle voulut bien les apprendre par cœur. »

3. La *Jérusalem* a été traduite en prose française par Blaise de Vigenère en 1595 (autres éditions : 1599, 1610), avec dédicace à M^lle^ de Guise, Louise de Lorraine, fille du Balafré, épouse en 1605 de François de Bourbon-Conti (V. Malherbe et Tallemant) ; — et en 1626 par Jean Baudoin, de l'Académie Française, avec dédicace

au Duc de Chevreuse ; une deuxième édition, « corrigée » et « augmentée », date de 1648. — Méré ne se rencontre avec Baudoin que par exception. Tous deux traduisent : « e mosse ad un sorriso » Ch. V, st. 12, v. 4) par : « Il ne put s'empêcher de sourire » ; — « i gradi primi » (Ib. st. 14, v. 1) par : « les premières charges » ; le voisinage des deux ressemblances est le seul indice d'un possible emprunt. Plus remarquable, l'analogie des traductions : « un petit bateau qui ne pouvoit porter qu'un homme » (Méré), et : « le bateau ne pouvoit passer plus d'une personne à la fois » (Baudoin), alors que le Tasse disait seulement : « *mal capace era la barca* » : « la barque était fort étroite », ou « offrait peu de place ». Or Baudoin, ici, s'accorde mot pour mot avec Vigenère. Au reste nous avons constaté que Méré — s'il a lu Vigenère — n'est vraiment pas son débiteur. (Vigenère, *La Ierusalem de Torquato Tasso traduicte*, Paris, Abel l'Angelier, 1595. Privilège du 25 mars.)

Poésies.

NOTES.

Page 61.

1. *Nouveau Choix de pièces de Poésies*, La Haye. Hy. van Bulderen, 2 vol. 1715. — L'admirable *Bibliographie des Recueils périodiques du XVII^e siècle*, de M. F. Lachèvre, n'a rencontré aucune pièce de vers signée de Méré, ou qui lui soit attribuée.

Œuvres Posthumes.

NOTICE.

Œuvres — Posthumes — de — M. le Chevalier — de Méré. — De la vraie Honnêteté. — De l'Eloquence et de l'Entretien. — De la Delicatesse dans les choses et dans l'expression. — Le Commerce du Monde.

A Paris, rue St-Jacques — chez Jean et Michel Guignard, — devant la Ruë du Platre, à l'Image St Jean — MDCC — Avec Privilege du Roy.

— L'extrait du Privilège atteste qu'il a été octroyé le 1 er août 1699 au « sieur Abbé Nadal », pour « faire imprimer par Jean Guignard Libraire *Les Œuvres posthumes* de feu M. le Chevalier de Méré, pendant le temps de six années consécutives. » L'Abbé Nadal a cédé son privilège à Jean Guignard. — L'enregistrement sur le Livre de la Communauté des Libraires est daté : 8 juillet 1700. L' « Achevé d'imprimer pour la première fois : 28 d'août 1700. »

Les *Discours* sont précédés d'une *Epître* à Son Altesse Monseigneur l'Abbé de Soubise (de 14 pages), d'une *Préface* (de 11 pages) et d'une *Table des Discours* ainsi libellée :

I. De la vraie Honnesteté.....
II. Suite de la vraie Honnesteté.....
III. De l'Eloquence et de l'Entretien.....
IV. De la Délicatesse dans les choses et dans l'expression.
V. Le Commerce du Monde.....
VI et Dernier. Suite du Commerce du Monde.....
Réflexions sur *l'Education d'un Enfant de Qualité*.....
Dissertation sur *la Tragédie Ancienne et Nouvelle*.....

Une édition de 1712 (Amsterdam, Pierre Brunel, sur le Dam, à la Bible d'Or) reproduit les fautes mêmes de l'édition de 1700, et en ajoute de plus grossières encore.

Les deux derniers titres appartiennent à des ouvrages de l'abbé Nadal lui-même. Ce n'est pas les Œuvres de Nadal que nous présentons. Elles ont paru, en trois volumes, sous le titre : *Œuvres meslées*, 1738. Nous supprimons aussi l'*Epître*, qui, à l'exception de la première et de la dernière phrase, s'étend tout entière en un pompeux éloge de l'abbé de Soubise, qui fut le premier des Cardinaux de Rohan, évêques de Strasbourg. « Permettez-moi, commence-t-il, de vous adresser ces Œuvres Posthumes de M. le Chevalier de Méré. » Et il termine : « Que votre modestie me pardonne, Monseigneur, si j'ai pû la blesser par une Epitre aussi longue. Ce n'est point une digression dans l'Ouvrage, que j'ai l'honneur de lui presenter. Elle est liée étroitement au sujet, que l'on y traite, et votre Eloge est la plus haute idée que l'on puisse donner de l'honnêteté. »

REMARQUES.

Ce n'est pas le lieu, ni notre tâche, de discuter si les *Œuvres Posthumes* ne sont qu'une « réplique » sénile des *Discours* ; ou si elles ne reprennent et ne remanient, en effet, l'Idée-maîtresse, l'Idée unique, que pour la défendre et la consolider, contre les objections qui n'ont pas manqué de se produire. Le lecteur ne saurait se soustraire à une impression de monotonie : nous croyons qu'il fera justice, en ne s'en laissant pas dominer : ainsi donnera-t-il à l'auteur le temps de l'intéresser à l'effort, à la fois novice et inquiet, d'un inventeur critiqué, qui met tout son soin à construire, enfin, un système, une Philosophie de l'Honnêteté, où puissent se satisfaire toutes les exigences, toutes les aspirations, de la Morale individuelle et sociale. Effort double : de pensée et de composition [1].

C'est là un sujet d'examen que nous indiquons seulement. D'autres questions se posent, que l' « éditeur » doit, sinon résoudre, du moins énoncer.

C'est, d'abord, le doute banal qui s'attache aux *Œuvres Posthumes*, dès que les moyens d'en contrôler la pure authenticité manquent à notre curiosité légitime. Le cas se présente ici : nous ne savons rien.

Mais nous voyons : et la défiance s'éveille sur des symptômes particuliers. L'incorrection typographique n'accuse pas seulement des négligences professionnelles. Il est des pages où les contresens, et les « monstres », s'étendent sur une phrase entière : vice

1. Non sans grands repos. Deux des *Discours* ont un air de carnets de notes de « tablettes ».

fâcheux, si Nadal est si insouciant de présenter honnêtement son auteur : tache plus excusable, mais par contre bien plus inquiétante, si Nadal n'a pu déchiffrer un manuscrit illisible. En ce cas, en effet, le manuscrit n'est pas écrit de la main du Chevalier, si lentement et pesamment attentive à former, à dessiner, des lettres nettes et séparées.

Rien ne nous guide, dans cette alternative. Mais qu'elle se pose, c'est assez pour arrêter l'attention sur des mystères d'une autre espèce.

A la suite de quelques mots moins élogieux pour Méré que la *Dédicace* de 1672, le Menagiana ajoute : « M. de Plassac-Méré, son frère aîné, a fait un traité de l'*Honnêteté*, et un autre de *la Délicatesse*, qui n'ont pas été trop bien reçus du public [1]. »

Aucune édition n'est connue de ces deux traités ; aucun des opuscules qui portent ces titres ne fut, ou n'est demeuré, anonyme. Ménage n'a pu les lire imprimés. Il en parle par ouï dire [2].

Les *Œuvres Posthumes* contiennent, précisément, un Discours de la *Vraie Honnêteté*, en deux parties ; et un Discours de *la Délicatesse* [3]. Le double emploi frappe. Méré n'a-t-il repris que des titres? Ou, en héritier légitime, a-t-il, avec une liberté légitime aussi, sauf l'abus, repris aussi les *Discours*, pour les remettre au point de son goût? On l'entend s'écrier, dans les *Propos :* « Il y a de grands endroits dans ce chapitre de l'*Honnesteté*! » [4]. Est-ce un cri de cœur fraternel? Une exclamation de convoitise? Ou parle-t-il d'une de ses œuvres réservées?

Du moins est-il difficile de douter que Plassac ait écrit sur la *Délicatesse :* c'est le sujet de la lettre CXXXIV, de Méré, à M. de P***. Jozias n'approuvait pas les dédains et les répugnances de puriste dont son frère se piquait ; Antoine répond : « Quand je serois encore plus délicat, ce ne seroit pas pour vous, et vous devez croire que tout ce qui me vient de vostre part me touche sensiblement... Mais pour revenir à cette délicatesse que vous me reprochez, elle nous est commune à tous deux ; et vous n'aimez guère non plus que moy ce qu'on appelle de beaux et bons discours, ny ce qu'on traite à plein fond en quelque science. Je voy même que de certaines choses qu'on admire dans les Autheurs ne sont pas celles qui vous plaisent le plus.... Du reste, il me semble que vous devenez modeste et retenu lors que vous devriez estre plus hardi que jamais. » Ils discutent entre eux sur la vraie délicatesse : c'est peut-être à propos

1. Ed. 1715, T. II, p. 363-364.

2. Lui, ou La Monnoye.

3. C'est sans doute ce qui fait dire à la *Biographie* Michaud (T. XXVIII, *Georges Brossin, Chevalier de Méré*) : « Le *Menagiana* nomme M. de Plassac-Méré, frère aîné de Méré, comme auteur des *Œuvres Posthumes*... C'est une inexactitude. » Oui, de la *Biographie*.

4. R. H. L., juil.-sept. 1925, p. 444.

d'un opuscule de Plassac ; c'est peut-être de quoi lui donner l'idée d'un *Discours*.

Nous sommes loin de la probabilité, certes ; moins loin, de la vraisemblance. Les *Œuvres Posthumes* s'émancipent à des trivialités de langage que Méré n'a jamais permises à sa plume, et réserve au négligé de ses *Propos*. Elles admettent des mots de jargon, dont pas un exemple ne se retrouve dans tout ce qui nous est parvenu de lui. Parfois, une passion grondante, une violence contenue, ressemble plus à la verve satirique, aux emportements éloquents, de Plassac, qu'à l'insinuante lenteur, à l'ironie voilée, de Méré. Des mouvements soutenus, tels que cette invective contre les riches parvenus que flagorne l'intéressée bassesse des « hauts et puissants seigneurs », ce défi superbe de la sérénité philosophique à l'épouvantail vain de la mort fatale, serait-ce donc la première déclamation de l'atticiste Méré ? Est-ce l'emphase survivante de l'asiatique — du romantique — Plassac ?

NOTES.

PRÉFACE.

Page 67.

1. Ce pluriel n'est pas négligeable. Ou la *Lettre XIX* est signalée comme un composé ; ou une, au moins, des *Lettres* à M. ***, est adressée à Pascal.

2. Nous corrigeons sans hésiter : *siennes* (Ed. 1700 et 1712).

Page 68.

1. La *Préface* se termine par un avis, et un aveu, d'auteur. Nadal a profité du volume pour annexer aux *Œuvres Posthumes* ses propres *Réflexions sur l'Education d'un Enfant de Qualité*, et sa *Dissertation sur la Tragédie Ancienne et Nouvelle*.

DISCOURS PREMIER.

Page 69.

Il semble que le grec Καλοκάγαθός, le latin *ingenuus*, l'anglais *gentleman*, l'allemand *Ehrenmann*, ne désignent rien qui soit essentiellement différent de l'*Honnête homme* français.

Page 70.

1. La tranquillité du règne de Louis XIV dure de 1661 à 1667 ; alors elle cesse jusqu'au traité de Nimègue (1678) qui ne promet pas la paix perpétuelle. — Méré ne se souvient-il plus, s'il écrit après? Ou ne voit-il plus que le présent, et pour l'étendre à l'avenir?

Page 71.

1. Plutarque (*Alexandre*, XCI) : Promachos et quarante et un convives meurent, en effet, après une orgie : et Alexandre a promis un prix au vainqueur. Mais il n'est question de coupe d'or qu'au Chap. LIII, comme d'une récompense accordée, chez les Péoniens, au guerrier qui apporte la tête d'un ennemi.

Page 72.

1. Cf. Pascal, *Pensées* (éd. Br. Sect. II, 144) ; mais sur un plan supérieur.

Page 73.

1. « Je n'ay guère aimé que les choses qui servent pour le monde. » (R. H. L. oct.-déc. 1923, p. 521.)

2. Apollonius de Tyane en Cappadoce, le thaumaturge pythagoricien. Blaise de Vigenère, traducteur du Tasse (1595), avait traduit aussi la *Vie d'Apollonius Tyanéen* (1611), et les *Tableaux* de Philostrate. — Mais Méré a entendu, ou lu : 1° Balzac : « Je croy que je me résoudrois à un voyage aussi loin que fut celuy d'Apollonius, qui passa tant de Royaumes et traversa tant de mers, pour voir Iarchas dans un trône d'or discourir de la nature des choses. » (*Œuvres, cit., Livre VI, Lettre XLV*, 15 décembre 1633) ; — 2° Plassac (*Lettre LXVI, à M. le Chevalier de Mairé*) : « Je ne m'estonne point si un Philosophe a passé plusieurs mers pour joüir de la conversation d'un excellent homme. »

3. V. *Conversations*, V : Ici, c'est plus exactement la pensée que Tallemant rapporte de la Marquise de Rambouillet : « Si je savois qu'il y eût un fort honnête homme aux Indes, sans le connaître autrement, je tâcherais de faire pour lui tout ce qui serait à son avantage. » — « Quoi! s'écria M. d'Andilly, vous en savez jusque là! Je n'ai plus rien à vous montrer. » (*Hist^tle XCV*).

Page 75.

1. Plus vivement, dans les *Propos :* « Les caresses siéient bien d'homme à femme, et de femme à homme ; mais d'homme à homme, il semble que *asinus asinum fricat.* » (R. H. L. janv.-mars 1925, p. 72.)

2. Plutarque, LIV.

3. Roxane, fille d'Oxathrès (Quinte Curce, VIII, 16) fut remarquée par Alexandre dans un chœur de jeunes filles perses (Plutarque, LXIII), et il l'épousa. — Statira est la femme de Darius, ici.

4. Souvenir probable, en outre : 1° de Plassac (*Lettre CIV*) : « Que fit-elle? Après s'estre lavée, son mari présent, et mari jaloux, au lieu de s'essuyer comme on a de coustume, elle passa les mains dans les cheveux d'un jeune homme qui a la teste fort belle et qu'elle ne hayt pas. » — 2° (comme Plassac lui-même?) de Pétrone (*Satyricon*, chap. XXVII, (éd. Panckoucke) : Trimalcion trempe ses doigts dans l'eau, et les essuie sur la tête d'un jeune garçon. Même souvenir dans les *Propos :* « Cet endroit où Pétrone dit que Néron (dont Trimalcion passait pour n'être que le masque) s'essuya les doigts dans les cheveux de ce beau garçon... » (R. H. L. oct.-déc. 1925, p. 598.)

5. Plassac (*Lettre LX*, au Marquis de la Roche-Pozay) : « Il me semble que les femmes possèdent la vraie honnêteté. »

Page 76.

1. Platon, *République* (VIII, 6), sur l'Oligarchie.

Page 77.

1. Les *Conversations* permettent de reconnaître ici le Maréchal de Clérambault. (III, et *Lettre CXXI* à M. de Luns ; — V, et *Lettre XXVII* à Ménage.)

2. Plutarque (*Agésilas XXVII*) ; et *Apophthegmes des rois et généraux* (*Agésilas, II*). Le grec dit : « En quoi est-il plus grand que moi, s'il n'est plus juste, et d'esprit plus droit? » (δικαιότερος καὶ σωφρονέστερος). Méré enrôle Agésilas...

Page 78.

1. Salomon et la reine de Saba, que l'*Evangile* de saint Luc (XI, 31) appelle, en effet, la « Reine du Midi ». De même, *Lettre CLII*, à Madame de ***.

2. Plutarque (*Dion, XVII*) égale l'affection tyrannique de Denys de Syracuse pour Platon à la passion d'un « amant jaloux ».

3. Cicéron (*Orator, II*) entreprend de former le type de l'Orateur idéal, et rappelle le mot platonicien, ἴδεαι.

Page 80.

1. Dans une autre Société plus mêlée? V. la suite.

Page 81.

1. Plutarque (XXX) dit bien qu'Alexandre avait « en quelque sorte adopté pour mère » la reine Ada; et d'ailleurs, sur cette reine,

Méré s'est mépris. Mais il s'agit ici de Sisygambis, la mère de Darius. C'est Quinte Curce qui guide Méré, et que, au reste, il n'a pas compris (III, 31, et V, 9). Alexandre, par ce mot *mater*, fait acte, non de fils, mais... d'honnête homme.

Page 82.

1. Plutarque (XLI) dit que Statira, femme de Darius, mourut en couches, et n'indique aucun autre motif ni effet d'épuisement. Au contraire (LIX) Darius mourant fait remercier Alexandre de ses attentions pour sa famille. C'est donc Quinte Curce seul (IV, 41) que Méré suit, et dépasse.

2. Plutarque (XXX). Méré rajeunit, d'autorité, la reine de Carie : ainsi, à la Camille de Virgile, il manque une « aventure d'amour ». — Le Gouverneur est Léonidas : παιδάγωγος.

Page 83.

1. Pline l'Ancien (*op. cit.* XXXV, chap. 30) remarque que les dernières œuvres des artistes, leurs toiles inachevées, telles que l'Iris d'Aristide, les Tyndarides de Nicomaque et la Vénus d'Apelles, excitent plus d'admiration que leurs chefs-d'œuvre achevés : « C'est, dit-il, qu'on y contemple des restes ébauchés par leur main, et leur méditation même ; le regret s'entremet pour en rehausser le prix ; on cherche ces mains qui sont tombées en plein travail. » (*in iis lineamenta reliqua, ipsaeque cogitationes artificum spectantur ; atque in lenocinio commendationis dolor est ; manus, cum id agerent, extinctae desiderantur.*) — Les *Nouvelles Œuvres* de Voiture, en 1658 (Courbé, in-4°) donnaient une lettre de Costar à Pinchesne ; lui conseillant de publier le roman inachevé d'*Alcidalis*, il disait : « Il en arrivera peut-être comme de l'Iris d'Aristide, des Tyndarides de Nicomaque et de la Vénus d'Apelles, qui, au rapport de Pline, n'ayant que leurs premiers traits, furent plus admirées et plus estimées de la Grèce curieuse, sçavante et polie, que toutes les autres pièces que ces grands Peintres avoient le plus travaillées et finies. » — Cicéron (*De Officiis*, III, 2) admirait qu'on n'eût pu trouver un peintre pour achever les parties de la Vénus de Cos qui étaient restées à l'état d'ébauche ; Pline (chap. 36), de même ; et en outre, de la Vénus Anadyomène du même Apelles, il disait qu'on n'avait pu trouver un artiste capable d'en restaurer une partie effacée. Cette insistance à mettre Apelles hors de pair, comme un Maître des demi-tableaux, s'est imprimée dans l'esprit de Méré.

DISCOURS II.

Page 85.

1. Cf. *Propos*, au sujet et à l'occasion de Cicéron : « Il y a des endroits qui ont besoin d'*adjutorium*, qu'il faut esgayer, esclaircir, dans ses *Discours*. » (R.H.L. juill.-sept. 1924, p. 490) ; et je crois qu'il s'agit des Discours de Méré. « Si je voulois faire des *Harangues* comme Cicéron, elles seroient plus touchantes, plus pathétiques, plus du monde ; il y auroit quelque chose de plus cavalier ; je l'aurois fait rire, sur la bataille de Pharsale : Nous croyions bien estre les maistres! » (*Ib.* oct.-déc. 1923, p. 524). Entendons qu'à la place de Cicéron, il aurait contraint son désespoir, l'aurait fait sourire, en philosophe désabusé.

2. La critique des répétitions de César reparaît plus loin.

3. *Sauver :* faire accepter? V. les indications de Crassus (*De Orat.*, III, 54).

4. Éditions : *réussissoient*. On pourrait admettre : *réussiroient*.

Page 86.

1. César (*De Bell. Gall.*, I, 35).

2. César (*Ib.*, 48) et Plutarque (*César*, XXI). Désaccord sur les chiffres.

3. Plutarque (*Apophthegmes* d'Alexandre, XI) ajoute cette parole à la réponse, qu'il donne dans la *Vie*, quand Parménion conseille d'accepter les propositions de Darius. (V. *Conversations*, VI).

4. Méré ne fait-il pas honneur au chef d'une réclamation que lui adressent ses soldats? « Ils ont mérité, disent-ils, en servant longtemps sous César, de ne pas recevoir d'affront. » (*De B. G.*, VII, 17.) Ni la lettre de César au Sénat (*De Bell. Civili*, I, Avant-propos), ni son allocution à ses troupes (*Ib.*, VII), ni sa réponse à Pompée (*Ib.*, IX), ni l'éloge que Plutarque donne, sans le soutenir d'une citation, à la modération de César (XXXIV, XXXV, XLI), ne représentent la parole imaginée par Méré.

Page 87.

1. « M. Pascal fit bien de se mettre à escrire trois mois après qu'il m'eut vû ; mais il falloit continuer à me voir. » (R.H.L. janv.-mars 1915, p. 73.) — « Je remarque que toutes les personnes qui ont de l'esprit, qui sont agréables, qui ont bon air, se gastent quand elles voyent des gens savans pour se perfectionner. Elles apprendroient bien avec moy! Comme M^me^ de Longueville, M^me^ de Lesdiguières. » (*Ib.*, p. 74.)

2. César (*De B. G.*, II, 30-31 ; III, 14 ; IV, 17 (pont sur le Rhin) ; VII, 72-74 ; siège d'Alésia ; en particulier : « pour sa ressemblance avec la fleur, ils donnaient à cet engin le nom de lys. »). — Cf. Montaigne (I, 17) : « Veoyez combien César se desploye largement à nous faire entendre ses inventions à bastir ponts et engins ;... ses exploicts le verifient assez capitaine excellent ; il se veult faire cognoistre excellent enginieur : qualité aulcunement (en quelque sorte) estrangière. » — V. *O. P. Disc. V.*

3. On peut lire les deux premiers livres du *De B.G.* sans rencontrer cette maxime, ni d'autres « sentences », plus habituelles à Salluste ou à Tacite.

4. César, *De B. G.*, II, 30. — Des Allemands, pas un mot.

Page 90.

1. Cf. *Lettre CXCVI*, à Monsieur *** : « Une action belle et grande qui se fait *en secret*, et *qu'on n'apprend que par une espèce de révélation*, quelle estime *fine et haute* ne donne-t-elle point. au prix de celles qui se passent *à la vue de deux Armées ?* » — Alors ? Méré fait-il collecte de ses *Lettres* pour nourrir ses *Discours*, ou découpe-t-il ses *Discours* pour garnir ses *Lettres* ?

Page 91.

1. Méré lit vite, ou brode. L'adultère de la femme de Pompée ne transforme pas l'honnête général en malhonnête homme, si l'on s'en tient à Suétone (*César*, L) : il n'est question ni de désespoir, ni de mépris populaire, non pas même de faiblesse à supporter son accident, alors qu'il flétrit, *en gémissant*, César du nom d' « Egisthe ». Ce dont, d'après Suétone, les Curions et beaucoup d'autres blâment Pompée, c'est d'avoir, plus tard, par ambition, épousé Julie, fille... d' « Egisthe ».

2. Qui ? — C'est, au fond, la pensée de Lucain (*Pharsale*, I) ; — et de Bossuet (*Discours sur l'Histoire Universelle*, 3e Partie, VII, 1681).

3. Ni Plutarque (*Scipion*), ni Tite-Live (XXXVIII, 50-51), ni Polybe (XXIII, 14), ni Aulu-Gelle (IV, 18) ne disent rien des papiers déchirés. On ne voit pas que Méré sache que cet « avantage » est la victoire de Zama, qui mit fin à la seconde guerre punique. Ce serait donc la formule vague du récit de Tite-Live (« A pareil jour... j'ai combattu avec vaillance et succès ») que la prudence de Méré aurait encore affaiblie. (*Bene et feliciter pugnavi.*)

4. Cf. Tite-Live (XXVI, 19) ; et *Lettre LVI* à Balzac (1640-1641 ?) « S'il n'eust pas esté si formaliste, et si grand observateur des coustumes de son païs, je le mettrois au nombre des plus excellens hommes. »

Page 92.

1. César, *De B. G.*, VII, 17.

2. Cicéron oppose, à l'excès d'emphase et de déclamation sur de petits sujets, l'excès de simplicité et de platitude, quand il s'agit de parler de « la majesté du peuple Romain » ; il y a là, dit-il, « inconvenance » (*indecorum*) : rien de moins, ni de plus. (*Orator*, XXI, 72.)

3. Méré songe à Mazarin et à Anne d'Autriche. Mais à quelle veuve aussi, et à quel conseiller... ou prétendant? Est-il seulement inquiet, ou déjà déçu, dans ce projet, ou ce rêve, qu'il caresse auprès de Mme Meugron?

Page 93.

1. Alexandre, roi d'Epire, disait qu'en marchant contre les Romains, il s'attaquait à une caserne, ἀνδρωνῖτιν, tandis qu'Alexandre-le-Grand, en marchant contre les Perses, attaquait un gynécée, γυναικωνῖτιν (Aulu-Gelle, *Nuits Attiques*, XVII, 21). Cf. Tite-Live (IX, 19).

2. Les passions ou rancunes politiques, plus que la charité ou l'humanité, donnent un sens spécial au mot : *malheureux*. Du moins, dans la conduite ordinaire de la vie, Méré critique les gens qui se consacrent à visiter les affligés pour les consoler, ou se séparent d'un ami qui s'élève en puissance, pour se rapprocher des humbles. V. particulièrement *Disc. V.*

Page 94.

1. On devrait peut-être lire : *le*.

Page 95.

1. Méré va plus loin, *Lettre LVI* à Balzac, citant et approuvant la leçon que donne à Caton d'Utique, résolu de mourir, un Athénien : « Bien vous prend que vostre Patrie ne soit pas d'une si grande étendue que celle de notre Socrate ;... Je vous conseille... de vous désabuser de vostre Patrie. » — *Lettre CXLIII*, à M. *** : « Ne croyez pas que je sois enchanté de Paris, ny de la Cour. Il me semble que je suis Citoien du monde, à peu près comme l'estoit Socrate. » V. *Disc. III.*

2. César, *De B. G.*, VI, 19.

Page 96.

1. Ces « veuves du Malabar » ne sont-elles pas connues de Méré par les œuvres — ou des lettres, ou une conversation — de François Bernier, le voyageur gassendiste? Son *Histoire de la dernière révolution des Etats du Grand-Mogol*, où il racontait l'avènement (1658) et le règne d'Aureng-Zeb, parut en 1670-1671. Dans une lettre qu'il

écrivait à Chapelain, de Chiras en Perse, le 4 Octobre 1667, il s'exprime ainsi, après avoir vu une femme se jeter dans le feu, et avoir écouté des habitants qui lui vantent cet « excès d'amitié » conjugale des femmes de leur pays : «J'ai bien reconnu depuis que ce n'estoit qu'un effet de l'opinion, de la prévention, et de la coutume, et que les mères, infatuées dès leur jeunesse de cette superstition comme d'une chose très vertueuse, très louable, et inévitable à une femme d'honneur, en infatuoient elles-mêmes l'esprit de leurs filles, dès leur tendre jeunesse, quoiqu'au fond ce n'ait jamais esté qu'un artifice des hommes pour s'assujettir davantage leurs femmes... » Il raconte aussi comment il réussit à détourner une veuve de se jeter dans le feu, après avoir vainement fait intervenir ses parents, qui, sur ses conseils, lui avaient expliqué « que ce seroit un grand honneur et un grand bonheur dans la famille, mais qu'elle devoit songer que ses enfans estoient encore petits, qu'elle ne pouvoit pas les abandonner, et qu'elle devoit préférer leur avantage et l'affection qu'elle avoit pour eux, à l'amour qu'elle avoit eu pour son mary, et à sa propre satisfaction. » (*Suite des Mémoires* du sieur Bernier, Paris, Barbin, 1671, contenant, en outre, une lettre à La Mothe Le Vayer, du 1er juillet 1663, la lettre à Chapelain, du 4 octobre 1667, et une lettre à Chapelle, du 10 juin 1668.) Il n'est guère douteux que Méré doive à Bernier ce couplet. C'est tout de même de cet ouvrage, probablement, qu'il dit, en 1674 : « Je viens de lire quatre ou cinq faussetez dans ce livre, de M. Bernier » ; et comme le secrétaire se risque à louer « sa manière d'écrire », il reprend : « Il est aussi aisé d'escrire de ces choses-là quand on les sçait, qu'à un procureur de faire des escritures. » (R. H. L. janv.-mars 1925, p. 71.) — Montaigne (II, 29), a décrit longuement, mais sans en faire la critique, cette cérémonie du veuvage.

2. Plutarque (*Alexandre*, LXXXVI), sur le philosophe Calanos ; — XCI, sur le « sépulcre de l'Indien », qu'on montrait dans Athènes.

Page 97.

1. Plutarque (*Antoine*, XXXIII). C'est le pilote Ménas qui donna ce conseil à Sextus Pompée.

2. V. *De l'Esprit*.

Page 98.

1. César, selon Méré, était « humain ». On attendrait donc ici, d'autant plus : *inhumain*.

2. On pourrait lire : *et les pratiquer*. Mais cf. *Les Conversations*, I : « Cet âge... *où l'on* imprime ce qu'on veut, mais ensuite on ne *l'en* retire pas comme on veut. »

3. Editions : *rougir*.

Page 100.

1. Plutôt qu'à Aureng-Zeb, qui emprisonna son père pour prendre sa place sur le trône, et fit périr ses deux frères, dont il avait tenu l'un en captivité d'abord — l'allusion convient à Bayezid (Bajazet) II, et à son frère Djem (Zizim), prisonnier (1482-1495) de l'Ordre de Malte et du pape Innocent VIII, qui se firent les geôliers du Grand-Seigneur.

Page 101.

1. Le Tasse (*Aminte*, I, 1) : Daphné : « Par ses soins, ses prières et ses instances, que ne peut un amant fidèle? ». — (*Ib.*, V) Elpin : « La honte retient l'amour médiocre, mais c'est un faible frein pour l'amour violent. » — Mais Méré ne pratique pas l'exactitude scrupuleuse.

2. C'est la première fois que Dieu est nommé ; mais surtout c'est la première fois qu'un acte religieux est affirmé. — Cf. des *Lettres*, qui ne peuvent être antérieures à 1674 : LXVI, à M^lle^ Brisson (sur la mort de son frère, 1677) ; XCII, à M^me^ de *** (au sujet de ses procès, 1676-1678?), où il se dit son obligé « en tout, jusqu'à n'estre plus si peu dévot que j'avois accoûtumé. » Et dès 1674-1675, on l'entend dire : « Je dis comme *Nostre Seigneur* : Qui a des oreilles pour ouïr, oye ! » (R. H. L. juill.-sept. 1925, p. 446.)

Page 102.

1. La *Fée* s'oppose à la *Dame*, pour Méré, comme l'instinct à la règle, le caprice à la discipline, la campagne et les bois aux ruelles et à la Cour. « J'ay tant soit peu de cette humeur de fée dont on vous accuse. » (*Lettre XXIII*, à M^me^ *** (Scarron), 1669-1670). Le mot revient plus d'une fois dans ses lettres. Quelle part prennent, dans cette habitude, les souvenirs d'enfance, les contes des veillées, l'atmosphère et les traditions du Bocage poitevin? La légende de la *mère des Lusignan*, la fée Merlusine, est debout, avec les châteaux, « maisons enchantées », « maisons des champs », de Lusignan, dont des Barbezières-Chémerault, cousins de Méré, furent gouverneurs ; de Marmande, fief des Gillier, autres cousins ; de Vouvant, dont Macé Bertrand de la Bazinière, Trésorier de l'Epargne, mari de sa belle cousine, M^lle^ de Chémerault, s'est rendu acquéreur. — *Magie, enchantement, sorcellerie, sibylles, devins, fées*, mots trop fréquents dans ses *Œuvres* et ses *Lettres* pour n'être pas, ou les témoins persévérants d'une éducation, ou les signes volontaires d'une secrète complaisance aux mystères de la nature, de la vie, et de la pensée.

2. Texte des éditions : *les Romains*.

DISCOURS III.

Page 104.

1. « La dernière chose qu'on trouve en faisant un ouvrage, est de savoir celle qu'il faut mettre la première. » (Pascal, *Pensées*, éd. Br. Sect. I, 9 ; éd. 1678, XXXI.) Désaccord parfait.

2. Vestige de la syntaxe latine ; mais aucun autre exemple, dans l'œuvre de Méré, de ce tour.

3. Ces « mains » — et « propres » — de la nature, je serais tenté d'en décharger Méré. C'est une locution fort à la mode dans un groupe dont Nadal fait partie, dont Fontenelle est le grand homme, Malebranche le maître lointain, et la marquise de Lambert, la régente. « Les traits de la mort peints par la main de la nature sur le visage d'un misérable. » (Malebranche, *Recherche de la Vérité*, éd. 1678, Tome II, p. 148). — « Les héros sortent tout faits des mains de la nature. » (Fontenelle, *Eloges*, Le Czar Pierre I.)

4. *Je* manque dans les éditions. Ce serait un archaïsme unique — et pourquoi ? — dans toute l'œuvre.

Page 105.

5. *Quelque chose à part* : une étude spéciale. « Je luy disois que j'avois dit à M^me^ de Sevret que tout le monde avoit besoin d'un livre à part ; il me dit que j'avois raison, et que, si Champagne (coiffeur célèbre) en avoit fait un pour apprendre à se coiffer, quoy qu'il eust parlé des blondes, des brunes, il n'y en a point à qui il n'eust dit quelque chose de particulier. » (R. H. L. juill.-sept. 1924, p. 490) : à chacun son *Manuel*.

2. Cicéron, *De Orat.*, I, 8.

3. *Rethorique*, dans les éditions, à chaque occasion.

4. Méré brouille peut-être la thèse, neuve, de Crassus (Cicéron), et les objections, scolaires et traditionnalistes, de Scévola (*De Orat.*, I, 8-15).

5. Gorgias, dans le dialogue de Platon ? mais combattu par Socrate. — Platon lui-même, d'après Diogène Laërce (Vie de Platon), qui rappelle cette séparation platonicienne du Discours *Politique* et du Discours *Oratoire?* — Ou les Métrodore, Mnésarque et Diodore, que Crassus a vus à Athènes, et qui n'admettent pas de communication entre l'Eloquence (ou plutôt la Rhétorique) et la Philosophie (Morale, Politique, etc.) ? A remarquer encore que Bacon (*Instauratio*, Première Partie, Liv. VI, chap. 3), traitant des bases et des fins de la rhétorique, accuse Platon d'injustice extrême, — quoique excusable parce qu'il visait les sophistes — pour avoir assimilé la

rhétorique à la gastronomie (*arti coquinariae*) ; refuse de séparer radicalement la dialectique et la rhétorique ; et conclut à briser les cloisons, comme aussi à se défier des étiquettes : la science ou l'art d'exprimer des pensées sur les questions d'Etat, l'intérêt public, les grandes affaires, est de grand prix : « Et peu importe ensuite qu'on la classe dans la Politique ou dans la Rhétorique : *Utrum vero haec inter rhetorica an politica collocetur, haud magni refert.* (*Ed.* Bouillet, T. I, p. 305-306). — M. R. Radouant (Guillaume du Vair, *De l'Eloquence Françoise*, édition critique), a remarqué, et habilement expliqué, le silence gardé par l'auteur sur les discours dont les délibérations des Parlements et des Etats Généraux sont naturellement remplies.

6. Texte des éditions : *nature.* Mais il s'agit d'art ; donc, de *peinture.* Comme le peintre observe et interprète la nature, la plume a pu laisser tomber un mot pour l'autre...

Page 106.

1. C'est bien l'avis de Cicéron (*De Orat.*, I, 15), comme de Quintilien (*Avant-Propos*) ; — et de Pascal (*Pensées*, Sect. I, 34) : « les gens universels ». Cf. *Propos* : « Ce qui fait exceller les peintres, ce sont ces choses universelles. » (R. H. L. avril-juin 1922, p. 215.) L'esprit « métaphysique »?

2. Cicéron (*De Orat.*, I, 12) : *hoc est proprium oratoris*, etc. ; — et *Orator*, XIX.

3. Quintilien, VIII, à la fin de l'avant-propos. — Mais il associe, à l'*agrément*, l'*admiration*, et le subordonne à la *noblesse* (ou : *convenance?*) : « *dignitas* ».

4. Quintilien, *ib.* : « Sachons bien qu'il ne faut rien faire pour l'amour des mots, puisque les mots mêmes n'ont été inventés que pour les choses. »

Page 107.

1. Sommaire, très libre, de la fin de l'entretien de Socrate avec Glaucon (Xénophon, *Mémorables*, III, 6) ; ou avec Alcibiade? (Platon, *Premier Alcibiade.*)

2. Par exemple, *De Orat.*, III, 57.

3. C'est la plus classique et didactique théorie des *Parties* du Discours-type. (Cicéron, *De Orat.*, I, 31, et II, 76-77 ; *Orator*, XXXV) ; — sauf une modification sur la *péroraison.* — Méré s'est incliné, semble-t-il, devant la tradition.

Page 108.

1. Voiture, *Histoire d'Alcidalis et de Zélide.* — Zélide propose au Capitaine et à sa femme de présenter, au lieu d'elle, leur nièce au duc de Tarente ; elle leur en montre les moyens ; elle leur promet ses

pierreries ; et, pour finir, elle jure que, s'ils ne consentent pas, elle mourra. Exposé du fait ; démonstration ; péroraison.

2. Hermogène de Tarse (IIe siècle après J.-C.), rhéteur grec ; une partie de ses œuvres fut imprimée à Paris en 1530, et rééditée à Genève en 1614 ; une autre, à Paris en 1531, et à Strasbourg en 1571.

3. C'est toujours le même Quintilien ; mais — si je ne m'abuse — interprété à contre-sens par un lecteur trop prompt ; car, où le rhéteur a écrit que les conditions physiques manquent parfois au jeune apprenti « au point de gâter les avantages mêmes de l'esprit naturel et du travail » (*ut bona etiam ingenii studiique corrumpant*), on dirait que Méré a lu : « au point que le travail gâte les avantages de l'esprit naturel» (*ut bona etiam ingenii studia* (ou... *studii ?*) *corrumpant*).

4. V. *Conversations*, IV.

5. V. *Conversations*, II.

Page 109.

1. C'est le mot de Balzac, dans son *Discours* à Costar ; mais il qualifiait par ce mot l'éloquence sérieuse et forte, et non l'éloquence brillante et pompeuse. — Au reste, la phrase qui suit, si elle définit la grande éloquence, exclut (malgré l'apparence) les ornements artificiels ; — et tout cela est assez cahoté, — ou ne perce pas les nuages.

Page 110.

1. Une lueur passe, et attire : insensible à l'éloquence d'un Pascal ou d'un Bossuet, Méré appelle-t-il de ses vœux un Rousseau, un Châteaubriand ? — Mais ne prend-il pas à Sénèque cet enthousiasme même ? « *Ortus occasusque, et properantis mundi volubilem cursum, interdiu terrena aperientem, noctu cœlestia* (A Lucilius, XCIV) : « Les levers et les déclins des astres, la course vertigineuse du monde qui roule sur lui-même, laquelle, le jour, dévoile la terre, et, la nuit, le ciel. »

2. Virgile, Enéide, IV, v. 129. — C'est le chant préféré : « Virgile, qui consume ce qu'il a de meilleur dans le quatrième livre de l'Enéide, n'a pas gardé cette bienséance... » (R. H. L. janv.-mars 1923, p. 87-88.) Encore écrit-il à Costar (*Lettre XXII*) : « En vérité, le Poëte a bien manqué de jugement, de faire mourir cette belle Princesse dans le quatrième Livre ; on voudroit qu'Enée, qu'on n'aimoit pas trop auparavant, fût en sa place ; on ne le peut souffrir après cette triste scène. »

3. Ce vers ne nous est pas apparu dans Théophile, Lingendes ; — Malherbe, Racan, Brébeuf ; — Corneille, etc. — Peut-être est-ce une traduction de latin ? aussi... originale, en outre, que celle du vers

de Virgile, qui précède. Est-ce, alors, au vers de Claudien (*In Rufinum*, v. 3) qu'il faut se reporter? *...et incerto fluerent mortalia casu* : « si le monde mortel roule au gré du hasard. » — Enfin, retrouverons-nous ici ce vers de Chapelain? « Il voit rouler sous lui l'ordre de la nature. » (*La Pucelle*, 1656, in-f°, p. 16.)

4. Cicéron (*De Orat.*, I, 11) : les philosophes grecs que Crassus a rencontrés reléguaient et parquaient l'orateur « dans les tribunaux et les parlotes, comme dans un moulin », (*in judicia et contiunculas, tanquam in aliquod pistrinum*). Mais bien plutôt, *ib.*, 18 : Mnésarque disait à l'orateur Antoine « que ceux que nous appelions orateurs n'étaient que des artisans (*operarios*) à la langue agile et exercée, et que seul le philosophe est orateur. »

Page 111.

1. Texte des éditions : *des goûts*. — La faute d'impression est plus probable que la chûte de : *qui ont*.

2. Cf. Bouhours (*op. cit. : Le Bel Esprit*) : même distinction — sur une occasion différente — entre la Grèce, l'Italie et la France, d'une part ; — de l'autre, « les tempéraments grossiers et massifs des pays du Nord », et les Espagnols. C'est du moins l'opinion d'Eugène, qu'Ariste, plus prudent et plus souple d'esprit, hésite à retenir.

Page 112.

1. Editions : *subtile*.

2. Bassompierre (1579-1646) a passé douze ans à la Bastille (1631-1643). Son père et lui avaient partie liée avec les Guise. Colonel des Suisses, il fut mis en prison quand la Reine-Mère fut chassée et que le duc Charles de Guise fut, à peu près, relégué dans son gouvernement de Provence. C'est sans doute dans le temps de la faveur du Maréchal que Méré put l'approcher.

Page 113.

1. Cf. *Propos* ; en parlant des *Lettres Latines* de Théophile : « Ils croyent bien escrire quand ils escrivent en bon latin ; il n'y a là que des paroles. » (R. H. L. janv.-mars 1923, p. 87).

2. Ce *désoloit*, étonne bien : on n'a jamais vu Méré si décidé sur, et contre, Alexandre. V. *Disc. VI*.

3. Allusion probable. Baillet (*Jugemens des Sçavans*, 4e Partie, 1686, Tome IV) mentionne la *Bourbonide*, poème latin d'Abrahamus Remmius (Remy), mort en 1646, sur les campagnes du règne de Louis XIII ; — les *Triomphes de Louis XIV*, après 1660, de Savary ; — le *Scanderberg*, poème épique en huit livres, du P. de Bussières. Les guerres de Franche-Comté et de Hollande ont été chantées en vers latins, par le P. de la Rue (1667, 1668, 1672), par du Perier, etc.

4. Cf. Bouhours : (*op. cit. : De la Langue Française*) : « Le langage des Espagnols se sent fort de leur *gravité* et de cet air *superbe* qui est commun à toute la nation. Les Allemands ont une langue *rude* et grossière ; les Italiens en ont une molle et efféminée, selon le *tempérament* et les mœurs de leur pays. »

Page 114.

1. V. *Disc. de la Justesse.* — La plupart de ces noms (exceptons : *Abensaide, Magrugar*) ont déjà paru dans les *Lettres* de Voiture : la *Serra Morena* (*Lettres XXXVIII* à Mlle Paulet, et *XLIII* à M. de Chaudebonne) ; l'*Alcazar* de Séville (*Nouvelles Lettres, Lettre XIV*, au Comte Duc d'Olivarès, 16 août 1633). — Voiture n'avait pas discerné, dans *serra, real*, etc., l'enjouement des Maures... Cf. *Histoire Africaine* (1666) de Birago Avogadre, Trad. Michel de Pure : « Les Arabes appellent Solair « la Sierra Morena » (2e partie, V, ch. 5).

2. « Le plus françois l'emporte toujours au-dessus du son pour moy » ; sur le sujet d'au-dessus et de par-dessus. » (R. H. L., janv.-mars 1922, p. 97.) Cf. Balzac : « Il faut prendre conseil de l'oreille et choisir ce qui la choque le moins, et qui est le plus doux à la prononciation. » (1665, T. 1, Liv. VI, Lettre 57, à M. Girard, 5 mai 1634) ; et, à l'inverse : « L'usage est pour *Muscardins*, bien que l'oreille soit pour *Muscadins*. Mais icy comme ailleurs, l'Usage doit tout régler... » (*Ib.*, Liv. XVIII, Lettre 31, à Chapelain, 17 novembre 1637.) — Or l'usage a satisfait à l'oreille de Balzac. — Quant à Méré, il est tout de même attentif à l'euphonie et il a l'oreille musicale. « On ne peut corriger ceux qui ont l'esprit faux et l'oreille fausse pour les sons... Brégeon : un petit homme bien fait, bien planté ; il dansoit bien, mais il n'avoit pas d'oreille ; il estoit toujours hors de cadence. M. de Plassac avoit l'oreille excellente pour les périodes, et il n'en avoit pas pour les vers. » (*Ib.*, p. 88-90.)

3. Bouhours : « les langues du Nord, dont la plupart des mots écorchent le gosier de ceux qui parlent, et les oreilles de ceux qui écoutent. »

4. Au Chapitre V de l'*Historia* de Perez de Hita, il est question de tournois, de combats de taureaux et de carrousels ; le chapitre VI décrit les fêtes de Grenade, où, devant les Dames (Daraxa, Galiana, etc). les chevaliers Mores exercent leurs talents. (Méré néglige la sanglante bagarre qui met aux prises les Zegris et les Abencerrages). Un carrousel encore (chap. IX) met en honneur la belle Xariffe ; un autre, au Chap. XII, donne à Galiane l'occasion de promettre à Sarracino, son héros, qu'elle se fera chrétienne. Et le reste de l'ouvrage n'est plus que guerre, cruautés, et ruines.

5. Voiture (*Lettre LXII*, à Mlle de Rambouillet) : «Toutes les Demoiselles, tant les Mores que les Chrestiennes, ont accoustumé d'en user ainsi. »

6. Crassus (*De Orat.*, III, 11-12) touche cette question de la prononciation, de l'accent — *sonus vocis* — qu'il faut éviter ou rechercher : accent campagnard, accent étranger ; — accent attique, accent citadin de Rome, etc.; — et *Brutus*, XLVI : « Nous avons un accent de la ville, comme il y a là-bas un accent de l'Attique. »

7. A quelle époque cette « liaison dangereuse » par *z*, — défaut qui n'est propre à aucun temps ni à aucune classe sociale — fut-elle à la mode, dans la Cour de Louis XIV? Plus étonnant : Vaugelas, en 1647, condamne cette « mauvaise prononciation... très-commune mesme à la Cour (en 1647!) : *on-z-a, on-z-ouvre, on-z-ordonne* Et la Cour n'en est pas guérie,... en 1680? Il y a bien de l'attardé et du suranné dans ces *Discours* posthumes. (V. Vaugelas, éd. Chassang, II; p. 162 ; et la note de Thomas Corneille (1687) : «... personne ne dit plus : *on-z'a, on-z'ouvre...*»)

8. *Sic.*

Page 115.

1. Quintilien (VIII, 1) rapporte que Théophraste, l'auteur des *Caractères*, fut reconnu pour étranger par une vieille femme d'Athènes pour avoir prononcé un seul mot avec trop d'application : « Il parle trop bien l'attique », dit-elle. Cicéron donne plus de détails (*Brutus*, XLVI), et une réponse de la femme à une question de Théophraste sur le prix de sa marchandise : « Etranger, je ne puis pas à moins. »

2. Cf. *Propos* : « Pour avoir vu le demi-monde, il faut avoir esté chez de certains bourgeois de Paris, chez M^me^ Sanguin. On dit, en ce païs : « Allons chercher à disner » ; cela est bon à un écornifleur... Il faut dire : «Allons voir si nous disnerons. » (R. H. L. juill.-sept. 1925, p. 441). « Benserade disoit d'une certaine femme qu'après sa mort on avoit trouvé deux ou trois cents bouts de chandelle. Cela n'estoit pas bien dit, parce qu'à la Cour, ils n'entendent point parler de chandelles, mais de bougies. » (*Ib.*, oct.-déc. 1925, p. 597.) « Il (Méré) me dist que sans luy M. Mitton eust toujours esté un gueux ; qu'il faisoit des fautes en parlant, comme de dire : « Je passay par dans l'Eglise. » (*Ib.* juill.-sept. 1925, p. 440.) — Et pourtant Méré élève son ami à la dignité de « Bourgeois de la Cour » (*Lettre CLVII*). — V. plus loin, *Disc. IV*. C'est M^me^ de Lesdiguières qui apprit à Méré que les grands n'ont pas d'heure déterminée pour leurs repas. — Fr. de Callières a consacré à ces questions et distinctions de langage des ouvrages « à part » : les *Mots à la mode* (1690) ; — *Du bon et du mauvais usage dans la manière de s'expliquer* (1693) ; et Boursault, une comédie : *Les Mots à la Mode* (1694).

6. C'est bien : *tribut*. « Les enfans de Tribut, appellez des Turcs *Azamoglans* », sont des enfants « que le Grand Seigneur lève de trois en trois ans sur les Chrestiens qu'il souffre habiter en ses terres par toute la Grèce. » Ils sont emmenés à Constantinople ou à Gallipoli.

Une fois circoncis et mahométans, ils apprennent le turc, et les armes. « Ceux de ces enfans de Tribut qui sont de bonne maison et de noble naissance » sont « mieux traités que les autres, et peuvent même parvenir aux fonctions de Beglerbeys ou Baschas, c'est-à-dire de Gouverneurs de provinces. » (Le P. Dan, *Histoire de la Barbarie et de ses Corsaires*, 1649, Paris, Rocolet, in-f° ; Livre IV, p. 376.) De cet auteur, ou d'un autre (mais qui n'est pas Diego de Torres, dont l'*Histoire des Cherifs et des Royaumes de Maroc*, etc. fut traduite en français et publiée « par M. le Duc d'Angoulême le Pere » en 1667) les *Œuvres Posthumes* ont tiré quelques notes sur la Turquie. Cf. *Lettre CXLIII*, à M. *** (Patru? ou Jurandon?) : « Tous les Courtisans sont comme autant d'enfans de tribut, qui ne se souviennent ny de leurs parens ny du lieu de leur naissance. »

4. *Bourgeois* ne s'oppose pas seulement, pour Méré, à *Courtisan*, comme pour la Rochefoucauld : « L'air bourgeois se perd quelquefois à l'Armée ; mais il ne se perd jamais à la Cour » (maxime 393). Il implique encore l'étroitesse d'esprit : esprit de quartier, provincial, national. Cf. *Lettre X* à Balzac, à propos des personnages des Traités de Cicéron : « Quand je considère leurs discours, et leurs façons, je m'imagine d'estre dans une petite Ville, où je voy les Magistrats et les principaux Bourgeois assemblez à dessein de se rejoüir, et qui se flattent les uns les autres d'une manière galante à leur mode » ; c'est-à-dire, au sens constant de cette expression, toute particulière et bizarre.

5. Cicéron (*Tusculanes*, V, 37) : « Socrate, à qui l'on demandait de quel pays il se réclamait (*cujatem se esse diceret*), répondit : « De l'univers » (*mundanum*). — On a déjà cité les *Lettres LVI* à Balzac, et *CXLIII*, à M.***. — Plassac (*Lettre LXV*, au médecin Humeau) avait rappelé le mot de Socrate. Et Voiture (*Lettre CXXVI*, à Costar) avait plaisanté, lui, sur ce « Bourgeois bien turbulent » qui se vantait d'être « Citoyen du Monde ».

6. Pour ne pas dire : de la Charente. Mais aussi par souvenir du séjour et des amitiés de Bordeaux (V. *Lettres* à l'intendant Pelot et à M. de la Mésangère), et depuis moins longtemps, par complaisance pour « l'accent gascon » de M^me^ Meugron (*Lettre LIX*, à M^me^***).

Page 117.

1. V. *Les Conversations* VI, page 89. — Mais la pensée de Méré — notée et dérobée par Pascal — ne contenait pas cette appréciation sur la parole du Christ. Pascal l'a étendue et élevée jusqu'à dire, de son chef : « Jésus-Christ a dit les choses grandes si simplement, qu'il semble qu'il ne les a pas pensées, et si nettement néanmoins qu'on voit bien ce qu'il en pensait. Cette clarté jointe à cette naïveté est admirable. » (*Pensées*, éd. Br. XII, 797; 1670, XIV, 4.) Or Méré, ici,

est plus près de cette pensée que de celle que Pascal lui avait prise. (XII, 799, éd. Br.).

2. *Quaestiones Naturales,* Avant-propos? *Juvat, inter sidera ipsa vagantem, divitum pavimenta ridere* : « C'est une joie pour l'esprit de planer dans la région des astres... »

3. *Jérusalem,* IV, St. 76. — Les éditions donnent : « O miracol d'amor *que* le faville — Tragge *de piante, el* cor *nel aqua* accende. »

4. Les éditions mettent un point d'interrogation : d'où un contre-sens parfait.

Page 118.

1. L'*Harmonie des sphères,* conception de Pythagore, est figurée par Platon dans la *République* (X : Vision de Er l'Arménien). Mais on voit bien que c'est Cicéron que Méré a lu — ou connu —, suit, et réfute : « Les oreilles humaines, dit le latin, n'entendent plus cette musique qui les a envahies; ...de même que les riverains des cataractes du Nil ont perdu l'ouïe, à cause de leur fracas, ...(de même) vous ne pouvez regarder le soleil en face, parce que ses rayons paralysent l'acuité (*acies*) et la sensibilité visuelles.» (*Somnium Scipionis,* IX). Même tradition sur les peuples du Nil dans Sénèque (*Recherches de la Nature,* IV, 2). — Pascal n'a pas non plus convaincu Méré : « Nos sens n'aperçoivent rien d'extrême ; trop de bruit nous assourdit, trop de lumière éblouit, » etc. (*Pensées,* éd. Br. II, 72 ; éd. 1670, XXXI.)

Page 119.

1. Cf. Bouhours (*op. cit.* : *Le Bel Esprit*) : « Il faut... avoir certaine clarté que tous les grands génies n'ont pas. Car il y en a qui sont naturellement obscurs, et qui affectent même de l'être. » (etc.) — Mais surtout cf. Méré : « Il n'y a rien qu'il faille employer partout et qui soit tousjours bon, que la clarté. » (R. H. L. juill.-sept. 1925, p. 440). — « L'obscurité est le plus grand de tous les défauts. Si quelqu'un avoit eu à estre obscur, ç'auroit esté moy, parce que je dis des choses nouvelles. » (*Ib.* p. 445) ; — « Je laisse beaucoup de choses à chercher au bout de la plume. » (*Ib.*, janv.-mars 1922, p. 97) ; — et *Les Conversations,* II.

2. *Que,* absent des éditions, est indispensable.

3. Les éditions : *la force* ; non-sens. — Déjà *prier de nous aimer, ni d'autres choses,* cloche ; mais pourtant se comprend. Nous croyons *à force* vraisemblable, pour rectifier la typographie ; et la construction : *ne s'obtiennent pas pour témoigner* (: en témoignant)..., *mais* (*s'obtiennent*) *à force de les faire vouloir,* si elle gêne ou choque, au moins donne le sens attendu.

DISCOURS IV.

Page 121.

1. Méré reprend le mot : d'ordinaire, on en attribue l'invention à Balzac, qui l'a seulement patronné, et, le premier, lancé dans le public. Comparant Rome à la Grèce, il dit que les Romains « ont laissé son Atticisme bien loin derrière leur Urbanité. C'est ainsi, Madame, qu'ils appellerent cette aymable vertu du commerce, après l'avoir pratiquée plusieurs années sans luy avoir donné de nom asseuré. » (*Œuvres diverses*, Rocolet, 1646 : *Discours Deuxième*, à M^me^ la Marquise de Rambouillet, p. 48.) A en croire Méré, le mot ne s'établit pas. « J'espère qu'enfin vous donnerez cours à ce nouveau mot d'urbanité que Balzac, avec sa grande éloquence, ne put mettre en usage. » (*Lettre LXVIII*, à M^me^ la Maréchale de *** (Clérambault). Et il la définit, comme ici, en l'opposant aux « bons mots ». C'est Chapelain qui, le premier, a mis en français le mot dont Cicéron a fait la fortune en latin. Parlant d'un voisin et ami de Balzac et de Méré, Charles des Ageaux, seigneur de la Thibaudière, il écrit : « Si j'avois à le baptiser, je croirois ne luy pouvoir donner autre nom que celuy d'Urbain... En effet, je luy trouve ce don d'urbanité que Cicéron affectoit. » (Ed. Tamizey de Larroque, CCCXLIV, 23 octobre 1639.) Balzac répond, le 22 mai 1640 : « Ce don d'urbanité dont vous félicitez M. de la Thibaudière luy plaira bien fort. » (Ed. 1665, T. I, Liv. XXI, Lett. 13.) (On peut discuter sur les dates.) Balzac n'est que le parrain du mot.

Page 122.

1. Texte des éditions : *tout* deux.

2. Monsieur (Gaston d'Orléans) se retira en Flandre en 1631, lors de l'exil de la Reine-mère. Il rentra en France en 1634. — L'Archiduchesse de Flandre, — ou plutôt : d'Autriche — est Isabelle-Claire-Eugénie, fille de Philippe II, mariée en 1568 à l'Archiduc Albert, gouverneur des Pays-Bas, mort en 1621. — Le joueur est peut-être le marquis de Gordes (*V. Disc. VI*).

3. *Devint.* L'anecdote est donc rédigée après 1679. — Rien n'empêche de croire que, ici et dans la suite, Méré se cite lui-même.

Page 123.

1. Virgile, *Enéide*, IV, 128. Ce vers précède immédiatement le vers cité au *Disc. III.*

2. Cette dame peut bien être M^me^ de Lesdiguières, dont Roquelaure se vanta, tout d'un coup et avec éclat, d'avoir eu les faveurs (1645). V. *De la Conversation*, à la fin ; et note. La duchesse était du

« grand monde » où le temps — et un peu d'absence — répare les avanies. Elle écrivait, le 24 septembre 1646, à son intendant, Ceserin : « Je... ne suis point surprise que lon me face parler quand je ne dis mot, et que lon invante beaucoup de chose contre moy vous saves que cela mest ordinaire. » (Mss Lesdiguières, 1792, f° 23). Elle a pu, tout indignée qu'elle fût, sourire aux réflexions apaisantes de... Méré.

3. M^me^ de Lesdiguières écrivait à Méré (si la *Lettre XL* du Recueil est tout à fait d'elle) : « Je ne sçay pas encore si je vous dois aimer. » Méré lui écrivait (*Lettre CVII*) : « Vous me faites l'honneur de m'écrire que vous m'aimez » ; et (*Lettre CXV*) : « Vous me dites que vous m'aimez. » Entendons-le comme il faut, et ne faisons pas les choses « plus grandes qu'elles ne sont ». Ecoutons Méré lui-même, quand il se rappelle le dépit de son cousin et ami M. de Mizeré. « Je connus qu'il ne valoit rien au commencement que je vis Madame de Lesdiguières. Il avoit de l'envie de ce qu'elle me venoit prendre à nostre logis, de ce qu'elle m'envoyait quelques fruits, quelque bouteille de vin. » (R. H. L. juill.-sept. 1925, p. 440.)

Page 124.

1. Ed. princeps (1700).

Page 125.

1. « Il y a des gens qui choisissent des sujets desagreables, qui ne laissent pas de dire des choses agreables, comme Virgile dans les Géorgiques ; et d'autres au contraire, comme la plupart des faiseurs de Romans. » (R. H. L. juill.-sept. 1924, p. 493.) — « J'ay lu ce matin la suite de ce *Dialogue* (de Cicéron). Jesu! que cela est desgoutan et ennuyeux! Ce sont des discours de chicane. » (*Ib.* janv.-mars 1925, p. 71).

Page 126.

1. Cf. Cicéron (*De Orat.*, III, 37) ; conseils de Crassus sur les mots propres (*propria et quasi certa vocabula rerum*), le style figuré (*quae transferuntur*); — des mots nouveaux (*quae novamus et facimus ipsi*), il n'est pas question ici. Méré, d'ailleurs, n'accepte pas la raison donnée par Crassus en faveur du style figuré : « C'est la nécessité qui en est la source ; il faut remédier à l'indigence (*inopia*) et aux embarras (*angustiae*) de la langue. » — Cf. aussi *Lettre XLII*, à M. *** sur le style figuré, comparé à l'habillement. Crassus en fait autant, mais en un autre sens (III, 38).

Page 127.

1. Allusion, souvenir, et double emploi. M^me^ de Lesdiguières, lors de l'arrestation de son cousin le Cardinal de Retz, fut accusée

d'avoir voulu empoisonner la Reine-Régente, et, quelques jours, disgraciée (déc. 1652-janv. 1653). Méré rappelle cette mésaventure (*Lettre CLXXIII* à la duchesse), en ces termes : « Je n'oubliray jamais cette douce matinée que je vous vis sortir du lit, et que vous me dîtes de quelle sorte vous aviez *éclairci* la Reine. »

2. Les éditions mettent des virgules après : *fâcheuses, considérables, sérieusement, silence.* Nous prenons parti, plutôt que de consentir à l'équivoque.

3. *Sic* ; et c'est peut-être que la réflexion a été prise en note au sortir d'une discussion sur ces façons de parler, et transcrite telle quelle pour le *Discours.* — Mais plutôt il faut lire : *s'écrie,* ou : *s'écriera.*

Page 128.

1. « C'est avoir de bons yeux que de voir tout cela » dans le VI^e^ chant de l'Iliade...

Page 129.

1. V. *Les Conversations,* III, et note.

Page 130.

1. Cicéron (*Orator,* LXI) traduit le grec περίοδος. Il en parle aussi dans le *De Orat.,* III, 37, et surtout : 43 *sqq.* Méré n'en retient guère que l'agencement, le juste rapport, les « proportions » et les convenances des termes, entre eux. « Quand des périodes n'ont point de rapport l'une à l'autre, il y a un défaut de justesse, si celuy qui l'a fait prétend qu'il y a du rapport. » (R. H. L. janv.-mars 1925, p. 73.) D'ailleurs, « il ne faut pas négliger cela, mais ce ne doit pas estre le capital. » (*Ib.,* janv.-mars 1922, p. 89.) — Bouhours (*op. cit. : De la Langue Française*) traitait du « nombre » et de la « cadence » des « périodes ».

2. Lui-même, d'abord, puisqu'il lança Pascal à la recherche des problèmes « des partis » ; et Cf. les *Propos* : « De Baussan, qu'il avoit vu chez Morin, et de sa netteté d'esprit. Puisque les raisonnemens nets sur le jeu sont si agréables, etc. » (R. H. L. juill.-sept. 1925 ,p. 446.)

Page 131.

1. V. *Disc. III,* page 115, note 2.

Page 132.

1. Plutarque (*Antoine,* XXIX) : récit fait par le médecin Philotas à Lamprias, aïeul de Plutarque.

2. César (*De B. G.,* I, 42), n'ayant d'autres cavaliers que les Gau-

lois, fait monter leurs chevaux par des légionnaires pour se rendre à la conférence convenue entre Arioviste et lui, « parce qu'il n'osait confier sa vie à une cavalerie gauloise. »

3. V. les *Conversations*, VI.

4. Platon, *Apologie*, XXVI ; mais plutôt d'après Cicéron (*De Orat.*, I, 54) qui ajoute à la parole de Socrate : « c'était l'honneur suprême aux yeux des Grecs. »

Page 133.

1 Editions : *Rien de simple.*

Page 134.

1. Or, il faut lire les *Remarques sur la Langue française*, de Vaugelas. De 1678 ou 1680, c'est à 1647 que Méré recule : « *Un certain usage du pronom démonstratif, et qui est nécessaire.* — Peu de gens y prennent garde s'ils ne sont versez en la lecture des bons Autheurs. Exemple, *il recompensa ceux de ses serviteurs qui l'avoient bien servi.* Je dis que quand on ne veut pas parler generalement de tous, mais de quelques-uns seulement qui font partie du tout, comme en cet exemple, il faut necessairement user de ce pronom : Autrement on ne s'expliqueroit pas ; Car si pour exprimer cela, on dit simplement, *il recompensa ses serviteurs qui l'avoient bien servi*, qui ne voit que cette expression est defectueuse, et que l'on ne dit pas ce que l'on veut dire, puis que l'on pretend faire une restriction du général, c'est-à-dire, restreindre la recompense à ceux des serviteurs seulement qui ont bien servi, et que neantmoins en disant *il recompensa ses serviteurs, qui l'avoient bien servi*, on entendra qu'il recompensa tous ses serviteurs qui tous l'avoient bien servi? ». Etc. (Ed. Chassang, 1880, Tome II, p. 3.)

Page 135.

1. Après : *élevé*, la virgule est à propos — malgré les éditions — sinon indispensable.

2. L'*Orator* (III et XI) de Cicéron fournit sans doute ces deux mots, mais se garde bien de les prendre pour synonymes.

3. « Démosthène s'estoit fait de l'esprit à coups de marteau. » (R. H. L. janv.-mars 1922, p. 98.) Cf. *Lettre X*, à Balzac : « Ses harangues ne me divertissent pas, et je le trouve encore plus mauvais plaisant que Cicéron. Il est vray qu'heureusement il ne luy prenoit envie de rire que tous les ans une fois... »

Page 136.

1. Cf. *Propos* : « Ce sont gens qui ne cherchent qu'à tuer le temps. Je n'aime pas ces meurtriers. » (R. H. L. janv.-mars 1923, p. 83.)

2. Editions : les virgules, seulement après : *peut, autres, diversité.*

DISCOURS V

Page 140.

1. La différence n'est pas *tellement* grande, que l'on s'y puisse tromper? Sens étrange. — La différence en est si petite, que l'on s'y peut tromper? Sens raisonnable. Lire : *La différence n'est pas si grande, que l'on (ne) s'y puisse tromper* (?) — Cf. *Disc. De la Conversation* : « La différence n'est pas si sensible, qu'elle se puisse facilement remarquer. »

2. La marquise de Rambouillet, selon Voiture : « Il (Alexandre) n'a point receu d'honneurs, que je ne tienne au-dessous des miens, si ce n'est celuy que vous luy faites, le nommant vostre Galant. » (*Lettre XXXVI.*) Dans la même lettre, se rencontre l'expression : « quelque *démesurée* que fût son *ambition.* »

3. La ponctuation des éditions contrarie trop le rapport des idées en mettant une virgule après *importance*, et deux points après son *esprit.*

Page 141.

1. César, *De Bello Gallico*, VIII, 44. — Découverte sur César, « humain » et « aimable » ?

2. César, *De Bello Civili, I*, 23 (?).

3. Le Maréchal de Clérambault.

4. Ainsi l'entendait ce gentilhomme « de haute valeur », à qui Méré, âgé de « onze ou douze ans » (1619-1620), fut conduit.

Page 142.

1. Il y a du rapport avec ces réflexions du *Discours des Passions de l'Amour* : « L'on ne peut presque faire semblant d'aimer que (: à moins que) l'on ne soit bien près d'être amant, ou du moins que l'on n'aime en quelque endroit ; car il faut avoir l'esprit et les pensées de l'amour pour ce semblant. ...La vérité des passions ne se déguise pas si aisément que les vérités sérieuses... »

2. Philopœmen. C'est dans Montaigne (II, ch. 17), que le chef grec puise de l'eau, « ou » attise le feu, au lieu de fendre du bois, comme le raconte Plutarque (*Philopœmen*, II).

3. *Qui offense, ne pardonne jamais :* maxime, proverbe, ou sentence, M^me^ de Sévigné (à Bussy, 6 juin 1668), et Boileau (à Racine, 28 août 1687), l'allégent de *mai.*

4. Exemple, non pas unique (V. plus loin), mais réservé à cet unique *Discours*, d'un mot d'ailleurs peu usité. Le *Dictionnaire de*

l'Académie de 1694 donne (à *Arme*) : « *Se gendarmer* : ... se tourmenter... ; se fascher contre quelqu'un... *Gendarmé, ée : part.* » Méré paraît y entendre l' « affectation » de l'homme de guerre qui « se campe en maître d'armes », comme il a dit ailleurs. Montaigne l'a transmis à Molière. *Se gendarmer*, seul, a duré.

Page 143.

1. Le rapprochement s'impose avec les fragments de Pascal sur les « gens universels » et les gens de « métier », et les « enseignes ». (Ed. Brunschvicg Sect. I, 34-36, 38 ; 1670, XXIX, 14.)

2. Cf. *Propos* : « Il faut particulièrement s'arrester à la pratique, et ne pas faire le pédagogue, si l'on n'est auprès de quelque jeune prince. » (R. H. L. oct.-déc. 1923, p. 522).

3. *Sic.* Comme : *en tout?* A travers, parmi tout? Ou faut-il lire : *pour tout?*

4. Chaos parfait. Il faut supposer qu'une ligne a sauté à l'impression. Plutôt que de respecter une monstruosité, nous avons mis en italiques, entre crochets, quelques mots, selon l'intention visible. — Cf. Pascal, *Disc. sur la Condition des Grands :* grandeur d'établissement, et grandeur naturelle.

Page 144.

1. *Lieu*, aussi, surprend. Les erreurs fréquentes, en cette page surtout, inviteraient à lire : *milieu.* Toutefois, cf. *Propos :* « Des nourritures communes, celle de Paris est la meilleure. C'est le lieu de la Cour, le païs des sçavans et de la politesse. » (R. H. L. janv.-mars 1922, p. 94) : le lieu unique où soit la Cour.

Page 145.

1. Les mêmes distinctions sont marquées dans les *Propos :* « Il (Méré) n'ayme pas ces gens publics, ces bouffons, ces basteleurs ; les gens graves luy plaisent davantage, et l'humanité est plus agréable en eux que dans les autres ; on croit, dans les autres, que c'est légèreté. On n'ayme point les gens sévères ; cela vient d'interest ; c'est qu'on les craint. » (R. H. L. janv.-mars 1922, p. 87.)

2. Méré assiste à d' « honnêtes débauches », et y participe, mais en restant « maistre de son tempérament. » V. *Lettres XXVI* à M^me^ la Maréchale de *** (Villeroy?) vers 1647? ; *Lettre XXXIII*, au Duc de Lesdiguières ; et *Propos :* sur Diogène le Cynique : « Il y a toujours quelque ressort qui va mal ; il faut que cela vienne de l'inclination : celui-cy aimoit à se veautrer. » (R. H. L. janv.-mars 1922, p. 92.) — « Il y a des gens qui, faute de goust, ne disent pas d'excellentes choses : Des Barreaux, Mitton, Picot, Touchelez. On n'apprend pas ces choses en chantant *Grand Guenippe.* » (*Ib.*, janv.-mars 1925, p. 71) ; sans parler de Plassac.

3. Editions : « *Qu'*ils sont nez. » Faute typographique, ou vestige d'une première rédaction, remplacée.

Page 146.

1. Salomon, tenu pour auteur de l'*Ecclesiaste*.

2. Encore une faute lourde de l'édition : nous hasardons, entre crochets : *accablez*.

3. Nous corrigeons sans hésiter le texte : *piété*. — Voilà beaucoup d'accidents de rédaction ou d'impression. Le manuscrit est-il donc devenu illisible? Alors il ne serait pas de la main de Méré : raison de s'inquiéter.

Page 147.

1. Quoi que disent la *Préface* de l'Abbé Nadal, et l'éloge qu'on lira plus loin, on peut méditer ces lignes de la *Lettre XXIII* à M^me^ *** (Scarron), 1669-1670 : « car il est vray, Madame, que tout ce qu'on censure le plus dans vostre procedé, c'est qu'on s'imagine que vous negligez vos anciennes connoissances », et la suite ; — et de la *Lettre XLIII*, à M^me^ de Maintenon, vers 1680 au plus tôt, en ce qui concerne la partie historiquement vraisemblable : « Il est pourtant vray qu'on trouve en vostre procedé je ne sçay quoy à redire, et je ne crains pas de vous en avertir, parce que vous aimez la franchise et la sincérité. On s'imagine donc que vos anciens amis ne tiennent pas en vostre bienveillance une place fort assurée. » Double emploi, peut-être ; mais intention claire, de Méré vivant.

2. Quinte-Curce ne dit rien de cet empoisonnement ; Plutarque, (*Alexandre*, XCIX) ne l'affirme pas.

3. M^me^ de Maintenon, assurément. V. *supra*, note. — On ne peut assurer que Nadal ne collabore pas. Ce grand éloge s'accorde mieux avec sa *Préface* qu'avec les *Lettres* de Méré.

Page 148.

1. Toute cette apostrophe à la Fortune, à la Richesse, aux ambitions et aux lâchetés nous donne une occasion de citer, une fois au moins, à titre de comparaison, un extrait de Plassac. Il écrivait : (*Lettre XXXIX*, à M. ***) « Les biens ne sont que des moyens pour vivre heureux, et pour cela, si vous estes sage, n'en avez-vous pas assez?... Quand je considère la vie, et les soins que les hommes se donnent pour des choses qui doivent si tost périr, je suis en doute s'ils connoissent leur condition, et si jamais ils ont bien envisagé la Mort. Cette image que j'ay souvent devant les yeux, me fait regarder sans interest, mesmes avecque mespris, les choses qui sont le plus desirées... En cela ne diroit-on pas que le Sage et le Fou sont traitez également? L'un regarde la Mort sans se troubler, et

sans en estre triste ; et l'aultre qui se troubleroit en la voyant, ne la void pas, et reçoit tout ce qui est capable de donner de la joye. Mais quel avantage n'a pas le premier, de mespriser les sujets qui donnent de la peine, quand mesme une fortune toute dorée en seroit la recompense, puisque cette recompense doit estre de peu d'effet dans une vie si courte que la nostre? Voilà des pensées du Dezert, qui valent bien les inquietudes de la Cour. Adieu, Monsieur, faites vertu de cette miserable necessité. »

2. « Pied Plat! J'aymerois mieux estre recru de vieillesse que d'estre aussi sot que luy! » Mais, un peu plus loin : « Il faut dire quelquefois : « Ne feray-je point une sottise? » Je n'ay jamais tant de dépit que quand je suis un sot. » (R. H. L. janv.-mars 1923, p. 82.)

3. Est-ce la peine d'être philosophe? — Supposera-t-on une erreur, qui attribue à Sénèque cet amour de la vie qu'il blâme chez Mécène (A Lucilius, CI)? — Méré n'aime pas Sénèque, et va en parler plusieurs fois. — Je trouve cette référence, aussi vague, dans une pièce des *Délices de la Poésie galante*, 1663, T. II, p. 232 : « l'authorité du Philosophe... parce qu'il asseure que la mort est la plus terrible de toutes les choses. »

Page 149.

1. Editions : *Quand.*

2. Platon, *Banquet :* Alcibiade rappelle la conduite de Socrate dans le combat de Delium, en 424.

3. Texte de 1700. Ed. 1712 : *d'honneur ;* ce qui n'est pas invraisemblable sous la plume de Méré.

4. Le *brave*, à la mode du siècle, n'est pas : le *vaillant*, le *courageux*, mais ce n'est pas non plus le spadassin. C'est souvent l'homme prompt à tirer l'épée, friand de la lame, aux aguets d'une occasion de « se gendarmer » ou de provoquer ; quelque chose comme les duellistes du grand monde ou de la Presse, au XIX^e^ siècle. Au reste, il en est qui sont au service de qui les emploie (*V.* les historiettes de Tallemant). Les *Propos* l'entendent de diverses façons : « J'ay veu au *Lyon d'Or* (à Saumur?) où logeoient beaucoup de braves, leurs démarches... Ils ne parlent point de la valeur les uns des autres. » (R. H. L. juill.-sept. 1923, p. 382-383.) — « On connoist un brave aux yeux fixes, aux regards arrestés. Ils sont civils, ils ont des esgards pour ne pas chocquer, s'ils n'ont quelque emportement, ou si on ne les chocque ; ils ne se vantent point de leurs belles actions ; ils sont doux, honnestes, ils ne sont point avantageux, et surtout avec un secrétaire » ; nous dirions, avec un *civil*, un *fonctionnaire*. (*Ib.* oct.-déc. 1923, p. 523.)

5. « A mesure qu'on a plus d'esprit, on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux. » (Pascal, *Pensées*, éd Brunschvicg, I, 7 ; 1670, XXXI, I.)

Page 150.

1. Cf. *Lettres XL-XLI :* la Duchesse de Lesdiguières refuse d'accepter les gants, les éventails et les essences, que Méré lui a envoyés, et désire ne garder que le billet galant qui accompagnait le cadeau; *Lettre CVIII*, à Madame *** et à Madame ***, sur l'avarice ou la prodigalité des ambitieux. Le *Madrigal* qui, sous le nom de Méré, est introduit dans le *Nouveau choix de pièces de Poésie*, (La Haye, 1715, T. I) atteste les regrets généreux d'un galant involontairement économe. V. *Poésies* du Chevalier de Méré.

2. Ovide, *Art d'aimer*, Ch. II, v. 163-164.

Page 152.

1. Peut-on douter que Méré ne parle de Pascal? Si bien même qu'il nous apporte une explication, — en témoin, et avec autorité — de la retraite de Pascal, à la fin de 1654, — à la suite du séjour en Poitou de 1653, après qu'il eut vu le duc de Roannez dans l'exercice de son gouvernement, occupé en outre d'entreprises agricoles et financières, mêlé, en outre, bon gré mal gré, à la politique âprement intéressée de son grand-oncle le comte d'Harcourt (1652-1654). — Les « malheureux » ? Cf. *Propos :* « Vous estes donc maistre d'école? (dit Méré à Pascal). Il avoit trouvé sept ou huit enfans avec des loques. » (R. H. L. oct.-déc. 1923, p. 525.) Or, c'est en 1655 que Pascal s'était mis à diriger quelques enfants pauvres : une sorte de patronage. — Cf. *Propos :* « M. Pascal avoit un plus grand fonds d'esprit (que Goibaud du Bois) ; mais celui-cy est un esprit plus propre pour le monde. » (*Ib.*, p. 527.)

Page 153.

1. *Sic.*

2. Les éditions : *on ne parle fort rarement.*

Page 154.

1. « J'aymerois mieux n'avoir point de réputation que de ne l'avoir pas fine. » (R. H. L., juill.-sept. 1923, p. 382.) — « J'aymerois mieux avoir un fils obscur qu'un fils sot. » (*Ib.* juill.-sept. 1925, p. 439.)

2. Voiture et Balzac (celui-ci surtout) sont-ils « de la Cour? » Les « faux pas » de Voiture, en tout cas, n'échappèrent pas à Méré. Quant à Balzac : « Balzac n'estoit pas maistre de son action. Il alloit à sauts et à bonds. » (R. H. L. janv.-mars 1925, p. 71.) — « Sainte-Marthe estoit trop sage ; il estoit comme M. Conrar. Balzac estoit assez fou. » (*Ib.* juill.-sept. 1925, p. 432.) « Il avoit rompu avec Théophile, et il admiroit M. Conrar! » (*Ib.* p. 444.) — « La Lettre de Balzac à M. le Cardinal de Mazarin : une espèce de clabauderie! » (*Ib.* p. 445.)

3. Dans les *Propos*, après avoir nommé « Surimeau » (Constant d'Aubigné), assassin de sa première femme, et le marquis de Ruffec, qui fit tuer l'amant de sa mère, l'Abbé de la Couronne, par des « coupe-jarrets » (Tallemant), Méré conclut « que ceux qui avoient un faux honneur, certaines gens *crespis*, estoient capables de choses de cette sorte : M. de la Taillée, le premier Monsieur d'Irléan (Irland), M. d'Estissac. » (R. H. L. juill.-sept. 1925, p. 451.) — *Crespir*, c'est « enduire une muraille de mortier, fait de chaux et de gros sable. » (*Dictionnaire de l'Académie*, 1694.)

Page 155.

1. A cause de « plus réel et plus effectif », nous croyons qu'il faut, entre *parler* et *de passer*, une *virgule* qui manque dans les éditions. On lit vite ces auteurs, ou on en parle sans les avoir lus.

SIXIÈME ET DERNIER DISCOURS.

Page 159.

1. Louis des Balbes de Berton, Seigneur de Crillon ou Grillon (1541-1615), le « brave Crillon » d'Henri IV. Tallemant raconte l'anecdote (*Historiette* d'Henri IV) ; peut-être l'a-t-il sue de Méré, ou de Plassac. Car le mystificateur était Charles, duc de Guise (1571-1640), fils d'Henri le Balafré, et gouverneur de Provence à partir de 1594. Jozias de Plassac l'appelle « le Maître de la maison dont je sors », c'est-à-dire des Gombaud. C'est en 1596 qu'il assiégea Marseille, et reprit cette ville, pour le roi, au duc d'Epernon. Les paroles de Crillon, d'après Tallemant, sont : « Jeune homme, s'il me fût arrivé de témoigner la moindre faiblesse, je vous eusse poignardé. »

2. Se démonter, perdre la face ; être « déferré », plus habituel à Tallemant.

3. *Et* manque dans les éditions, et paraît nécessaire.

Page 160.

1. Sénèque (*De Beneficiis*, V, 6) rapprochait, sur le même sujet, les mêmes noms. « Alexandre aimait à se faire gloire de n'avoir jamais été vaincu en libéralité ;... Socrate pouvait se glorifier au même titre... »

2. Nous corrigeons : *attribuer*, texte des éditions, inacceptable.

3. Cf. les *Discours sur la Condition des Grands*, publiés par Nicole en 1670, comme contenant la substance au moins des enseignements donnés par Pascal au jeune fils d'un grand seigneur.

Page 161.

1. Louis de Marillac (1573-1632), Maréchal de France en 1629, fut décapité sous le gouvernement de Richelieu, comme complice de la Reine-mère. V. Cousin (*Mme de Sablé*) a publié une lettre de la comtesse de Maure, nièce du Maréchal, où elle parle de l'intervention de Méré auprès de Balzac, pour l'engager à écrire une Apologie du Maréchal. Cf. *Lettre* de Balzac à Méré (éd. 1665, T. I, Liv. XVI, Lettre XXXIII, 14 décembre 1646) ; et *Lettre XXIX* à René de Marillac, Intendant de Poitou (hiver 1673) : « Ce fut moy qui obligeay Monsieur de Balzac à faire ce discours que nous admirons du grand Maréchal de Marillac... »

Page 162.

1. Plutarque (LXVIII-LXXI), et Quinte-Curce (VIII, 1) : meurtre de Clitus.

2. Sénèque, *De Beneficiis*, I, 1 et 2 : « Persevera ;... ne cessaveris. » Cf. *Ib.*, III, sur l'Ingratitude.

Page 163.

1. Sans les « Prophètes », on croirait que le style oriental est ce que Cicéron appelait le « style asiatique », ample, redondant et fleuri. (Cf. Bouhours, *op. cit. : De la Langue Française.*)

2. Exemple unique de ce mot dans l'Œuvre de Méré. — Il est inconnu du *Dictionnaire de l'Académie* de 1694. Littré donne un exemple du XVIe siècle, et deux de Scarron (*Virgile travesti*), qui désignent des gens en guenilles ; et deux autres, de Molière et de Mme de Maintenon, qui s'appliquent à l'état des affaires, privées ou publiques. L'usage ne s'en répand et ne s'en établit que plus tard. — On peut entendre ici : *décousu*, ou *désordonné.*

Page 164.

1. Le marquis de Montespan, pensons-nous, dont la colère conjugale choqua tous les honnêtes gens de la Cour. Dans deux lettres à Mme de Sablé, qui suivent de près la nomination du duc de Montausier à l'emploi de Gouverneur du Dauphin (annoncée à Bussy-Rabutin par Mme de Sévigné, le 4 septembre 1668), Mme de Longueville parle de « l'emportement de M. de Montespan » et de la « mortification » qui atteint Mme de Montausier au moment même où le roi fait cet honneur à son mari. (*Bib. Natle, mss fr.* 10584, fos 29 (43) et 32 (45). La date, 1668, est confirmée encore par les inquiétudes que la Duchesse exprime sur l'avènement de la « Paix de l'Eglise ». Mlle de Montpensier raconte dans le détail le déchaînement de M. de Montespan, « homme fort extravagant et d'une conduite extraordinaire, mais qui a bien de l'esprit », et la scène vio-

lente qu'il fit à M^me^ de Montausier. (*Mémoires*, éd. Chéruel, T. IV, p. 152 sqq.)

2. Nous n'avons pu reconnaître cette veuve repentie ou désabusée.

Page 165.

1. *Faire son tout*, c'est risquer sur un coup, de dés ou de cartes, tout l'argent, la masse, qu'on a devant soi.

2. Guillaume de Simiane, marquis de Gordes, capitaine des gardes du corps, fut exilé en 1631 et suivit Monsieur en Flandre. (V. Bassompierre, *Mémoires*, T. I, p. 155 et IV, 112-114, 139.) — Gordes semble vivant quand cette phrase est écrite.

3. Que l'on parie pour eux, sur la carte qu'ils vont tourner ou abattre, quand ils ont « la main » ?

4. L'insécurité dans le jeu donna à Méré l'occasion de mettre à la mode un mot — ou un sens — nouveau. « J'ay mis ce mot d'*élégance* en usage à la Cour. Je jouois contre un homme, et je meslois souvent les cartes sur luy. On me demanda s'il estoit pipeur ; je dis que je ne luy avois rien vû faire qui fût mal, mais qu'il est vray qu'il touchoit la carte fort élégamment. » (R. H. L. juill.-sept. 1924, p. 494.)

5. Méré, dans les *Lettres VIII* au comte de Morlot, *XXVIII* à M^me^ de la Bazinière, *CVIII* à Mesdames ***, *CXLIX* à M. ***, parle du jeu, et de ses pertes, et du temps qu'il y perd, et de l'inconvenance des gagnants qui demandent qu'on les paye.

Page 167.

1. *Sic.* Suppléer : *et* ?

2. L'Histoire d'Afrique? L'auteur grave? Ce n'est ni le P. Dan ; ni Diego de Torres ; ni Avogadre (*Histoire Africaine*, trad. par l'abbé de Pure, Paris, G. de Luyne, 1666) ; ni Ibn-Khaldoun — que Méré, d'ailleurs, n'a pu connaître — dont le baron de Slane a traduit, en quatre volumes, l'*Histoire des Berbères* (Alger, 1852-1856, in-8°) : nous n'y avons rien trouvé. Mais nous sommes plus confus encore de la peine que l'éminent arabisant, M. Ferrand, s'est donnée, pour tenter de combler une lacune, — qui persiste.

Quant au « singe », c'est, je pense, une de ces saillies et boutades dont les *Propos* attestent que le Chevalier était coutumier, et dont aucune ne s'est jamais échappée jusqu'à la publicité de l'œuvre imprimée. — (Le *singe* aurait sans doute disparu, ainsi que *gendarmé*, *délabré*, et quelques autres mots colorés ou verveux, si Méré avait revu son manuscrit pour l'édition). — Cf. l'exemple que nous avons cité : *aures capaces meas* (Cicéron) exagéré, allongé, en « oreilles d'asne ».

3. Quinte-Curce (VI, 3) : « Nous avons arraché au joug de la barbarie l'Ionie et l'Eolide. »

4. Bayezid (Bajazet) I^er^, prisonnier de Timour-Lenk (Tamerlan) en 1402, avait lui-même fait périr son frère cadet, en succédant, en 1389, à son père, Mourad I^er^.

5. Platon, *République*, Liv. II (à la fin) et III (le bannissement des poètes, honorés de parfums et de bandelettes).

Page 168.

1. Dans le *Gorgias*.

2. Serait-ce une broderie autour du vers de Rabelais : *Pour ce que rire est le propre de l'homme*, et un très discret hommage au penseur, masqué de comique fantaisie?

Page 169.

1. François Le Metel de Boisrobert (1592-1662), « l'abbé Mondori », le favori de Richelieu. *V.* Tallemant ; et *Epîtres* en vers (1659) rééditées par M. M. Cauchie (Société des Textes français modernes).

Jacques Carpentier de Marigny, chansonnier burlesque qui amusait Monsieur, auteur de plusieurs mazarinades ; mort en 1670. *V.* Tallemant.

Jean-François Sarrasin (1605-1654), secrétaire des commandements du Prince de Conti, frère de Condé ; rival de Voiture, il dut un grand succès, passager, à sa *Pompe funèbre de Voiture*, ainsi qu'à un poème burlesque : *Dulot vaincu, ou la Défaite des Bouts-rimés*. Ses *Œuvres* ont été publiées en 1658, et complétées en 1673. C'est l' « aimable Amilcar » de la *Clélie*. « Tout ce que faisoit Sarrasin lui siéioit mal. » (R. H. L. juill.-sept. 1925, p. 454.) — « M. le Chevalier disoit à M^me^ de Longueville que Sarrasin estoit un bel esprit... de Caen! Elle l'avoua. » (*Ib.*, p. 441.) Les *Œuvres* de Sarrasin ont été publiées, commentées et annotées par M. Festugière (1926).

2. Il faut reconnaître que Méré accepte d'en être lui-même l'objet. « Quand je luy dis (à M^me^ de la Bazinière) que j'aimerois mieux qu'elle dist des maximes, elle dit, en riant, que c'est que je suis trop pédant. » (R. H. L. avril-juin 1922, p. 80.) — « J'estois fort obligé aux Dames qui se mocquoient de moy. » (*Ib.* juill.-sept. 1923, p. 382.) — « Elle (M^me^ de la Bazinière) et M^me^ de Longueville disent qu'elles n'ont jamais connu d'homme si épuré. M^me^ de Saint-Simon dit que je le suis trop, et que c'est avoir commerce avec un esprit, avec un fantosme. » (*Ib.* juill.-sept. 1925, p. 443.)

Page 170.

1. Charles de Gontaut, Duc et Maréchal de Biron (1562-1602),

décapité sous Henri IV. « Il était insolent et n'estimait guère de gens. » (Tallemant, *Hist^tte II*). Et pourtant Méré dit : « J'ayme ce Mareschal de Biron qui faisoit trembler le bourreau et les archers. » (R. H. L. janv.-mars 1922, p. 88.) Sur l'attitude menaçante de Biron devant l'exécuteur, *V.* Lettre de Gillot à Scaliger, citée par Bayle (*Dict. philosophique*, 1697, in-f°, T. I, p. 1258).

2. Agrippa. *V.* Suétone (*Auguste, LXVI*) et Tacite (*Annales, XIV*, 53).

Page 171.

1. Ne dirait-on pas, ou que le *Discours des Agrémens* est sorti de la mémoire de l'auteur, — ou que cette esquisse rapide et sèche attend d'être reprise et développée en tableau?

Page 173.

1. Méré en a connu de telles : « Vous me paroissez flateuse et constante, quoy que vous soyez brusque et libertine. » (*Lettre XXXII*, à M^me^ de Revel?) — « Quand je songe... combien vous estes libertine et quelquefois grondeuse. » (*Lettre LIX*, à M^me^ *** (Meugron), 1674-1677 ; *Lettres LXX* et *LXXII*, à la même). — « Vous me parlez si rarement, et même avec tant de rudesse et de contrainte. » (*Lettre C*, à M^lle^ ***). — « J'ay longtemps cherché dans vos humeurs surprenantes ce qui pouvoit m'attirer tant de rudesse. » (*Lettre CXIII*, à Mademoiselle ***... de Chémerault?) ; — et la *Lettre CXLV*, à M^me^ de La Bazinière — qui fut M^lle^ de Chémerault : « Vous m'écrivez que je suis un ingrat, que je vous devrois savoir bon gré du dépit que vous m'avez fait... Je suis donc encore à vous, Madame, comme vous le souhaittez, mais je ne sçay si c'est pour long-temps ; et je croy que vous ne le savez pas vous-même, quoy que cela ne dépende que de vous seule. »

TABLE DES MATIÈRES

Tome III

PAGES

LES AVANTURES DE RENAUD ET D'ARMIDE.

Au Lecteur 7
Armide 9

POESIES.

A une dame trop curieuse de sa parure..... 61
Madrigal..... 62

ŒUVRES POSTHUMES.

Preface 65
Discours Premier.
De la vraïe honneteté 69
Discours II.
Suite de la vraïe honneteté 85
Discours III.
De l'Eloquence et de l'Entretien..... 103
Discours IV.
De la Delicatesse dans les choses et l'Expression..... 121

PAGES

Discours V.
Le Commerce du monde 139
Sixieme et Dernier Discours.
Suite du Commerce du monde 157

NOTICES, VARIANTES ET NOTES.

Les Avantures de Renaud et d'Armide.
Notice 177
Notes.
Au Lecteur 180
Les Avantures 181

Poésies.
Notes 185

Œuvres Posthumes.
Notice 186
Remarques 187
Notes.
Préface 189
Discours Premier 189
Discours II 193
Discours III 198
Discours IV 206
Discours V 210
Sixième et dernier Discours 215

Achevé d'imprimer sur vélin des Papeteries de La Haye-Descartes, par l'Imprimerie Maulde et Renou, a Paris, le quinze mars mil neuf cent trente.

53285

Farlow September 1947.

Library, Westfield College (University of London)
Kidderpore Avenue London NW3

Date for return

6 OCT 1965

KX-692-649